

PAGES  
MANQUANTES

Armand Louis Parent  
1883 St Laurent



PROVINCE DE QUEBEC  
(CANADA)

# TERRES A VENDRE

Brillant avenir pour les colons et les industriels.

## TERRES POUR COLONS

Il y a plus de six millions d'acres de terres arpentées et divisées en lots de ferme à vendre dans et pour la Province de Québec.

Le prix de ces terres varie de vingt à cinquante sous l'acre.

Les colons qui désirent se créer un établissement peuvent acheter un lot de cent acres dans l'une des fertiles régions suivantes:—

1. Région du Lac St-Jean et du Saguenay.
2. " de l'Outaouais et du Témiscamingue.
3. " du Saint-Maurice.
4. Les cantons de l'Est.
5. La région de la Chaudière.
6. Le bas du fleuve Saint-Laurent, (côté sud).
7. La vallée de la Matapédia.
8. La Gaspésie.

Quelques-unes de ces régions offrent des avantages exceptionnels.

## CONCESSIONS FORESTIERES

Les concessions forestières ou la permission de couper du bois sur les terres de la Couronne se vendent à l'enchère publique.

Avis de ces ventes est donné dans les journaux du pays.

Ces concessions forestières comprennent, selon les régions, toute espèce de bois: épinette blanche, épinette noire, cèdre, érable, merisier, hêtre, sapin, tremble, etc.

Elles sont sujettes à une rente foncière de quatre piastres par mille, payable avant le 1er Septembre de chaque année.

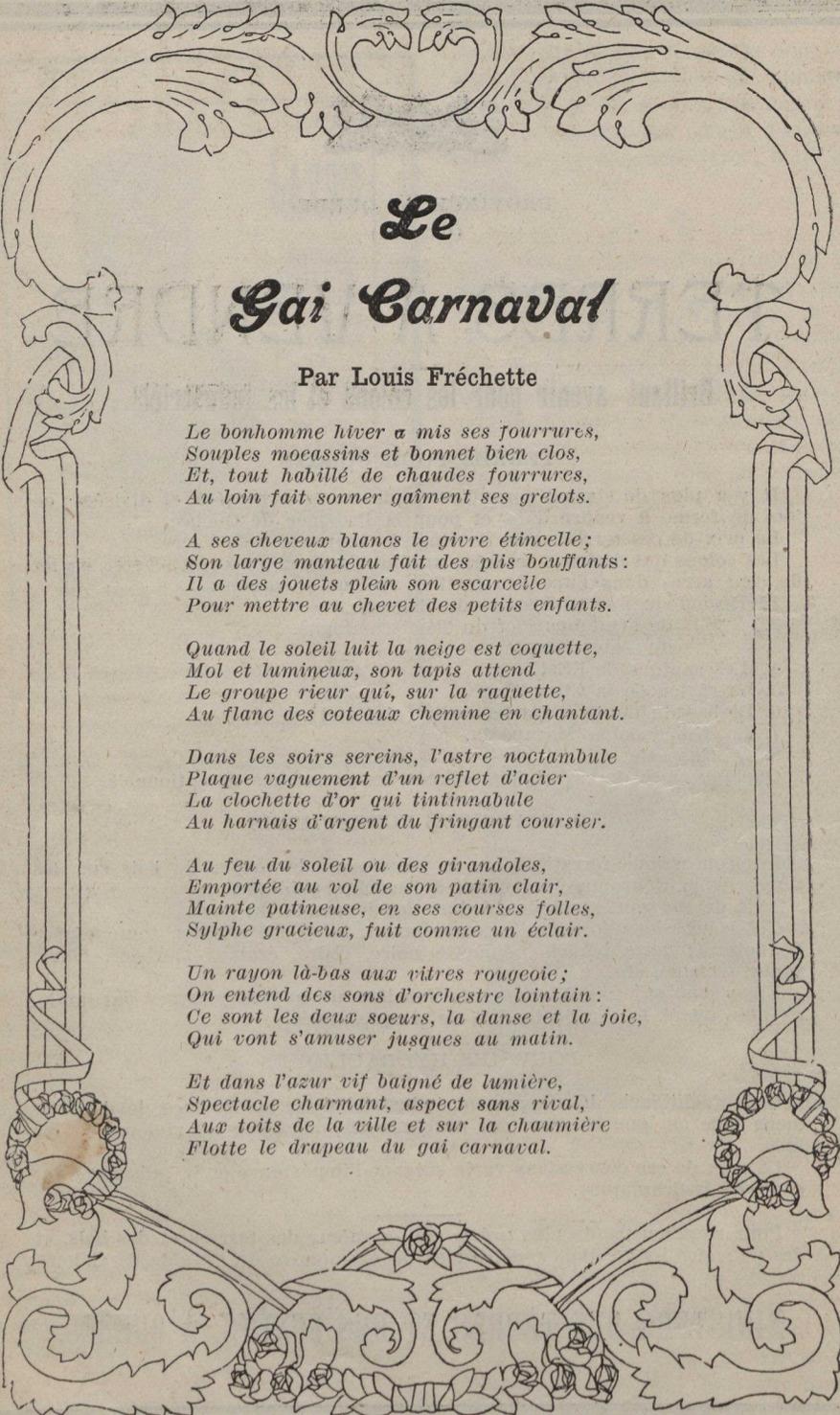
## POUVOIRS HYDRAULIQUES

Pour faciliter le développement industriel dans la province, le département cède ou loue les cascades ou chutes formées par les rivières ou les lacs.

Le prix de ces concessions varie suivant l'importance et la puissance des pouvoirs hydrauliques.

Pour renseignements plus précis sur la valeur des terres et des bois, et des pouvoirs hydrauliques, demandez un exemplaire du "Guide de Colon" au

**MINISTRE DES TERRES ET DES FORÊTS, À QUEBEC.**



*Le*  
**Gai Carnaval**

Par Louis Fréchette

*Le bonhomme hiver a mis ses fourrures,  
Souples mocassins et bonnet bien clos,  
Et, tout habillé de chaudes fourrures,  
Au loin fait sonner gaîment ses grelots.*

*A ses cheveux blancs le givre étincelle ;  
Son large manteau fait des plis bouffants :  
Il a des jouets plein son escarcelle  
Pour mettre au chevet des petits enfants.*

*Quand le soleil luit la neige est coquette,  
Mol et lumineux, son tapis attend  
Le groupe rieur qui, sur la raquette,  
Au flanc des coteaux chemine en chantant.*

*Dans les soirs sereins, l'astre noctambule  
Plaqué vaguement d'un reflet d'acier  
La clochette d'or qui tintinnabule  
Au harnais d'argent du fringant coursier.*

*Au feu du soleil ou des girandoles,  
Emportée au vol de son patin clair,  
Mainte patineuse, en ses courses folles,  
Sylphe gracieux, fuit comme un éclair.*

*Un rayon là-bas aux vitres rougeoie ;  
On entend des sons d'orchestre lointain :  
Ce sont les deux soeurs, la danse et la joie,  
Qui vont s'amuser jusques au matin.*

*Et dans l'azur vif baigné de lumière,  
Spectacle charmant, aspect sans rival,  
Aux toits de la ville et sur la chaumière  
Flotte le drapeau du gai carnaval.*

# La Revue Populaire

Paraît tous les mois

**ABONNEMENT :**

Canada, numero : - - - 10 cts

Un An : \$1.00, - Six Mois : 50 cts

**Montreal et Etranger :**

Un An : \$1.50 - Six Mois : 75 cts

Par poste : Montreal et Etranger, le No 15 cts

**Poirier Bessette & Cie**

Editeurs - Propriétaires,

198, Boulv. St-Laurent,

**MONTREAL**

Vol. 2. No 2. Montreal, Fev. 1909

## Variations sur Carnaval

Le Carnaval agite ses grelots,  
Partout soufflé un vent de folie ;  
Bannissons la mélancolie  
Bonne aux seuls malades et aux  
Sots,—

Ohé! Arlequins et Pierrots,  
Dominos,

Le Carnaval agit ses grelots!

**L**E Carnaval a ceci de particulier, que la chose a existé avant le nom. L'Égypte a eu ses processions et ses mascarades, Rome payenne a eu ses lupercales; les chrétiens ont continué la tradition de ces gros amusements populaires en leur donnant le nom de carnaval, mot qui vient du latin *carni* et *vale*, c'est-à-dire adieu à la viande. Il faudrait un bien gros volume pour faire, même abrégée, l'histoire du carnaval. Je ne veux aujourd'hui qu'ajouter quelques détails à ce que nous en avons déjà dit.

Chaque peuple civilisé fait, plus ou moins, carnaval selon son tempérament. En Angleterre, on danse un peu plus; il n'y a pas de démonstration populaire. Il paraît en être de même en Allemagne et en Autriche. Le

carnaval de Rome et celui de Vénise furent autrefois très beaux, le premier surtout par les processions et les courses de chevaux non montés et le dernier par ses fêtes de nuit. De nos jours dans le midi de l'Europe il n'y a plus guère que Nice qui se met en frais. Nous en parlons plus loin: c'est le Carnaval Fleuri. Aux Etats-Unis la haute classe et la basse ne font rien, mais chez les parvenus, on profite de l'occasion pour faire de l'épatant. Je lis dans le compte-rendu d'un bal masqué de carnaval à Saint-Louis:

“Tandis que les invités s'abandonnaient aux griseries d'un langoureux “boston”, les valets de pied, sur un signe du président du cercle, introduisirent en liberté une aimable famille de petits cochons gras et roses qui, gentiment, s'empressèrent de venir frotter leurs museaux aux soies et aux dentelles des blondes “misses”. On juge de l'émoi! Danseurs et danseuses ne trouvèrent d'abord rien de mieux que de se réfugier derrière les chaises. Quand ils s'aperçurent enfin que ces nouveaux hôtes se montraient parfaitement inoffensifs — voire assez corrects—ils se décidèrent à quitter leurs tranchements.”

A Irkoutsk, en Russie, les rues sont remplies de gens costumés bizarrement et l'essentiel est de faire le plus de bruit possible avec de fameuses sonnettes que chacun agite frénétiquement. Sur le trottoir établi le long des maisons pour favoriser l'exercice du patin (le moyen de locomotion de beaucoup de gens durant l'hiver si long), les gamins et les gens du peuple, affublés d'oripeaux plus ou moins misérables, circulent, pressés comme un régiment de fourmis. Tout en se livrant à d'homériques glissades et en faisant, s'accrochant les uns aux autres, d'inénarrables culbutes, ils agitent leurs sonnettes. Les gens de plus d'importance prennent part au divertissement dans de grands traîneaux découverts, auxquels sont accrochées de nombreuses sonnettes.

En France, le Carnaval a presque tout

perdu son ancien cachet pittoresque et endiablé. Il ne reste, comme on a dit, qu'un fantôme de procession et un bal masqué sans vie. A l'origine le carnaval, qui s'appelait la *Fête des Fous*, se passait à l'église. Le peuple s'assemblait dans les cathédrales et élisait un évêque des fous, voire même un archevêque ou un pape. Cette élection était suivie de cérémonies bouffonnes assez déplacées, au cours desquelles on jouait aux cartes et aux dés, tandis que dans l'encensoir

Mais le clou du programme était la promenade du Boeuf gras. En voici une description par un témoin : " Les garçons bouchers s'assemblèrent et promènèrent par la ville un boeuf qui avait sur la tête, au lieu d'aigrette, une grosse branche de laurier-cerise ; il était couvert d'un tapis qui lui servait de housse. Ce boeuf, paré comme les victimes que les anciens allaient immoler, portait sur son dos un enfant décoré d'un ruban bleu passé en écharpe, tenant d'une main un sceptre doré,



*Promenade du Boeuf Gras. (Très-ancienne estampe).*

brûlaient des morceaux de vieux souliers. Puis une bénédiction burlesque, répandait sur le peuple un grand "mal de bescles" (mal de dents) et "plusieurs bannes (paniers) de pardons". La patience de l'Eglise à l'égard de ces bouffonneries qu'elle a complètement éliminées, s'explique, dit un écrivain catholique, M. Paul-Olivier Lacroye, par le désir de ne pas éloigner la foule des simples. Elle les élimina graduellement. Les laïques sensés réagiront de concert avec elle.

et de l'autre une épée nue. Cet enfant était nommé *le roi des bouchers*. Environ quinze garçons bouchers, vêtus de corsets rouges avec des troussees blanches, coiffés de toques rouges bordées de blanc, accompagnaient le *Boeuf gras* et deux d'entre eux le tenaient par les cornes. Cette marche était gaîment précédée par des violons, des fifres et des tambours."

D'ARGENSON.





ACTUALITE

# Monographie

DE LA

# Raquette

par E.-Z. Massicotte

**S** I NOUS avons un carnaval qui en vaille la peine, cette année, ce sera à la condition que la raquette occupe, dans les fêtes hivernales projetées, une place très prééminente; car n'est-ce pas à la raquette que les carnivals d'autrefois ont dû une grande partie de leur splendeur? Il est donc opportun de donner quelques renseignements sur cette "chaussure de neige" ainsi que nos concitoyens anglo-saxons, d'après leur propre aveu, la nomment bien improprement. Ce sujet, d'ailleurs, ne manquera pas d'intéresser à la fois, et ceux qui sont adeptes d'un sport agréable et ceux qui n'en ont entendu parler que vaguement.

\* \* \*

D'abord, d'où vient ce mot raquette appli-

qué à ces appareils qui servent à marcher sur la neige? Cette interrogation m'a inquiété. Et je dois avouer sans tarder que je n'ai rien trouvé de concluant. Il semble que les Français, en arrivant au Canada, aient immédiatement donné le nom de raquettes à ces appareils parce qu'ils ressemblaient beaucoup à l'instrument, nommé raquette aussi, et dont on se servait alors, en Europe, pour jouer à la paume, d'où, beaucoup plus tard, devait issir le *lawn-tennis*.

Au tome III, p. 164, année 1608, des Voyages de Champlain, le fondateur de Québec

s'exprime ainsi: "L'hiver quand les neiges sont grandes ils (les sauvages) font une manière de raquettes qui sont grandes deux ou trois fois plus que celles de France, qu'ils attachent à leurs pieds; et vont ainsi sur les neiges, sans enfoncer: car autrement ils ne pourraient chasser ni aller en beaucoup de lieux."

Dans la Relation des Jésuites de 1611, il est écrit "que les Sauvages s'attachent des raquettes aux pieds à l'aide desquelles ils demeurent dessus la neige."

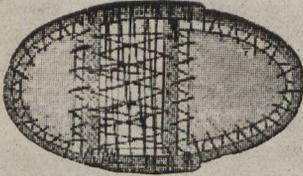


Figure 1.

Dans la Relation de 1633, on lit à la date du 3 décembre: "Nous commençâmes à changer de chaussures et à nous servir de raquettes; quand je vins à mettre ces grands patins tout plats à mes pieds, je m'imaginai qu'à tous coups je donnerais du nez dans la neige, mais l'expérience m'a fait voir que Dieu pourvoit commodément toutes les nations des choses qui leur sont nécessaires: je marche fort librement avec ces raquettes. Pour les Sauvages cela ne les empêche pas de sauter comme des daims, ni de courir comme des cerfs."

Ces trois citations tirées d'ouvrages datant des premiers temps de la Nouvelle-France, témoignent que ce n'est pas d'hier que ces bizarres chaussures portent le nom de raquettes, mais il reste toujours à connaître quel est le premier Européen qui les a baptisées.

\* \* \*

Voilà pour le nom, passons à la chose même. En physiologie, un axiome dit que la fonction crée l'organe; en sociologie il est non moins évident que le besoin crée l'industrie. Autrement dit: à quelque race qu'il appartienne et sous quelque climat qu'il vive l'homme sait inventer les instruments plus ou moins rudimentaires, plus ou moins compliqués qui peuvent l'aider à améliorer

les conditions de son existence. Le Finnois et l'Indien, qui tous deux habitaient des contrées couvertes de neige, en hiver, se sont fabriqués, chacun, une "chaussure" qui leur a permis de "flotter", pour ainsi parler, sur les flocons d'eau congelée: chez les uns, ce fut le ski, chez les autres, la raquette.

Combien utile, cette dernière n'a-t-elle pas été?

Sans elle, les missionnaires et les découvreurs des premiers temps de la colonie n'auraient pu suivre les indigènes dans leurs pérégrinations à travers les plaines ou les bois.

Sans elle, les soldats canadiens n'auraient pu accomplir plusieurs de ces exploits d'audace qui ont perpétué jusqu'à nous les noms des Lemoyne d'Iberville ou des Hertel de Rouville.

Sans elle, les trappeurs et les traiteurs n'auraient pu traquer les bêtes à fourrures jusque dans leurs plus lointains repaires.

Sans elle, enfin, nos aïeux auraient pu difficilement communiquer entre eux ou s'occuper de certains travaux.

Aux temps anciens, la raquette fut à l'hiver, ce que le canot fut à l'été: un objet d'une nécessité primordiale.

\* \* \*

Le fait d'avoir rendu des services incalculables à nos ancêtres suffiraient pour nous

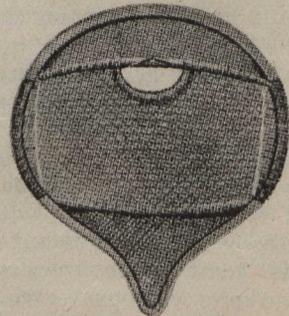


Figure 2.

la faire estimer. Mais la raquette n'est pas un instrument disposé à se laisser reléguer dans l'oubli. Sous l'influence du progrès, son utilité a diminué, mais par contre sa vogue, comme amusement et comme exercice, n'a cessé d'augmenter.

Tant que la raquette resta un objet purement utile, il est probable que sa forme subit peu de changements. Sans doute on dut l'améliorer, néanmoins, elle était assez grossièrement faite, si j'en juge par les vieilles gravures que j'ai pu étudier. Mais depuis un siècle quelle transformation ! Pour en donner une idée j'ai réuni ici quelques dessins de modèles différents.

La figure 1 nous fait voir une raquette primitive; elle est complètement ovale et son armature est en deux parties. Ces deux parties qui ont chacune la forme de U sont réunies au centre au moyen de courroies. A l'intérieur, le treillis est presque totalement remplacé par des pièces de peau. Au moyen de cercles de quart, les enfants réussissent, aujourd'hui, à s'en faire d'identiques. Le dessin de raquette que l'on trouve dans l'ouvrage du Père Hennepin ressemble à ce modèle, sauf que l'intérieur est garni d'un treillis.

La figure 2 nous montre la raquette montagnaise dont la forme rappelle celle de certains éventails chinois; elle est très estimée pour sa légèreté et son exigüité par les chasseurs qui ont à traverser des forêts.

La figure 3 nous représente la raquette en usage chez les sauvages de la Colombie anglaise; voici, en résumé, la description qu'en fait le R. P. Morice: "Son cadre de bois mesure un pied et demi de largeur au milieu, sur quatre ou cinq de long; il est épointé aux deux bouts, surtout à l'arrière, tandis que l'avant est relevé en volute, et



Figure 3.

garni à l'intérieur d'un réseau de lanières en peau de caribou." (1) Son poids est considérable et le novice qui la chausse pour faire une longue marche n'échappe pas à ce mal curieux, appelé "mal de raquette", qui ne

(1) Au pays de l'Ours noir. Chez les Sauvages de la Colombie britannique, p. 81.

doit pas être autre chose qu'une fièvre de surmenage, ou intoxication causée par une trop grande fatigue. La raquette des Sioux est presque identique, cependant le devant n'étant pas aussi relevé, il n'est pas retenu à l'une des traverses par une lanière.

Dans la figure 4 nous avons une reproduction de la raquette huronne, mais bien qu'elle soit lancéolée, comme la plupart des raquettes en usage de nos jours, elle offre ces particularités distinctives que son armature est en deux morceaux réunis à chaque bout et

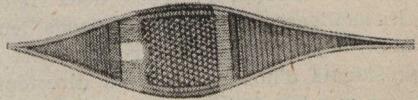


Figure 4.

que l'avant est assez relevé.

Enfin, la figure 5 nous donne une idée du modèle le plus répandu. Pour ce qui est des dimensions: la raquette ordinaire, pour homme, mesure 14 x 42 pouces, pour femmes, 11 x 36 pouces. D'autres raquettes dites "spéciales" ont des dimensions bien différentes: ainsi la raquette des bucherons mesure 16 x 38 pouces, celle des arpenteurs 12 x 60 pouces et celle des coureurs, 10½ x 36 pouces. C'est M. Lebeau, marchand, à Montréal, d'articles fabriqués par les Indigènes, qui possède la plus grande raquette connue: elle mesure cinq pieds de largeur par douze pieds de longueur et elle lui sert d'enseigne.

Quant au poids d'une paire de raquettes il est généralement de deux livres et demie; ce poids, toutefois, varie suivant les dimensions et les matériaux employés dans la fabrication; il est souvent plus lourd que celui que nous venons d'indiquer, mais il est rarement inférieur à une livre et demie, poids réglementaire des raquettes de coureurs.

Pour clore cette partie de mon sujet, je dirai que le réseau ou treillis est en lanières de peau de caribou, d'original, de vache, de veau ou de cheval, mais c'est la lanière de caribou qui est préférable, car seule elle ne se détend jamais.

\* \* \*

Vers 1840, les Anglais, qui appliquent leur esprit d'association à tout, fondèrent, dans la métropole canadienne, le premier club de

raquettes connu, au monde. Il avait nom "Montreal Snowshoe Club." Trois ans plus tard, ce club instituait des courses annuelles au vieux champ de course de la rivière Saint-Pierre, compris aujourd'hui dans la municipalité de Verdun. Ce club en fit naître d'autres. Des Peaux Rouges et des Visages Pâles luttèrent de vitesse et ces tournois devinrent des événements. Bientôt les Canadiens-Français se mirent de la partie et deux des nôtres surtout, MM. Charles Lamothe et Adé-lard Gibeau, remportèrent maints triomphes. Les deux plus fameux clubs canadiens-français qui ont existé à Montréal furent le Canadien et le Trappeur. Tous deux réunirent les meilleures classes sociales sous leurs drapeaux, le premier peut citer au nombre de ses présidents d'honneur, de ses directeurs, ou de ses membres, Sir W. Laurier, les hono-

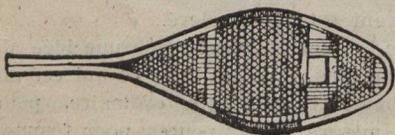


Figure 5.

rables H. Mercier, L.-O. David, A. Dorion, J. L. Beaudry, MM. Siméon Beaudin, C.R., J. A. Beauvais, etc; le second, MM. H. Beaugrand, H. Boisseau, P. M. Sauvalle, J. M. Fortier, F. J. Granger, Edm. Hardy, A. C. Desmar-teau, L. Ethier, C. R., etc.

Le Canadien fut fondé en 1878 par le doc-teur Wm. Kearney; il avait pour devise : "Soyons distingués; Soyons unis" et sa chan-son officielle qui, suivant les uns, avait po-auteur le Dr Kearney et, suivant M. Emile Marquette, un M. Charpentier, débutait ainsi :

Le bleu, blanc, rouge est notre emblème  
Nous sommes tous de bons vivants.  
Nous ne faisons jamais carême,  
Et nous chantons par tous les temps :

*Refrain*

La raquette est pour nous la vie  
Le Canada notre soutien.

Ces vers pas trop académiques se chan-taient sur l'air : "Le curé de notre village".

La chanson officielle du Trappeur était plus *solemnelle*, ses mots étaient de Rémi Tremblay et sa musique du célèbre Calixa Lavallée. Donnons-en un extrait :

Allons, gais trappeurs, chaussons la raquette  
Qui d'un pas léger  
Nous fera voyager.  
Du froid parmi nous nul ne s'inquiète;  
Nos torses vaillants  
Portent des cœurs bouillants!  
Joyeux et dispos sur la blanche plaine  
Nous nous élançons;  
Que le givre en glaçons  
Vienne transformer notre chaude haleine  
Nul ne s'en plaindra  
Et chacun redira :

*Refrain*

En avant mes braves!  
Jamais le Trappeur  
Ne connaît d'entraves  
Il n'a jamais peur.  
Il vit des autans, marche sur la neige,  
Acclame l'hiver et son blanc cortège,  
En avant mes braves!  
Jamais le Trappeur  
Ne connaît d'entraves  
Il n'a jamais peur.  
Mais les noirs frimas  
De nos durs climats  
Le laissent ma foi,  
Passablement froid.

\* \* \*

Suivant l'exemple donné par le "Montreal Snowshoe Club", chaque club adopta un cos-tume composé d'une tuque, d'une ceinture et de bas en laine tricotée, puis d'une culotte et d'un veston en couverte. Tout cela était léger, chaud, pittoresque et conquit bientôt une vogue extraordinaire. Comme tous les costumes se ressemblaient par la forme, cha-que club adopta des couleurs différentes. Le "Montreal Club" avait choisi la tuque en-tièrement bleue qui était la coiffure popu-laire de la région de Montréal. (1)

(1) Aux Trois-Rivières le peuple portait la tuque blanche et à Québec la tuque rouge, en sorte qu'on savait à quelle partie du pays appartenait un individu rien qu'en voyant son bonnet de laine.

Le "Club Canadien" portait le bas bleu, et une tuque bleue et rouge avec gland bleue. Le veston et la culotte étaient blancs.

Chez le Trappeur tout était bleu pâle liséré de blanc : bas, tuque, ceinture, culotte et veston. L'ensemble était très joli. Un club de Québec, l'Union Commerciale, je crois, avait un costume d'une couleur grise semblable au costume en étoffe du pays des patriotes de 1837. Ce costume original eut beaucoup de succès.



Chasseur canadien d'autrefois

\* \* \*

Un jour, en 1883, quelqu'un proposa de faire un carnaval; aussitôt les clubs de raquettes s'emparèrent de l'idée avec enthousiasme; les souscriptions abondèrent, on éleva de véritables monuments de glace; les rues regorgèrent de visiteurs et de spectateurs et l'on vit jusqu'à deux mille raquetteurs, chacun portant une torche, descendre du Mont-Royal et s'élançant, au milieu d'une pluie de feux d'artifice multicolores, à l'assaut de ces

palais d'un jour. Ce fut l'apothéose de la raquette.

\* \* \*

Tout cela croula soudain!

L'autorité religieuse commença par défendre le port du costume de couverte aux demoiselles et aux dames. Bientôt, les membres des clubs s'aperçurent que leurs réunions hebdomadaires offraient des inconvénients. D'abord, ces réunions, ou plutôt ces sorties se faisaient le soir; puis on quittait la ville pour traverser la montagne et arriver après une heure de marche à un hôtel où il fallait prendre un verre, danser, réveillonner, jouer aux cartes. Ensuite, on réintégrait le domicile tard dans la nuit, harassé, fatigué, vidé. Cela ne faisait pas l'affaire des hommes de professions, des marchands, des commis, des comptables.

Pour comble, les compagnies de chemin de fer et le Board of Trade se concertèrent pour abolir les carnivals sous prétexte que ces fêtes *glacées* faisaient croire aux étrangers que Voltaire avait dit vrai lorsqu'il avait écrit que le Canada n'était que des "arpents de neige".

Toutes ces causes réunies ont hâté la chute de l'idole et pendant 19 ans la raquette a fait peu de bruit.

\* \* \*

Pourtant, le sport de la raquette mérite notre attention, car, en fin de compte, ce n'est ni plus ni moins que la marche pratiquée avec des appareils spéciaux aux pieds, et la marche au grand air vivifiant à toujours constitué un exercice sain et agréable. Transportons-nous, l'hiver, bien entendu, quelque part sur le versant du Mont-Royal. Est-il spectacle plus charmant qu'une troupe de raquetteurs prenant ses ébats? Ce sport en mettant en action un grand nombre de muscles, active la circulation du sang et le jeu des poumons, et comme le raquetteur hume un air pur, exhilarant, son sport favori le rend à la fois agile et gai.

Moins violent que le patinage, le raquettage convient aussi bien à l'âge mûr qu'à l'adolescence, au sexe masculin qu'au sexe féminin et il serait à souhaiter que l'on ne négligeât pas la raquette si utile aux pionniers cana-

diens, si prisée par les nglais et si joliment chantée par les poètes des deux races.

Au lieu de vous confiner dans des maisons surchauffées et d'ankyloser vos membres, que ne chaussez-vous vos raquettes pour vous élancer à travers la plaine blanche ou la forêt tapissée d'ouate?

Pas n'est besoin d'attendre le crépuscule pour cela, je ne suis pas partisan des sports de nuit, je suis de l'avis du poète :

Quand le soleil luit, la neige est coquette,  
Moi et lumineux son tapis attend  
Le groupe rieur qui sur la raquette  
Au flanc des coteaux chemine en chantant.

Combien j'en ai connu, dans mon jeune temps, de graves avocats, médecins, notaires ou négociants qui, le dimanche, se délassaient

ainsi de leur vie sédentaire des jours ouvriers. En quelques heures ils emmagasinaient une provision de vigueur et de santé qui rayonnait ensuite sur leur tâche quotidienne des six jours suivants.

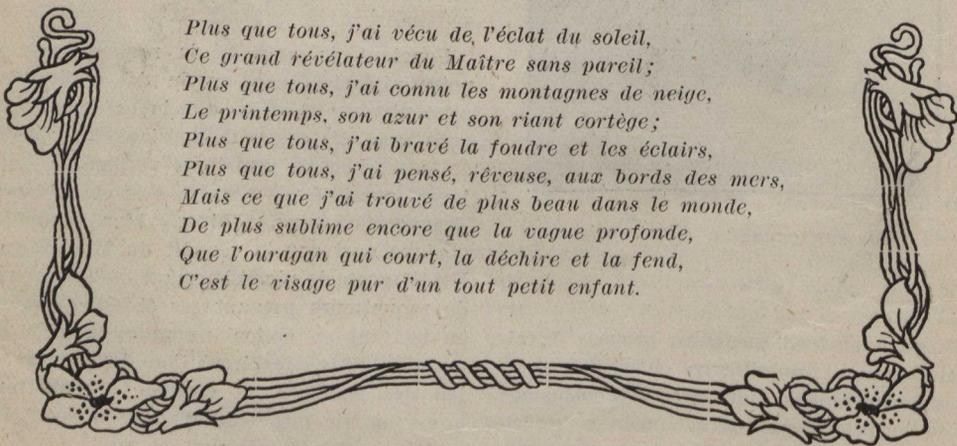
\* \* \*

Que ne reprend-t-on ces habitudes si profitables à la santé? Hélas! les conditions de vie changent; l'homme qui maintenant ne va pas jouer sa partie de cartes ou déguster son grog dans certains endroits risque d'être considéré comme un original, un ours, un être peu sociable et de voir décroître le cercle de ses amis. Que faire?

Bah! Nos concitoyens anglo-saxons et quelques-uns de nos compatriotes resteront bien fidèles à la raquette, et, malgré tout, son souvenir et son culte subsisteront parmi nous.

### *Visage de l'Enfant*

*Plus que tous, j'ai vécu de l'éclat du soleil,  
Ce grand révélateur du Maître sans pareil;  
Plus que tous, j'ai connu les montagnes de neige,  
Le printemps, son azur et son riant cortège;  
Plus que tous, j'ai bravé la foudre et les éclairs,  
Plus que tous, j'ai pensé, rêveuse, aux bords des mers,  
Mais ce que j'ai trouvé de plus beau dans le monde,  
De plus sublime encore que la vague profonde,  
Que l'ouragan qui court, la déchire et la fend,  
C'est le visage pur d'un tout petit enfant.*





*Le Valentin*

## Carnaval de Nice

Toute une ville en fête et tout un peuple en joie,  
On marche, on danse, on s'agite, on s'envoie  
Droit aux trous noirs que font les masques grillagés,  
Avec des rires secs, des gestes enragés,  
Les confettis cinglants, par tas, par avalanches;  
Les dominos pressés mêlent leurs taches blanches,  
Mauves, vertes, lilas, violettes... Cela  
Grouille sous un soleil qui s'est mis de gala,  
Un soleil printanier qui, dans l'air diaphane,  
Rit paternellement à la gaité profane,  
Et, sur les oripeaux mobiles, les paillons  
Accrochent la douceur fixe de ses rayons.

Oui, liesse complète, heures brèves et vaines;  
Oubli court, mais complet, des misères humaines;  
Illusion nouvelle et charmeuse à la fois  
De vivre en un pays qui n'aurait d'autres lois  
Que le plaisir constant, le plaisir sans contrôle,  
Où tout serait brillant, étourdissant et drôle;  
Où, sans songer jamais aux douteux lendemains,  
On s'en irait, toujours content, par les chemins;  
Où, Crésus ignorant des fâcheuses "débines",  
Fréquentant des boudoirs farcis de Colombines,  
On sentirait en soi, prestigieux coquin,  
L'âme multicolore et fraîche d'Arlequin!

Mais cette illusion si suavement folle,  
Par degrés s'atténue, et s'efface, et s'envole;  
A croiser tous ces corps sans sourire, sans yeux,  
Ce problème vivant, cet inconnu de l'être  
Qu'on ne peut pénétrer plus qu'il ne vous pénètre,  
On éprouve comme un étrange mouvement  
De tristesse, au milieu de cet événement...  
Ce flot d'humanité voilée, énigmatique,  
Vous oppresse à l'égal d'un rêve fantastique;  
On se sent l'âme vide et le cerveau troublé  
Par cet incognito toujours renouvelé;  
Une fièvre vous prend, un vertige, une rage  
De voir enfin, de "voir" une tête, un visage;  
De brusquement saisir, de tordre, d'arracher  
Un de ces masques noirs obstinés à cacher...  
On s'énerve, on s'irrite,—et l'on cherche enfin comme  
Diogène, parmi ces fantômes, un homme!



DEUX REINES

## Victoria et Alexandria

par PIERRE VOYER

**E**GRENEZ la longue liste des reines dont l'Histoire parle d'une façon assez détaillée pour que nous puissions former une juste opinion sur elles, vous en trouverez difficilement une seule qui soit comparable à notre présente souveraine. Alexandra est l'idéal de la reine qui aura su rester femme, que la fonction ne masculinise pas, dont la vie officielle est faite de dignité sans morgue et d'utilité aussi efficace que discrète, pendant que la vie privée est la simplicité, le bon sens, l'ensemble des vertus et des charmes domestiques.

Nulle non plus n'aura joui d'une popularité aussi profonde et aussi universelle. On l'a bien vu tout récemment, quand elle est entrée dans sa soixante-quatrième année. Les journaux de partout ont parfaitement interprété le sentiment unanime, et de tous ces écrits se dégage cette proposition qui passera dans l'Histoire: Alexandra est la reine idéale.

Elle offre le contraste le plus marqué avec la reine Victoria, sa belle-mère. Celle-ci fut surtout, et de par la jeu des événements, une reine politique. M. Labadie-Lagrave écrivait

il y a quelques années: "La reine Victoria n'était pas une vraie reine, elle était un roi. Elle régnait de son chef et pour son propre compte, elle exerçait un métier d'homme. Nous devons reconnaître, d'ailleurs, qu'elle sut s'acquitter avec conscience et avec succès de la partie politique de sa tâche, elle fut le modèle des monarques constitutionnels... Malheureusement, la défunte reine, absorbée par les affaires de l'Etat et par le soin d'assurer l'avenir d'une très nombreuse famille, négligea un des côtés les plus importants de sa mission; jamais il ne lui vint à l'esprit de s'acquitter des attributions féminines de la royauté. Jamais elle n'essaya de

faire sentir son action sur les élégances mondaines de la société britannique et de réagir contre le mauvais goût de ses contemporains.

La reine Victoria portera devant l'histoire la responsabilité de la crinoline, des châles de l'Inde, des bandeaux gonflés, de la capote à ruches et à bavolets. Depuis l'avènement d'Edouard VII, l'Angleterre a la bonne fortune d'avoir une vraie reine, c'est-à-dire une reine qui ne règne pas de son propre chef et est la femme du roi. Toutes



Victoria enfant.



*La reine Alexandra*

les attributions de la royauté ne sont plus concentrées sur une seule tête. Il y a deux fronts qui portent la couronne et la font rayonner d'un égal éclat. Tandis que le roi s'acquitte avec le même succès de son double rôle d'arbitre des partis à l'intérieur, et au dehors de gardien vigilant des intérêts traditionnels du pays, la reine exerce sur les habitudes de la société mondaine et sur la mode, la dictature de la persuasion."

expulsées de la Grande-Bretagne et de ses colonies; après avoir affranchi le buste des femmes des tourments du corset lacé à outrance, elle a entrepris une longue et laborieuse campagne pour délivrer leurs pieds d'un supplice imité des Chinois."

Sous le rapport de l'hygiène, du régime de table, de l'exercice physique, quel contraste entre Victoria et Alexandra! Celle-ci est une adepte des mets simples, de l'hydrothérapie



Victoria à 20 ans.

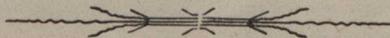


Victoria en 1897

D'autre part, Mme S. Tooley dit dans *Woman at Home*:

"Elle s'est énergiquement prononcée contre les tailles de guêpe; elle a usé de toute son influence pour délivrer les jeunes filles et les jeunes femmes du supplice du corset trop étroit. Elle a mis fin à l'odieuse torture qui, pour permettre à une élégante de diminuer de quelques pouces l'épaisseur de sa taille, déplace ses organes intérieurs, détruit sa santé et devient un danger non seulement pour elle-même mais encore pour ses enfants à naître. La reine Alexandra ne s'est pas contentée de lancer, au nom du bon goût, du bon sens et de l'hygiène, une excommunication majeure contre les tailles de guêpe, qui sont aujourd'hui définitivement

à outrance, des exercices en plein air. Sa belle-mère avait un régime copieux, une existence sédentaire, les goûts et les préjugés d'un autre âge. Aussi, sa décadence physique fut-elle prématurée, et si elle vécut longtemps, elle perdit relativement vite la fraîcheur, l'agilité, la souplesse. Tandis que la reine Alexandra est à l'heure présente d'une merveilleuse jeunesse physique et intellectuelle. Le portrait que nous publions est un des plus récents; il est fidèle. Je viens d'en voir un autre pris à son insu, au cours d'un petit événement familial, et auquel on a donné pour légende: *The smile of our Queen*. Et c'est un sourire de vingt ans... Elle paraît presque aussi jeune à 64 ans que sa belle-mère à 21.



# *Carnaval de Venise*

*par T. Gauthier*

*Venise pour le bal s'habille,  
De paillettes tout étoilé,  
Scintille, fourmille et babille,  
Le Carnaval bariolé.*

*Arlequin, nègre par son masque,  
Serpent par ses mille couleurs,  
Rosse, d'une note fantasque,  
Cassandre, son souffre-douleurs.*

*Battant de l'aile avec sa manche  
Comme un pingouin sur un écueil,  
Le blanc Pierrot, par une planche,  
Passe la tête et chigne l'œil.*

*Le docteur bolonais rabâche  
Avec la basse aux sons traînés;  
Polichinelle, qui se fâche,  
Se trouve une croche pour nez.*

*Heurtant Trivelin qui se mouche  
Avec un trille extravagant,  
A Colombine Scaramouche  
Rend son éventail ou son gant,*

*Sur une cadence se glisse  
Un domino ne laissant voir  
Qu'un malin regard en coulisse  
Aux paupières de satin noir.*

*Ah! fine barbe de dentelle,  
Que fait voler un souffle pur,  
Cet arpège m'a dit : "C'est elle!"  
Malgré tes réseaux, j'en suis sûr.*

*Et j'ai reconnu, rose et fraîche,  
Sous l'affreux profil de carton,  
Sa lèvre au fin duvet de pêche,  
Et la mouche de son menton.*



## NOTRE FEUILLETON.

NOTRE ROMAN COMPLET :

# LA "JEANNETTE"

PAR MAX DU VEUZIT

**J**E n'ai pas toujours été la vieille femme aux cheveux blancs et aux joues parcheminées que je suis aujourd'hui.

Autrefois — il y a de ça cinquante ans — j'étais une fillette de dix-sept ans, aux lèvres rouges et aux yeux noirs.

Étais-je jolie?... On me le disait souvent et je le croyais facilement, sans l'avouer pourtant, car ma mère ne me permettait pas d'écouter les nombreux galants qui papillonnaient autour de moi.

Elle veillait sur moi comme un dragon gardant son trésor; et, d'ailleurs, j'en étais un pour elle, puisque, n'ayant que moi d'enfant, toutes ses ambitions se trouvaient concentrées sur mon jeune front.

Ma mère était une de ces femmes, — nombreuses dans les campagnes, — qui, ayant peiné de longues années pour amasser, sou par sou, une petite aisance, connaissait la valeur de l'argent; et si, dans sa vie de labeur, elle avait été âpre au gain, elle resta, par la suite, économe et avaricieuse même.

Néanmoins, par orgueil, pour faire de moi une "demoiselle" et pour rendre jalouses quelques anciennes compagnes qui avaient moins bien réussi qu'elle-même, ma mère m'avait envoyée trois ans en pension.

Pendant ce temps, elle hérita d'un vieil oncle qui lui laissait en mourant tout son avoir, et quand je revins à la maison, j'y trouvai tout bouleversé.

Les modestes meubles de bois blanc et de chêne, qui jusque-là avaient orné la cuisine et les chambres, avaient disparu et étaient remplacés par d'autres en acajou; des cuivres étincelants détrônaient les modestes marmites de fonte, et les cristaux, derrière les vitres du buffet, avaient succédé aux verres grossiers de jadis.

Je fus enchantée des changements apportés. On le serait à moins, quand on a dix-sept ans!

Cependant, au bout de quelques jours de vie intime avec ma mère, beaucoup de mes illusions s'en étaient allées.

Je m'étais figuré que, puisque nous étions riche — relativement à notre position d'antan, — ma mère serait moins raide dans les rapports journaliers et quelle perdrait un peu de sa parcimonie.

Il n'en était rien, hélas!

Toute la journée, je l'entendais crier après l'une ou l'autre des deux servantes qu'elle occupait, et souvent le motif de ses plaintes reposait sur une allumette ratée, une bougie trop usée, ou une salade dans laquelle elles avaient ménagé les feuilles vertes.

Pour ma part, je n'avais pas à me plaindre; ma mère ne me refusait rien, si ce n'est une piécette blanche dans ma poche ou un moment de liberté; — elle comptait sur ceux-ci encore plus minutieusement.

sement que les grains de sel de la soupe! — J'étais toujours mise avec coquetterie et son ambition était satisfaite quand sur notre passage, le dimanche, en allant aux offices, elle entendait dire:

—Hein, est-elle "chouette," la petite Dorbat! Ce qu'elle en a de beaux atours!

A ce moment, je me demandais pourquoi ma mère, qui se privait de tout, — depuis plus de dix ans, elle portait la même robe, — était si généreuse pour moi.

Je le compris par la suite; elle espérait qu'un beau mariage couronnerait son oeuvre, tout en la débarrassant du mal que lui causait l'excessive surveillance dont elle m'entourait.

Je n'étais pourtant pas bien difficile à garder.

D'un caractère un peu renfermé, je faisais tranquillement l'ouvrage qu'on m'assignait comme tâche, et quand j'avais fini, sans bruit je gagnais ma chambre pour me plonger dans la lecture de quelque livre de prix.

Un dimanche matin, nous allions à la messe et marchions précipitamment, car nous étions en retard.

Tout en allongeant le pas aux côtés de ma mère, j'enfilais mes gants et j'en perdais un, sans m'en apercevoir de suite.

Je ne l'aurais probablement pas retrouvé et cela m'aurait valu, plus probablement encore, une verte semonce, si un jeune homme, qui lui aussi, se rendait à l'office, ne l'eût trouvé.

Jugeant peut-être à la dimension de l'objet, qu'il ne pouvait appartenir qu'à une jeune personne et que, parmi les jeunes filles du pays, il n'y avait que "Mademoiselle Dorbat" qui portât des gants de peau, il se mit à ma recherche.

Nous arrivions près de l'église lorsqu'il nous rejoignit.

J'avais déjà constaté avec terreur la perte de mon gant et je n'osais pas en parler à ma mère, quand une voix me fit détourner.

—Mademoiselle, me disait un inconnu, je viens de trouver ce gant sur le chemin, ne serait-il pas à vous?

—Oui, monsieur, m'écriai-je avec un soupir de soulagement, pendant que mes

yeux se levaient sur lui, tout brillants de gratitude.

—Comment! s'écria ma mère, tu perds ton gant et tu ne t'en aperçois pas! Conçoit-on pareille négligence! Je suis sûre qu'il y a déjà longtemps que tu ne l'as plus, et tu n'en prenais pas souci... Où l'avez-vous trouvé? ajouta-t-elle en s'adressant au complaisant monsieur qui m'examinait avec intérêt.

—A quelques pas d'ici, répondit-il avec un imperceptible sourire aux coins des lèvres.

Je lui adressai un nouveau regard de remerciement en même temps que d'admiration, car il y avait bien un quart d'heure que l'objet du délit avait disparu et ses enjambées avaient dû lui être joliment grandes pour pouvoir les traiter de "quelques pas."

A mon regard de merci, il répondit par un autre d'admiration, — quoique je fusse jeune, je ne m'y trompai pas. — Je rougis comme un coquelicot et rejoignis ma mère qui déjà murmurait contre le temps que nous venions de perdre.

Mon attention durant l'office fut un peu diminuée par le souvenir de mon ami inconnu, comme déjà je l'appelais.

Après avoir suivi la première partie de la messe sur les prières des vêpres et pris à l'évangile l'"avant" pour le "carême," je fus heureuse d'en voir arriver la fin.

En sortant, je revis près du bénitier celui qui m'avait causé tant de distraction.

Il plongea ses doigts dans l'eau bénite et me les tendit; nouveaux regards, nouvelle rougeur de ma part, et cette fois-ci, en plus, un petit "toc" dans ma poitrine.

Quand nous fûmes dans la rue, ma mère, naturellement, revint sur l'incident et me fit subir une mercuriale en règle.

Je la supportai avec une muette soumission, et cela d'autant plus que je savais qu'en ne m'excusant pas j'avais des chances qu'elle fut écourtée.

En effet, une demi-heure après (!) ma mère n'en parlait plus. Ensuite, malgré mon désir de savoir qui était mon in-

connu de la matinée, je n'osais pas l'interroger.

Je préférerais m'adresser à Zélie, une de nos servantes, et dès que l'occasion s'offrit à moi de la questionner, je la saisis aux cheveux — pas la servante, non... l'occasion!

—Dis donc, Zélie, connais-tu dans le pays un jeune homme très aimable et très gentil?

—C'est un peu vague comme renseignements. Tous les jeunes gens d'ici sont très aimables et très gentils?

J'ouvris des yeux étonnés: la plupart des garçons que je rencontrais me paraissaient vilains avec leur mise de paysans et leurs visages bronzés par le soleil; mais comme Zélie avait vingt-cinq ans, elle devait mieux savoir que moi, et je lui fis un portrait détaillé de mon inconnu.

—Un jeune homme pas très grand, qui a des yeux noirs, des mains très blanches et très petites; il a l'air très doux.

—Il est brun?

—Oui.

—Avec une petite moustache plus claire?

—Oui.

—Cela pourrait bien être le fils à Monsieur Ménard.

—Le fils de l'ancien instituteur qui m'a appris à lire?

—Je crois que oui.

—Ah! J'ignorais que son fils habitât encore le pays... et que fait-il ici?

—Son père est mort il y a deux ans et, lui a pris une petite ferme qu'il a montée et agencée avec toutes sortes de choses, comme dans les livres... On dit même qu'il eût bien mieux fait de travailler la terre à la façon de tout le monde: les innovations ruinent généralement leurs partisans.

Je laissai Zélie retourner à la maison et m'étant assise sous une tonnelle de chèvrefeuille, je me mis à réfléchir à ce qu'elle venait de me dire.

A ce moment, ma mère passa près de là et m'aperçut.

—Toujours à ne rien faire, Suzanne; même le dimanche, on ne doit pas être inoccupée!... Accompagne Zélie qui va

faire une commission au château.

Je ne me le fis pas dire deux fois, et mettant rapidement un chapeau, je suivis la fille.

Tout en marchant, je lui parlai de mon aventure du matin. Depuis quelques heures, je ne pensais qu'à ça.

Soudain, au détour d'un chemin, je revis celui qui en avait été le héros.

Zélie éclata de rire.

—Eh bien, Suzanne; le voilà, monsieur Ménard!

—Oui, fis-je à mi-voix. Ne crie donc pas si haut! s'il entendait!...

Mais la servante, une fois partie, était difficile à arrêter.

—Bonjour, monsieur Jean, lui cria-t-elle, que faites-vous donc si près de la Roseraie? (La Roseraie était le nom de notre maison). Nous y avons une gentille colombe, continua-t-elle en me désignant de l'oeil; malheureusement, dame Dorbat la tient cachée par crainte des audacieux.

Ma mère n'avait pas besoin d'être là pour me tenir cachée. Dès les premiers mots de Zélie, je m'étais dissimulée derrière elle. Ce que voyant, elle reprit avec une audace incroyable:

—Bon, voilà que Suzanne a peur de vous à présent, et quand vous n'êtes pas là, elle ne cesse de parler de vous!

Je pris mon courage à deux mains et me montrant enfin, je protestai contre ces paroles.

—Il ne faut pas la croire, monsieur; Zélie aime à taquiner les gens...

—Au contraire, mademoiselle, répondit Léon Ménard avec un long regard à mon adresse, je serais trop heureux si vraiment vous daigniez vous occuper de moi.

Je baissai les yeux, à nouveau intimidée.

—Nous allons au château, monsieur Jean; nous accompagnez-vous? demanda Zélie.

—Volontiers, dit celui-ci.

Je m'arrêtai.

—Non, Zélie; maman serait en colère, si elle savait que nous étions en compagnie.

—Bah! elle ne le saura pas; ce n'est

pas moi qui irai le lui dire. Venez-vous, monsieur Jean?

Une ombre avait passé sur le visage de Jean Ménard.

—Non, répondit-il. Il suffit que mademoiselle Dorbat ait manifesté le désir que je ne l'accompagne point, pour que je prenne ce désir comme un ordre.

—Merci, lui dis-je doucement; cela vaut mieux ainsi.

J'osai lui tendre la main. Il ne fit qu'effleurer le bout de mes doigts.

Je crus l'avoir contrarié et je suivis, le cœur gros, Zélie qui haussait les épaules.

—Vous en trouverez, Suzanne, des occasions de vous amuser un peu, si c'est ainsi que vous en profitez.

—Mais, puisque c'était mal!

—Mal! vraiment? Et que voyez-vous de mal à ce que ce jeune homme nous accompagne?

—Je ne sais pas, répondis-je avec une grande envie de pleurer. C'est maman qui dit qu'il ne faut pas parler aux jeunes messieurs.

—La maîtresse est dure, elle oublie qu'elle a eu votre âge et qu'à ce moment-là son esprit n'était pas toujours au raccommodage des bas et des tricots.

Je fus surprise d'entendre cette fille parler ainsi, et comme je ne comprenais pas bien tout ce qu'elle disait, elle grana aussitôt dans mon imagination.

Le dimanche suivant, je revis Jean Ménard sur la grande place, parmi d'autres jeunes gens.

Dès qu'il nous aperçut, ma mère et moi, il se découvrit, et dans son regard qui cherchait le mien, je crus voir que sa politesse était surtout pour moi.

Ce fut de même plusieurs dimanches de suite et, petit à petit, il s'enhardissait. C'est ainsi qu'à l'église, il se plaçait de façon à ne pas me quitter de vue, et moi, frissonnante, j'essayais en vain de lire dans mon missel: les lettres dansaient devant mes yeux troublés.

Insensiblement, il s'était ainsi, sans me parler, frayé un chemin dans mon cœur. Depuis la première fois où je l'avais vu, ma pensée était uniquement remplie de lui.

J'en avais fait le héros d'aventures

que mon imagination aimait à se forger, et que la lecture de quelques romans prêtés par Zélie, m'aidait à bâtir.

C'est dans cet état d'esprit que je vis arriver la Pentecôte.

Ce jour-là avait lieu "l'assemblée" du pays.

Quelques marchands de pain d'épices, un tir, un massacre où un général prussien trônait de compagnie avec une mariée à la robe fripée; enfin, l'inévitable manège de chevaux de bois des temps anciens, qu'un homme faisait marcher en le poussant avec les épaules, au son d'un orgue de Barbarie qui grinçait lamentablement; voilà toute l'assemblée, telle qu'elle était dans ce temps-là, telle qu'elle est encore à peu près de nos jours.

Mais ce qui intéressait surtout la jeunesse du pays et des alentours était le bal champêtre du soir.

Je m'étais souvent demandé si ma mère permettrait que je me mêlasse à la danse. Je ne l'espérais guère et je fus bien surprise quand elle-même m'y conduisit.

Ce fut Jean Ménard la première personne que je reconnus dans la foule pressée autour d'une vingtaine de couples, dansant en cadence au son d'un violon.

Aussitôt, il vint à moi et m'invita. Ma mère ne s'opposa pas à ce que j'acceptasse.

Je m'éloignai à son bras, heureuse de la magnanimité de ma mère, heureuse surtout de sentir Jean si près de moi.

Une douce émotion m'avait envahie; les battements tumultueux de mon cœur soulevaient mon corsage, et je me taisais, craignant de faire envoler la délicieuse sensation qui m'engourdissait dans les bras de Jean.

Lui non plus ne me disait rien, mais peu à peu son étreinte se resserrait et je sentais son souffle plus près de mon front.

Pourtant, à la fin, il me dit:

—Voici longtemps que j'attends la minute présente.

—Ah! murmurai-je, pour toute réponse.

—Oui, reprit-il, j'attendais avec impatience cet instant où je pourrais vous parler seul à seul.

Je frissonnais, agréablement remuée par sa voix chaude.

La lumière blafarde des quinquets allumés de place en place, projetait des ombres à chaque moment sur nos visages et, quoique nous ne nous vissions qu'imparfaitement, je sentais ses yeux rivés sur les miens.

—Suzanne, continua-t-il, est-il vrai que votre mère veuille vous faire épouser Pierre Latour, le riche meunier de Saint-Denis?

J'eus un mouvement d'effarement.

—C'est la première fois que j'entends parler de cet homme.

Il respira, soulagé.

—Tant mieux, cette idée me faisait du mal...

Dans l'ombre, j'eus un sourire de satisfaction.

—Seriez-vous contente, me dit-il, si on vous disait que je vais me marier?

—Oh! non, j'en aurais du chagrin.

Je m'arrêtais confuse de mon aveu. Il pressa plus fortement ma main.

—Eh bien, moi aussi, j'ai eu du chagrin à la pensée que vous pouviez être la femme d'un autre.... Suzanne, je voudrais vous parler; j'ai bien des choses à vous dire, accordez-moi un rendez-vous?

—Non, m'écriai-je instinctivement.

—Je vous en prie, reprit-il plus tendrement, ne me le refusez pas. Fixez-en le jour et l'heure. Qu'avez-vous à craindre?... Je ne vous approcherai pas si vous le désirez. Je ne vous demande qu'une entrevue, j'ai besoin de vous parler, et de notre conversation dépendra mon avenir.

—Je ne puis pas. Jamais ma mère ne me laisse sortir seule, et je ne veux pas tromper sa surveillance.

—Alors, c'est que vous ne m'aimez pas, Suzanne; mais moi, je vous aime, et si vous me repoussez, je quitterai le pays pour n'y plus revenir.

J'eus un frémissement d'angoisse à cette menace.

—Je ne veux pas que vous partiez, répondis-je, la voix étranglée, car il me semblait que je commettais une grave faute. Après-demain, mardi, ma mère ira au marché de Monville. Trouvez-vous derrière notre cour, à l'entrée du petit-

bois, vers dix heures du matin, j'y serai.

—Je serai exact.

.....

Je ne saurais dépeindre la surexcitation qui s'empara de moi, dans l'attente de ce rendez-vous que Jean m'avait demandé.

Vingt fois, je fus sur le point de tout raconter à ma mère et, si ce n'eût été la peur qu'elle m'inspirait, je l'aurais fait.

Le mardi matin, quand je la vis monter en voiture avec une de nos servantes, je faillis me mettre à pleurer.

—Emmenez-moi, maman. Je voudrais aller avec vous.

—Et qui garderait la maison? Voici deux jours de suite que l'ouvrage est mis de côté et tu parles encore de te promener aujourd'hui. Va plutôt voir si Zélie ne met pas trop de crème dans la soupe!

Je m'éloignai avec lassitude...

Plus l'heure que j'avais fixée à Jean approchait, plus j'hésitais à me rendre près de lui.

Il me semblait que j'allais commettre un crime en y allant. Cependant, je craignais tant qu'il ne mît sa menace de départ à exécution, qu'à peine si le moins un quart de dix heures sonnait à l'horloge, je partis avec mystère pour le lieu du rendez-vous.

Jean y était déjà.

Il vint vers moi et me baisa les mains.

—Je savais bien, Suzanne, que vous viendriez. Merci de cette grande preuve d'amour que vous me donnez; car je sens que vous m'aimez et, quoique vos lèvres ne me l'aient pas dit, il y longtemps que vos yeux ont parlé pour elles. Pourtant, j'aimerais vous l'entendre répéter.

—Je vous aime Jean; seulement c'est mal de vous le dire... Je suis venue parce que vous aviez quelque chose à me dire. J'ai eu foi en vous; ne trompez pas ma confiance!

Il se recula d'un pas.

—Vous avez raison Suzanne; si j'ai sollicité de vous cette entrevue, c'est que j'avais à vous parler sérieusement.

Je m'assis sur un tronc d'arbre renversé et Jean se plaça près de moi.

Il avait mis ses coudes sur ses genoux et regardait vaguement au loin.

—Je vous écoute Jean, lui dis-je dou-

cement.

Il parut tomber du haut de ses pensées.

—C'est vrai, vos moments sont comp-  
tes?

—Oui, nul ne sait que je suis près de vous, et si maman rentrait, elle serait furieuse...

—Pas de danger, elle ne rentre habituellement que le soir; elle n'aurait pas eu le temps d'ailleurs de faire la route aller et retour. Néanmoins, je vais me hâter pour ne pas vous retenir.

Il se tourna complètement vers moi et, gravement il continua:

—Suzanne, je n'ai jamais tant souffert de ma pauvreté que depuis ces deux mois où je vous connais!... Vous êtes riche — ou du moins vous passez pour l'être — et votre mère veut un gendre, dit-elle, qui jouisse d'une bonne fortune. Je la connais assez pour savoir qu'elle ne changera rien à cette idée.

—Je crois comme vous que ma mère ambitionne un riche parti pour moi; cependant, si elle trouvait un bon garçon m'aimant bien et aimé de moi, je ne pense pas qu'elle le repousserait.

—Je n'en suis pas aussi sûr... Pourtant, parce que je suis pauvre, je suis jeune, j'ai beaucoup de courage; pour vous avoir à moi seul, je suis prêt à tout entreprendre.

J'ai beaucoup réfléchi à ce que je devais faire, et maintenant je vais louer une ferme plus grande que celle que j'occupe actuellement. Je veux faire en grand la culture, telle que je la pratique aujourd'hui, et avec l'aide du Ciel, j'espère la rendre prospère.

—Je le souhaite aussi, Jean, et je vais prier Dieu pour votre réussite.

Il me regarda longuement.

—Je vais risquer tout mon avoir; si j'échoue, je vous perdrai sans espoir; mais si je réussis, vous serez ma récompense... Suzanne, jurez-moi de m'attendre!

—Je vous le promets, répondis-je sans hésitation; jamais je n'aimerai un autre que vous et je vous attendrai autant qu'il vous plaira.

—Vous êtes jeune, dans deux ans nous reprendrons cette conversation, et d'ici là, je l'espère, je serai en bonne voie, sur

le chemin de la fortune.

Il était pâle en parlant, son regard brillait d'énergie et il me parut si noble que je pris sa main et la portai à mon front, le reconnaissant mon maître bien-aimé.

Il sourit à mon action et, d'un geste passionné me saisissant la taille, il m'attira à lui. J'avais fermé les yeux, croyant déjà sentir ses lèvres sur mon front, mais doucement, il me repoussa.

—Non, dit-il à mi-voix, je vous aime trop pour cela. Je ne veux pas prendre une avance sur mon futur bonheur; notre premier baiser couronnera mon succès.

Je lui souris, les yeux pleins de larmes de le sentir si bon.

Nous causâmes encore quelques instants, puis il me reconduisit jusqu'à l'enclos de notre champ. Une simple poignée de main termina cet entretien que j'avais tant redouté à l'avance.

Je revis Jean plusieurs fois, par la suite, toujours avec le même mystère.

Il me parlait de ses travaux, et j'étais fière de sa confiance, fière surtout d'être aimée par lui que je sentais si supérieur aux autres garçons de ma connaissance.

L'été avait passé et l'automne touchait à sa fin.

Un jour que je revenais d'avec Jean, ma mère, rentrée plus tôt que de coutume, m'appela:

—Où donc étais-tu, Suzanne? J'avais à te parler.

—Que me voulez-vous? répondis-je, éludant sa question.

Ma mère était si absorbée dans ses pensées qu'elle ne s'en aperçut pas.

—Aide moi à peler ces pommes dont je vais faire des confitures.

Je pris un couteau, m'assis près d'elle, en réfléchissant à l'étrangeté de ma mère.

Elle avait son bonnet de travers, et sa figure, jaune habituellement, était allumée ce jour-là comme lorsqu'elle était sous le coup d'une émotion.

Elle cessait de travailler, me regardait, puis se remettait à l'ouvrage avec une nouvelle ardeur. Jamais, je ne l'avais vue aussi agitée, et instinctivement, redoutant un malheur, je sentis mon cœur se serrer.

Tout à coup, elle posa son couteau sur la table et mettant ses poings sur les hanches, elle me regarda en face.

—Suzanne, je connais un brave garçon qui serait heureux de t'avoir pour femme.

Je me levai d'un bond.

—Qui? demandai-je, pensant à Jean.

—Pierre Latour, le meunier de Saint-Denis, nomma ma mère avec orgueil

Je sentis tout crouler autour de moi et je devins très pâle.

Ma mère se trompa sur les causes de mon émotion.

—Hein, tu es contente? Pas plus que moi, quand il m'en a parlé ce matin... Je n'osais pas espérer un aussi riche parti pour toi, et voilà que mon rêve se réalise!

—Je ne veux pas!... je ne veux pas me marier, bégayai-je les yeux effarés.

Ma mère sursauta.

—Qu'est-ce que tu dis?

—Je suis encore trop jeune pour prendre au sérieux un rôle de maîtresse de maison: attendez encore deux ans avant de parler mariage.

—Oui, da! Et dans deux ans, Pierre Latour sera marié.

—J'en trouverai un autre.

—Un autre?... comme Jean Ménard qui semble tourner autour de toi? Si c'était lui, tu ne le refuserais pas!

—En effet, je le préférerais à Pierre.

—Et pourquoi?

—Jean Ménard est bon, tandis que Pierre Latour passe pour un surnois et un égoïste! On le dit cruel pour ses bêtes et il le sera pour sa femme.

—Allons donc, ce garçon est riche et il a des envieux.

—Il est sans cesse au cabaret.

—Trouve-m'en qui n'y aillent pas?

—Jean Ménard n'y met jamais les pieds.

—C'est possible, mais tu te trompes si tu crois que je consentirais à te voir épouser un "sans-le-sou." Apprends que c'est moi qui ai préparé ce mariage; depuis un an, j'ai des visées sur Pierre Latour et j'ai dû user d'adresse pour l'amener au point où il est aujourd'hui, car il t'aime sérieusement, ce garçon!

Je retombai sur ma chaise lourdement. J'aurais voulu raisonner avec ma mère,

me montrer vaillante et prête à la résistance, et je ne sus que pleurer et tordre mes mains d'impuissance.

—Ah ça! reprit ma mère, les yeux brillants de colère. Que signifie cette attitude?... Je croyais que tu allais sauter de joie dès mes premières paroles, et, au contraire, tu te mets à pleurer!... Travaillez un peu pour vos enfants, afin qu'ils vous en remercient de cette façon!

—Je ne veux pas me marier, répétais-je avec désespoir.

—Mais encore pourquoi?

—Je n'aime pas Pierre Latour.

—Quand tu seras sa femme, tu l'aimes.

—Jamais!... Je ne veux pas être sa femme.

—C'est ce qu'on verra! s'écria ma mère, les dents serrées, en s'avancant vers moi. Crois-tu que je vais, sans autre motif que ton caprice remercier sottement ce garçon-là. Les prétendants comme lui ne courent pas les rues, et puisqu'il t'aime assez pour t'épouser, toi qui est pauvre à côté de lui, te figures-tu que je suis assez simple pour le prier de porter ailleurs ses amabilités?

Elle donna un gros coup de poing sur la table.

—Jamais! tu entends!... Tu seras sa femme, parce que ce mariage me plaît et que je suis certaine ainsi d'assurer ton bonheur.

J'eus un frémissement de révolte et découvrant mon visage que j'avais tenu jusqu'ici caché entre mes mains, je répondis, élevant ma voix au diapason de celle de ma mère:

—Qu'appellez-vous donc bonheur, si pour vous, il consiste à épouser un homme que l'on n'aime point?

—Je ne te demande pas de l'aimer en ce moment, ce sera pour plus tard, quand tu seras sa femme.

—Je n'aimerai jamais cet homme parce que j'en aime un autre.

J'avais fait cet aveu dans le feu de la discussion; si j'avais été plus calme, j'en aurais compris l'inutilité dans l'état d'exaspération où était ma mère.

A peine avais-je fini de parler qu'elle saisit mon frêle poignet et le serra à le briser.

—Malheureuse! Et quel est cet autre?

Elle approchait si près son visage du mien que je sentais son souffle brûlant sur mon front.

—J'aime Jean Ménard de toutes les forces de mon être; nous avons échangé nos serments et j'ai juré de n'appartenir qu'à lui seul.

Ma mère eut un ricanement qui me parut lugubre.

—Bel amour qui consiste à aimer un homme sans fortune!... Jean Ménard est un malin, il a su captiver la fille pour avoir son argent, et son scrupule l'a empêché de venir trouver la mère...

Elle continua de rire silencieusement et son rire me broyait le coeur. Je levai vers elle un regard suppliant.

—J'aime Jean, ma mère; que nous importe l'argent; gardez ce que vous comptiez me donner et il ne m'en prendra pas moins pour femme. Nous serons si heureux d'être tout l'un pour l'autre que nous ne sentirons pas les privations auxquelles notre pauvreté nous obligera...

Attendrie par mes propres paroles, j'avais glissé à genoux et pris la main de ma mère; je la portai à mes lèvres et les larmes, roulant sur ma joue, venaient la mouiller.

—Je vous en prie, continuai-je, unissez-vous. Jean viendra vous parler, ne le repoussez point. Nous vous aimerons tant que vous ne regretterez pas votre générosité. Maman, ce doit être si bon d'être la femme d'un homme que l'on aime!

Ma mère était si bien faite à l'idée de mon mariage avec Pierre Latour, que ma prière lui fit l'effet d'un blasphème: elle me repoussa, presque brutale.

—Tout ça, ce sont des enfantillages! Tant pis pour toi si tu as été assez sotté pour t'enticher de ce garçon, tu en seras quitte à n'y plus penser... Pierre Latour vient demain, et j'exige que tu lui fasses bon accueil. J'ai le droit de disposer de toi selon mon bon vouloir; donc te te marie à qui me plaît.

La dureté de ma mère me cingla comme l'eût fait un coup de fouet. Je me relevai brusquement et croisant les bras, les larmes soudain séchées, je lui dis hautement:

—Nous serons deux à vouloir, maman. J'opposerai ma résistance à la vôtre, et nous verrons qui triomphera!

Je n'avais pas achevé ma phrase que je reçus le plus fort soufflet que ma mère m'ait jamais donné.

Je m'y attendais si peu que, saisie d'une crainte subite, je courus m'enfermer dans ma chambre, et là, je laissai exhaler ma colère en plaintes amères.

\* \* \*

Le lendemain, nous achevions de déjeuner, quand la voiture de Pierre Latour s'arrêta dans la cour.

Au regard implacable que ma mère posa sur moi, je compris l'inutilité d'une résistance. Cependant, j'étais si décidée à lutter, que profitant de la sortie de celle-ci qui allait accueillir le visiteur, je m'échappai de la maison par une porte de derrière, et j'allai me dissimuler dans un grenier à fourrages, entre deux gerbes de foin.

De l'endroit où j'étais blottie, je ne pouvais voir ce qui se passait dans la cour, mais j'entendais parfaitement ce qui s'y disait. J'y étais à peine depuis quelques minutes, que mon nom arriva jusqu'à moi, jeté par les servantes qui me cherchaient. Bientôt aussi, je distinguai la voix de ma mère et, au ton dont elle m'appelait, je devinai combien elle était furieuse de mon absence.

Je restai dans ma cachette jusqu'à ce que le bruit des grelots de la voiture de Pierre, m'apprit que celui-ci s'éloignait.

Alors, avec bien des hésitations, je regagnai la maison. Sur le seuil, je m'arrêtai, n'osant avancer.

Ma mère tournait autour de la cuisine, avec des gestes menaçants s'adressant à un être imaginaire que je devinais être moi.

En voyant cette tempête dont j'étais la cause, je voulus me retirer sans bruit, mais ma mère m'avait aperçue et devant le regard chargé d'éclairs qu'elle eut à mon adresse, je fermai les yeux, effarée.

Brusquement, elle bondit sur moi et, ma saisissant par ma robe, elle m'envoya d'une poussée à l'autre bout de la cuisine. Alors, prenant une branche de bois qui traînait près de lâtre, elle m'ap-

pliqua sur les épaules une véritable bastonnade.

Oh! ces arguments "frappants" comme je les connus par la suite!!!

Je ne cherchai pas à me dérober à la fureur de ma mère. J'étais si malheureuse depuis la veille que, dans cet instant, je souhaitais la mort et j'aurais voulu qu'elle continuât à me frapper jusqu'à ce que je tombasse.

Cependant, Zélie attirée par le bruit, venait d'entrer et, voyant ce qui se passait, elle se mit à pousser des cris qui eurent le don d'apaiser ma mère en même temps que d'attirer nos gens.

Ma mère fut honteuse de son emportement et elle s'en alla, me laissant maîtresse du lieu de combat. Piètre maîtresse, puisque je ne lui avais pas même contesté!

Zélie m'avait entourée de ses deux bras et cherchait à me consoler, tout en racontant à ses compagnons, ce qu'elle avait vu. Chose qui peut-être surprendra, quoique dans ce moment, j'eusse des raisons pour ne pas être satisfaite des façons de ma mère, je fus écoeurée de voir notre valetaille au courant de cette affaire. Aussi, autant de honte que de besoin de solitude, je me retirai rapidement dans ma chambre; pendant trois jours, je n'en sortis point.

Ma mère ne chercha pas à faire cesser cet état de chose. Elle ne vint même pas me trouver, et se contenta à l'heure des repas de m'envoyer à manger par Zélie.

Plusieurs fois, j'eus l'idée de me servir de cette fille pour correspondre avec Jean, et chaque fois je déchirai ma lettre tant il me répugnait de me servir contre ma mère d'une domestique payée par elle.

Au bout de trois jours, je trouvai ma conduite absurde et indigne de moi. Ma colère était passée et je commençais à excuser ma mère de ses violences; après tout, elle ne s'était servie envers moi que des procédés ordinaires aux parents envers leur progéniture rebelle. Donc, je quittai ma chambre.

A peine sortie, je me heurtai à ma mère. Elle ne me fit aucune observation de ma séquestration volontaire, mais quand je voulus aller dehors, elle m'ar-

rêta par le bras et me dit d'une voix pleine de menaces:

—Je te défends de quitter la maison, même pour aller dans la cour; et tu sais, n'essaye pas de correspondre avec Jean Ménard, car je te promets une correction dont la dernière n'était que le prélude.

—Très bien, répondis-je. Traitez-moi comme il vous plaira, pourvu que vous ne m'imposiez pas d'épouser Pierre Latour.

Elle murmura quelques mots que je ne saisis point.

\* \* \*

Il y avait quinze jours que cela durait et j'étais toujours prisonnière dans la maison, gardée à vue par ma mère qui n'avait même pas voulu me permettre d'aller aux offices le dimanche.

Je comprenais son idée, elle espérait me prendre par l'ennui et par la lassitude. Elle se trompait. Chaque jour, je sentais ma force de résistance s'accroître

J'aurais bien voulu voir Jean ou lui écrire et je dus me faire violence pour surmonter ce désir. A quoi bon, d'ailleurs, le tourmenter? N'avait-il pas besoin de toute son énergie pour lutter et persévérer dans la tâche qu'il s'était imposée?

Comme je souhaitais, pendant ces longues journées, où j'étais enfermée, le voir réussir. Je me le figurais arrivant tout à coup et s'écriant:

—Ma ferme prospère, bientôt je serai un des plus beaux partis des alentours! Quelle mère ne serait pas fière de m'avoir pour gendre!

Je souriais à ce beau rêve qui jamais ne devait se réaliser!...

Un soir, je commençais à me dévêtir quand j'entendis frapper trois petits coups contre les volets de ma fenêtre — ma chambre était au rez-de-chaussée comme dans la plupart des fermes normandes d'autrefois.

J'étais très hardie pour mon âge, j'ouvris donc la fenêtre en faisant le moins de bruit possible, car ma mère eût pu m'entendre et la façon dont on tapait me disait assez que le nocturne visiteur agissait avec mystère.

Mon coeur battait bien un peu de crainte, mais j'avais la prescience que c'était Jean qui était là.

Dès que j'eus entre-baillé les volets, une main saisit la mienne qu'on couvrit de baisers.

—Est-ce vous, Jean? demandai-je à voix basse.

—Oui, c'est moi, ma Suzanne! moi qui vous aime et mourais d'inquiétude à votre sujet.

—Oh! merci, Jean, merci d'être venu. ... Parlez très bas, ajoutai-je, la chambre de ma mère touche la mienne, elle pourrait nous entendre.

—Si vous pouviez passer par la fenêtre, nous serions plus tranquilles pour causer.

—A cette heure, et par cette nuit noire?

—Que craignez-vous auprès de moi?

Quinze jours avant, je ne l'aurais pas fait, mais à ce moment, où je sentais un péril suspendu sur ma tête, je fis ce que Jean me conseillait.

Avec d'innombrables précautions, celui-ci ramena les deux battants de la fenêtre pour les empêcher de claquer pendant mon absence. Il repoussa de même les volets, pour mieux dissimuler les traces de mon évasion.

Jean m'avait pris par la main et, dans l'obscurité, me guidait sans hésitation, autant que si la route lui eût été familière.

—Voici trois jours que je rôde par ici, cherchant à vous voir. Aujourd'hui, j'ai été plus hardi. Votre chien, heureusement, me connaît, il n'a pas aboyé.

Il m'avait conduite près de la tonnelle de chèvrefeuille.

—A votre tour, guidez-moi vers le banc qui est là quelque part. Nous y serons à l'aise pour parler.

A tâtons, je cherchai l'entrée et l'ayant trouvée, nous nous assimes l'un près de l'autre.

Je me taisais, n'osant parler, étonnée de me voir là.

Jean avait gardé mes mains dans les siennes, il les sentit trembler.

—N'ayez pas peur, Suzanne; je ne vous veux pas de mal.

Sa douce et grave voix fondit mon

coeur, j'éclatai en sanglots.

—Suzanne, mon enfant chérie, pourquoi pleurez-vous? Est-ce moi qui cause vos larmes?

Il avait raison de m'appeler "enfant," je l'étais réellement!

Sans me rendre compte de toute l'inconvenance de mon acte, je m'étais jetée sur sa poitrine et mon front contre son épaule, je continuais à pleurer.

Maintenant, je comprends combien Jean fut grand et généreux et cet instant; il ne me pressa même pas dans ses bras et me consola tendrement comme un frère eût fait avec sa soeur. Pourtant, je m'en souviens, son corps était agité de frissons et il effleurait à peine mes mains!!!

—Pourquoi êtes-vous venu ce soir? lui demandai-je, quand ma douleur fut un peu calmée.

—Parce que vos domestiques ont colporté certains bruits, que votre absence aux offices est venue confirmer. Je me suis rendu, comme toujours, à l'endroit habituel où nous nous voyons chaque semaine et ne vous ayant pas rencontrée, j'ai été fou d'angoisse. Qu'y a-t-il eu, Suzanne? Que s'est-il passé?

Je lui racontai la scène entre ma mère et moi, ma résistance et les longs jours dans la maison où j'étais traitée en rebelle.

—Ainsi vous avez parlé de moi à votre mère?

—Oui.

—Et elle a repoussé toute idée de mariage entre vous et moi?

—Oui, répétais-je avec amertume.

Il se cacha la figure dans ses mains et je l'entendis soupirer à plusieurs reprises.

—Mon Dieu, mon Dieu! faut-il donc que je sois si malheureux?

Je me tus, angoissée, car je comprenais que pour que lui, si fort et si courageux, eût poussé ce cri de détresse, il fallait qu'il comprit toute la critique de notre situation.

Ce fut la seule fois que je le vis si abattu. Toujours, par la suite, il se montra l'être fort qu'il était en réalité, et il sut m'imposer une égale force dans le devoir.

—Pauvre petite! reprit-il. Vous, la femme de cet égoïste qui n'a jamais aimé quelqu'un, dit-on!...

—Mais je ne veux pas être sa femme! m'écriai-je. Jean, emportez-moi, cachez-moi; je vous suivrai aveuglement au bout du monde.

Je sentis ses doigts se crisper sur ma main et j'entendis son souffle se raccourcir... Bientôt, son étreinte se relâcha.

—Non, fit-il lentement, vous êtes trop jeune, je n'ai pas le droit d'abuser de votre amour.

—Alors, vous m'abandonnez? C'est que vous ne m'aimez pas!

—Suzanne, s'écria-t-il d'un ton de reproche, je vous défends de parler ainsi. Je vous aime à en mourir s'il me fallait vous perdre, et c'est parce que je vous aime d'un amour pur, que je repousse votre idée de fuite.

Demain, j'irai parler à votre mère et je tâcherai de plaider notre cause. Il est impossible qu'elle refuse de m'entendre.

—Elle vous écoutera, mais ne vous accordera rien.

—Essayons!... Reprenez courage, mon amie; moi vivant, Pierre Latour ne vous épousera pas.

Je devinai dans l'ombre son geste menaçant et craignant sa juste rancune, je répondis:

—Je ne veux pas que vous provoquiez cet homme; on le dit très fort et très lâche... S'il vous arrivait malheur, ce serait pire que tout le reste.

—Je me ménagerai, petite Suzanne, fit-il prenant un ton enjoué pour me railer de mes craintes. — Maintenant, mon amie, soyez raisonnable et ne heurtez pas de front votre mère. Au contraire, soyez douce avec elle et évitez tout sujet pouvant l'irriter.

—Je vous le promets... A présent que je vous ai vu, je serai plus forte.

J'avais remis ma tête sur l'épaule de Jean et, quoique nous n'eussions plus rien à nous dire, nous restions ainsi, heureux d'être l'un près de l'autre. Cependant, la nuit que jusque-là avait été noire s'éclairait peu à peu. La lune, sortant d'un amas de sombres nuages, commençait à illuminer la terre de ses pâles

rayons.

—Il faut nous séparer, Suzanne. Dans quelques minutes vous ne pourriez retourner chez vous sans danger; un passant attardé n'aurait qu'à vous apercevoir et votre réputation serait compromise.

—Déjà nous quitter! dis-je en me levant. Quand vous reverrai-je, mon ami?

—Si le besoin s'en fait sentir, je reviendrai comme ce soir, mais j'espère que ma visite de demain, à votre mère, changera notre mode de correspondance, lequel n'est pas sans danger pour vous.

Il me reconduisit jusqu'à ma chambre avec les mêmes précautions, et, après s'être assuré que mon absence n'était pas découverte, il m'aida à franchir l'appui de la fenêtre.

—A demain, Jean. Je vais bien prier Dieu pour qu'il nous donne aide.

Il me baisa le bout des doigts aussi respectueusement que les autres fois.

Je cousais lorsque Jean entra le lendemain. Dès que je le vis dans le demi-jour de la porte, je me mis à trembler.

Pourtant, je me levai, et quoique ma mère nous observât avec une surprise qui momentanément lui avait ôté la parole, j'allai vers lui et lui tendis la main.

—Bonjour, Jean, dis-je tout haut en essayant d'affermir ma voix.

—Bonjour, Suzanne... Je viens parler à votre mère; éloignez-vous, je vous prie, quelques instants.

J'aurais bien voulu rester, mais Jean avait sur moi un tel ascendant, que je fis ce qu'il me demandait; néanmoins, je ne pus résister à l'envie de savoir ce qui allait se passer, et négligeant de refermer complètement la porte après moi, je restai dans la pièce voisine à écouter.

Ma mère n'avait pas encore ouvert la bouche; tout en tricotant, elle regardait Jean avec malveillance; en même temps qu'étonnée de le voir si calme. Celui-ci prit une chaise et s'assit non loin d'elle.

—Je vois, madame Dorbat, que ma visite vous cause quelque surprise!

—Que venez-vous faire ici?

—Vous parler un peu de mon avenir et de mes espérances...

Ma mère eut un sourire railleur.

—Je vous écoute.

Sans se laisser démonter, Jean lui parla de ses travaux et de ce qu'il comptait en retirer, puis il raconta notre idylle.

A l'entendre si calme et à voir ma mère l'écouter avec un semblant d'attention, j'augurais en bien le résultat de leur conférence; aussi, tombai-je de bien haut de mes illusions quand j'entendis ma mère lui répondre lorsqu'il eut fini:

—Où voulez-vous en venir?

—A ceci, dit Jean en se levant: J'aime mademoiselle Suzanne, votre fille; j'ai le bonheur d'être aimé d'elle, et je viens vous prier de m'accorder sa main.

—Rien que ça?

Elle avait fait claquer sa langue contre son palais pour mieux accentuer l'ironie de son exclamation.

—Ecoutez, Jean Ménard, reprit-elle, autant vous dire tout de suite ce qu'il vous faut connaître. J'ai fiancé ma fille avec le meunier Pierre Latour; elle n'est donc pas pour vous.

—Pierre Latour sait-il que votre fille ne l'aime pas? répliqua froidement Jean.

—Dame, il l'a bien compris l'autre jour, quand elle s'est sauvée à son approche.

—Et il l'épouse malgré cela?

—Pourquoi pas, puisqu'elle lui plaît? Il dit qu'il se fait fort de la gagner à lui; c'est un rude gars, il y réussira.

Un sourire de suprême dédain plissa les lèvres de Jean. Ma mère vit ce sourire et en saisit le mordant.

—Après tout, ça ne vous regarde pas, vous. Je m'arrange avec ma fille comme bon me semble. Vous n'avez besoin que de savoir une chose: c'est que Suzanne est fiancée avec un autre et que, par conséquent, vous pouvez vous retirer.

Jean se leva et se mit à arpenter la cuisine; en le voyant si pâle, avec le front barré, je devinai sa souffrance. J'eus envie de m'élaner vers lui pour faire cesser son inutile visite, mais il venait de s'arrêter devant ma mère et, de même que s'il se déterminait à frapper un grand coup, il lui dit:

—Ainsi, vous êtes bien décidée à me refuser la main de Suzanne?

—Très décidée; à moins que vous ne

vous montriez possesseur d'aussi beaux lopins de terre que Pierre Latour... et ce n'est pas encore tout de suite, hein, mon garçon?...

Elle se mit à rire et je fus secouée d'un frisson de dégoût devant cet espèce de marchandage; j'étais même honteuse de voir ma mère en faire parade devant Jean, si délicat sur la question d'argent.

Celui-ci continuait, toujours aussi calme:

—Laissons de côté la fortune, voulez-vous? Dans quelques années, ma position peut être aussi brillante que celle de ce monsieur, et j'aurai alors l'âge qu'il a en ce moment, puisqu'il est plus vieux que moi de quatre ans. Je me considère donc, au moins, son égal, avec en plus certains droits que je prétends avoir sur Suzanne.

—Des droits, et lesquels? fit ma mère étonnée.

—Ne serait-ce que ceux que me donne notre mutuel amour.

Ma mère hocha la tête.

—Ils sont bien faibles, vraiment!

Jean parut hésiter, puis se décidant:

—Je pourrais en avoir de plus sérieux.

Je fus surprise de l'inquiétude que montra ma mère.

—Le mieux, continua Jean, serait de consentir à notre mariage!

—Jamais! Je vous déteste, vous, parce que vous vous êtes mis en travers de mes plans; sans vous, Suzanne ne m'eut pas résisté.

Jean contempla silencieusement ma mère, et dans son regard si droit passa une grande pitié. Pitié pour l'émoi qu'il lui causait; pitié pour l'étroitesse d'idées qu'elle montrait.

—Avez-vous bien prononcé votre dernière parole, madame Dorbat? demanda-t-il d'une voix méconnaissable.

—Je n'ai pas à revenir sur ce que j'ai dit.

—Je vous en prie, accordez-moi un répit de deux ans.

—Qu'y aura-t-il de plus dans deux ans?

—Je serai à la tête d'une exploitation agricole qui tiendra une des premières places dans l'arrondissement.

—Vous ne serez jamais qu'un cultivateur; Jean Latour est propriétaire.

—Sans vouloir diminuer les avantages de mon rival, je dois cependant vous rappeler sa mauvaise conduite, qui peut le conduire à la ruine.

—Il se rangera une fois marié.

—Allons donc! cet homme est incorrigible. C'est un pilier de cabaret qui n'a d'autre mérite que de pouvoir payer les consommations qu'il absorbe.

—Que vous importe, à vous, puisque je ne veux pas vous donner ma fille et que vous ne l'aurez pas!

—Alors, tout au moins, ne forcez pas Suzanne à un mariage qui lui répugne.

—C'est mon affaire; si je fais mal, je n'ai de compte à rendre à personne.

—Personne ici-bas, en effet; mais Dieu qui voit nos actes vous en demandera raison.

—Cela ne regarde que ma conscience, riposta ma mère.

—Puissez-vous ne jamais regretter votre dureté de ce jour.

—Amen!

Je ne pus y tenir plus longtemps et, glissant sans bruit sur les dalles de pierre de la cuisine, je vins tomber à genoux devant ma mère et j'entourais sa taille de mes deux bras.

Jean me regardait tristement, je sentis sa torture à ma propre souffrance.

—Maman, ne faites pas notre malheur, bégayai-je en sanglotant. De ce que

vous répondez, dépend notre bonheur, à Jean et à moi; serez-vous satisfaite si je suis la femme d'un homme que je déteste et si vous me voyez pleurer et souffrir par la suite? Nous n'avons pas d'autre arme contre vous que nos prières, n'abusez pas de votre pouvoir.

Je pouvais continuer ainsi pendant longtemps; rien ne devait ébranler ma mère qui répétait avec obstination:

—Je veux voir ma fille riche. Pierre Latour la rendra heureuse, tandis que vous, Jean Ménard, vous ne pouvez jamais que lui donner à peine le nécessaire. — L'amour, c'est très joli, mais faut-il en plus autre chose que du pain sec pour aller avec!...

J'ai trop souffert de la médiocrité pour y exposer ma fille. Ce serait bien la peine

d'avoir fait tant de sacrifices pour la donner aujourd'hui au premier venu.

Jean se leva comme un homme ivre.

—Je n'ai plus rien à faire ici, dit-il en tremblant de son impuissance. Je vous souhaite à nouveau, madame Dorbat, de ne jamais regretter la minute présente.

Je souhaite surtout que Suzanne soit heureuse et que Pierre Latour la traite comme je l'aurais fait moi-même.

Je poussai un cri de détresse et, m'élançant, je me cramponnai à lui.

—Jean! je ne veux pas que vous me quittiez. Ne m'abandonnez pas. Vous savez bien que je vous aime et que jamais je ne pourrai en épouser un autre.

Il me regarda avec un infini découragement et je vis des larmes briller dans ses yeux.

—Je ne puis rien faire pour vous, Suzanne!... Oubliez-moi, je regrette de m'être trompé et de vous avoir entraînée dans mon erreur. Ah! oui, je le regrette vous allez pleurer et j'aurais tant voulu vous voir heureuse.

Je pleurais éperdument sur sa poitrine, les bras passés autour de son cou, malgré les efforts de ma mère qui, rouge de colère, essayait de me faire lâcher prise.

Ce fut Jean qui dénoua lui-même son étreinte.

—Séparons-nous, Suzanne, puisque je suis impuissant à faire cesser vos larmes... Un moment, j'ai eu l'idée de fuir avec vous, mais vous êtes mineure, et quand même vous ne le seriez plus, la malédiction de votre mère nous aurait suivis partout et nous n'aurions pas été heureux.

Les paroles de Jean effrayèrent ma mère, elle l'arrêta par le bras.

—Dites donc, vous qui parlez de fuite, jurez-moi sur la mémoire de votre mère, qui était une sainte femme, que vous n'essaieriez pas de revoir ma fille, même quand elle sera la femme de Pierre.

Jean eut un regard de froid mépris pour ma mère.

—Il n'est pas besoin de serment, pas plus que d'invoquer le nom de ma mère qui n'eût jamais agi comme vous, madame Dorbat — ma parole suffit. Me croyez-vous assez lâche pour troubler

votre fille quand elle sera la femme d'un autre?... Je l'ai recherchée quand je la savais libre, parce que j'espérais pouvoir l'épouser. A présent, je veux être un étranger pour elle et je regrette que le bail de ma ferme me retienne au pays, sans cela je serais parti pour ne plus revenir.

Au milieu de mon désespoir, ce me fut un soulagement de penser que je reverrais Jean encore quelquefois. D'ailleurs, l'espoir fait tellement partie de notre nature, que malgré tout, j'espérais encore.

Quand Jean fut parti, j'allai me jeter éperdue sur mon lit, et pendant longtemps je pleurai le visage caché dans les oreillers. J'avais la mort dans le coeur, devant l'éroulement de toutes mes espérances: Jean était venu, il avait prié, imploré et ma mère l'avait repoussé!!!

\* \* \*

Les jours qui suivirent furent longs et monotones: je me sentais tour à tour des veilléités de résistance ou d'immenses découragements, devant l'impossibilité de vaincre le refus de ma mère. Et bientôt, ce mot que mes lèvres répétaient machinalement, cet "à quoi bon" qui annihile les volontés, s'empara de moi et paralysa mon énergie. Je me laissai vivre, vaincue, impuissante de lutter désormais, n'attendant plus tout, que du hasard et des événements.

Cette lutte morale influença ma santé, je perdus mes couleurs et mon appétit, et mes yeux se cernèrent à force de pleurer.

Ma mère, tout d'abord, s'était montrée sévère et irritée envers moi. Elle me défendait de sortir et évitait de me parler, me laissant bien seule avec mes pensées. Je sentais la sourde rancune aux regards furieux qu'elle me lançait, mais je n'en prenais cure... J'avais le coeur gonflé de tant d'autres douleurs!

Cependant, s'apercevant que le chagrin me minait, ma mère changea de tactique, elle eut des attentions pour moi, elle soigna davantage le menu des repas et me donna les meilleurs morceaux. Je l'entendais soupirer en constatant que je touchais à peine aux n.ets qu'elle plaçait devant moi.

J'avais désiré, autrefois, posséder une guitare. — J'avais appris à pincer de cet instrument étant en pension. — Un jour, elle alla exprès à Rouen pour m'en acheter une.

—Tiens, me dit-elle au retour, j'ai apporté cela pour toi.

—Merci, fis-je avec indifférence; mais à quoi bon cette dépense, elle est inutile, car jamais plus je ne chanterai.

Elle resta devant moi, attristée de son peu de succès.

—Tu en avais tant eu envie, jadis?

—Je n'y pense plus, maintenant.

—J'espérais te contenter...

—Vous en connaissez le moyen. Faites revenir Jean, et je chanterai comme avant.

Le front de ma mère se rembrunit, elle secoua la tête et ne me reparla plus de l'inutile guitare que jamais je ne fis vibrer.

Un matin, le facteur me remit une lettre à mon nom. Avant que je l'eusse ouverte, ma mère s'en était saisie.

—Qui t'écrit, me demanda-t-elle?

—Je ne sais, répliquai-je, puisque vous m'avez pris la lettre.

Elle retourna l'enveloppe dans ses doigts, hésita, puis me la rendit.

—Tiens, prends-en connaissance, tu me la montreras après.

Je vis qu'elle agissait ainsi pour m'amaouer.

Je décachetai la lettre. Dès les premières lignes, je pâlis, et pendant que j'en achevais la lecture, des grosses larmes roulaient sur mes joues.

La missive était de Jean, voilà ce qu'il me disait:

" Suzanne,

" Tout doit être fini entre nous désormais: votre mère m'a repoussé et j'ai également échoué auprès de Pierre Latour. Puisque je suis vaincu, je me rends. Rien, du reste, ne sert de s'en têter dans l'impossible.

" Adieu donc! Oubliez-moi comme je le fais pour vous.

" Celui qui se dit, encore une fois, votre respectueux ami et qui désire à présent vous être étranger pour toujours.

" JEAN MENARD."

Quand j'eus achevé de lire ces lignes qui me terrifiaient par leur froideur inattendue, je tournai vers ma mère un regard bouleversé. Elle m'examinait du coin de l'oeil.

—Qu'y a-t-il?

—Cette lettre est de Jean...

—Ah!

—Vous pouvez la lire.

Lentement, elle la parcourut et me la rendit. Dans ses yeux, un éclair de triomphe avait passé.

—Jean est plus raisonnable que toi.

—Ah, taisez-vous, maman. C'est affreux ce que je suis malheureuse!

Elle vint vers moi et voulut m'embrasser, mais je la repoussai, avec le même geste que si elle eût été une ennemie.

—Laissez-moi, pouvez-vous m'aimer et me consoler, vous qui me broyez le coeur!...

—Pour ton bien, Suzanne. Tu m'en remercieras plus tard.

J'eus un rire nerveux, un rire de folle qui finit dans un spasme de désespoir. Je m'enfuis dans ma chambre pour ne plus entendre ma mère, et par crainte qu'elle ne m'y suivit, je poussai le verrou de ma porte.

Que fis-je, que pensai-je pendant trois ou quatre heures, je ne m'en souviens plus. J'étais comme un pauvre chien qu'on a battu et qui se replie sur lui-même par crainte de nouveaux coups, ou comme l'agonisant qui attend en pleine connaissance la minute fatale qui doit trancher le fil de sa vie. Mon épouvante était telle devant l'adieu de Jean que je me demande aujourd'hui comment ma raison ne sombra pas ce jour-là.

Je vécus jusqu'au lendemain dans un véritable hébêtement. Je ne retrouvai un peu de calme que quand je me fus décidée à écrire à Jean ces quelques mots:

" Jean,

" Je veux avoir avec vous une dernière entrevue, notre amour ne peut finir ainsi. Je vous attendrai ce soir, vers dix heures, sous la charmille; si vous ne venez pas, j'irai jusque chez vous et chacun pourra suivre mes pas dans la neige.

—On était au mois de janvier et la neige couvrait la terre.

" Ne vous jouez pas de moi, Jean, car il y a des femmes qui se tuent et je suis prête à en grossir le nombre..."

Je ne signai pas ma lettre. — Point n'était besoin de nom. Jean saurait bien qui l'avait écrite — et je la confiai à Zélie qui, je le savais, m'était dévouée et ne me trahirait pas.

Ah! j'étais déjà loin du temps où il me répugnait de mêler une servante dans mes affaires, et pourtant ce temps-là, c'était la veille!

\* \* \*

Le soir, j'étais sous la tonnelle, longtemps avant dix heures.

On se couche tôt dans les campagnes, surtout en hiver, et depuis deux heures tout dormait dans la maison.

Grâce à l'épais feuillage de lierre et de chèvrefeuille, l'intérieur du berceau était bien sec; la neige, en revanche, s'était amoncelée tout autour, aussi la température était-elle beaucoup plus douce qu'au dehors. Du reste, j'étais si agitée que je ne sentais pas le froid vif de la nuit.

Dix heures venaient de sonner à Calleville, quand je distinguai un bruit de pas assourdis par la neige, et deux minutes après, Jean était auprès de moi.

—Quelle imprudence, me dit-il, chacun demain matin, distinguera nos traces!

J'eus le coeur serré. Jean n'avait plus la même voix qu'autrefois, il me parlait froidement, quoique bien bas... Froidement, comme ses mains que je pressai sans qu'il me rendit mon étreinte.

—Vous êtes venu, pourtant, murmurai-je tristement en réponse à ses paroles.

—Parce que j'ai compris que vous étiez capable du coup de tête dont vous me menaciez.

—Taxez mes actions du nom qu'il vous plaira... je voulais vous voir, car il est impossible que tout soit fini ainsi entre nous.

—Hélas!

—C'est tout ce que vous trouvez à me

dire? Ah !vous m'avez déjà oubliée?

—Je vous ai bien aimée, Suzanne. Est-ce ma faute si les événements nous séparent aujourd'hui?

—Est-ce de la mienne? répliquai-je méchamment, tant son attitude m'irritait.

—Non, fit-il lentement; vous êtes comme moi une victime de la fatalité.

—Alors?

—Alors, parce que nos projets sont renversés, devons-nous gâcher notre vie. Vous connaissez ce dicton: "Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a." Rien n'est plus raisonnable, et voilà le moment de le mettre en pratique.

—Vous avez déjà commencé?

—Oui.

—Dans ce cas, vous trouvez tout naturel que j'épouse Pierre Latour?

—Parfaitement, dit-il faiblement. Vous ne pouvez pleurer toujours pour un mariage manqué.

Je repoussai sa main que j'avais gardée entre les miennes et me rejetant à l'autre bout de la tonnelle, je me mis à pleurer.

—Oh, Jean! Jean !est-ce bien vous qui parlez ainsi. Vous ne m'avez jamais aimée.

Il ne protesta pas.

—Je n'ai jamais eu tant de peine, repris-je. Au milieu de tous mes chagrins, je me disais que j'avais votre amour et cela m'aidait à supporter la vie, quand je voulais mourir...

L'ombre était trop épaisse pour que je pusse distinguer mon compagnon, mais il me sembla entendre un soupir. Ayant l'intuition que sa froideur n'était qu'affectée, je revins vers lui et portai mes mains à son visage... Je vis qu'il pleurerait... Oui! Jean pleurerait, et cette découverte fit bondir mon coeur de joie, en même temps qu'elle m'étreignit le sein d'angoisse. J'appuyai ma tête sur son épaule.

—Vous pleurez mon ami?... Cruel, qui me faites souffrir et qui pourtant m'aimez, car pourquoi pleurez-vous, si vous ne m'aimez pas?

Il eut un frémissement, et m'enserrant dans ses deux bras, il me pressa nerveu-

sément contre lui.

—Pierre vous possèdera, mais, il n'aura pas tout de vous, s'écria-t-il. J'aurais eu votre amour et votre premier baiser.

Avant que j'eusse compris son intention, il avait appuyé ses lèvres contre les miennes, et il me donna le seul baiser que je reçus jamais de lui.

—Je suis fou, dit-il brusquement en me repoussant, oui, fou! Pourquoi suis-je ici, si ce n'est pas pour vous...

Il s'arrêta cherchant ses mots.

—Achevez, Jean, fis-je, reprenant confiance.

—Pour vous supplier de m'oublier, Suzanne, parce que je ne mérite pas votre amour. Je... je ne vous aime plus!

Je bondis à ses paroles.

—Oh oui! vous êtes fou! Par pitié, ne continuez pas cet affreux mensonge. Que voulez-vous qu'il produise entre nous?

—Ce n'est pas un mensonge, dit-il d'un ton amer, c'est une vérité qui doit vous détacher de moi. Pardonnez-moi de vous causer cette peine; pourtant il le faut! Je ne veux pas vous voir souffrir et me regretter ainsi. Obéissez à votre mère, cela vous sera plus aisé que vous ne le croyez.

—Mais la mort seule peut briser mon amour...

—J'en disais autant...

—Et maintenant?

—Maintenant, tout est fini!

—Taisez-vous, Jean, vous ne savez pas mentir! Vous êtes inconséquent avec vous-même. Vous ne dites pas vrai, ou alors vous ne dites pas tout... Tout-à-l'heure, vous pleuriez et m'embrassiez fougueusement, et, en ce moment, vous plaidez l'indifférence. Je ne vous crois pas! Je ne veux pas vous croire.

—Cependant...

Je revins vers lui, et mettant ma main sur son épaule, je lui dis d'un ton ferme:

—Répétez moi que vous ne m'aimez plus!

Il hésita.

—Non, Suzanne, je ne vous aime plus et je veux que vous m'oubliez.

—Que je vous oublie?... c'est surtout

cela que vous semblez chercher. Mais comprenez-vous bien ce que vous faites?

... Vous me jetez dans les bras de l'autre, et vous me retirez jusqu'au droit de penser à vous?

Il ne répondit pas; je continuai:

—Pourriez-vous vous marier avec une autre femme, vous?

—Oui.

—Sans hésitation?

—Sans hésitation et même sans regret.

—Ah! que vous me faites du mal!!!

Mon cri l'avait remué, et dans l'obscurité il cherchait à me saisir, mais je me dérobai et m'enfuis affolée à travers la cour, me heurtant aux arbres dans ma hâte de lui échapper.

Soudain, mon pied enfonça dans une couche de neige plus épaisse qu'ailleurs, je tombai la face contre terre, et le poids de mon corps me creusa un tombeau dans l'élément cristallisé.

Jean m'avait suivie, effrayé peut-être de mon désespoir; je sentis son bras entourer ma taille pour me retirer de ma fâcheuse position.

—Etes-vous blessée, Suzanne!

—Qu'est-ce que cela peut vous faire, maintenant? Allez-vous-en, laissez-moi ici. Ah! que je voudrais mourir!

—Taisez-vous; ne parlez pas ainsi! Vous me faites horriblement souffrir!

J'eus un rire lugubre.

—Vous, m'épargnez-vous!

Il s'agenouilla dans la neige.

—Suzanne, vous avez dit vrai, tantôt: notre aventure ne peut se terminer ainsi! ... Quittons-nous bons amis. Je veux que vous puissiez penser à moi, sans me maudire, de vous avoir fait tant de mal.

Le vent avait séché mes larmes, elles coulèrent à nouveau pendant que je lui répondais:

—Jamais je ne vous maudirai, Jean; parce que votre souvenir restera le premier entre tous. Vous en aimerez une autre, mais moi, je le sens bien, je n'en pourrai faire autant.

—Cependant vous m'en voudrez de mon inconstance à notre amour?... C'est la dernière fois que nous nous parlons, dites-moi que vous me pardonnez.

—Allez-vous-en, et si mon pardon est

nécessaire à votre tranquillité, soyez assuré de l'avoir tout entier...

—Merci.

Il baisa le bas de ma robe et je m'éloignai éperdue, sentant ma pauvre tête éclater.

Avant que de refermer ma fenêtre, je scrutai la nuit; il me sembla voir une ombre se dresser près de la barrière, en même temps que le vent m'apporta un long sanglot.

J'écoutai encore, mais je n'entendis plus rien et je crus m'être trompée. Alors, j'eus une telle sensation d'isolement, et ma poitrine en fut si oppressée, que, tournoyant sur moi-même, je m'affaissai sur le parquet à demi évanouie.

Ce fut le vent de la nuit qui me ranima — un grand vent de janvier — ma fenêtre étant restée ouverte. Je fus heureuse de constater que personne ne s'était aperçu de mon tragique retour.

Tout dormait toujours et nul bruit ne troublait le silence de la nuit. Alors, fatiguée, épuisée, par tant de violentes émotions, je m'endormis d'un lourd sommeil.

\* \* \*

Une triste mélancolie se détachait de toutes choses le lendemain matin. Le ciel était sombre, couvert de gros nuages gris et une bise glaciale faisait frissonner les gens jusque dans leurs demeures.

Le front appuyé contre la vitre, je suivais des yeux ma mère qui après avoir fait déblayer un grand espace de terrain, jetait à pleine volée l'avoine à une centaine de poules.

A travers la cour, elle revenait maintenant, les jupes retroussées; ses pieds, chaussés de gros sabots, disparaissaient jusqu'à la cheville, dans la couche de neige. Soudain, elle s'arrêta et, baissée vers la terre se mit à examiner quelque chose avec attention.

Une bouffée de chaleur me monta au visage: elle avait découvert mes traces de la nuit!!!

En effet, elle suivait comme une ligne tracée dans la neige, et elle arriva ainsi jusqu'à la tonnelle; là, elle étendit le bras dans la direction de la barrière, par où

Jean était venu... Bientôt, elle reparut, et cette fois-ci se dirigea vers le haut de la cour, suivant le chemin que dans ma fuite insensée j'avais pris. Elle examina longtemps l'endroit où j'étais tombée.

Il était évident qu'elle cherchait à reconstituer ma promenade et qu'elle ne comprenait pas du tout ce qui s'était passé là... De nouveau, elle revint vers la maison et constata avec un froncement de sourcils, que les traces s'arrêtaient à la fenêtre de ma chambre. A cet endroit, la neige était davantage piétinée, et sur le rebord de la croisée, il n'en restait presque plus — je l'avais balayée avec mes jupes, en sautant.

J'eus un léger battement de coeur, quand ma mère rentra. Elle me regarda avec méfiance et tout à coup me tendit un objet.

—Connais-tu ça?

Je pâlis. C'était un bouton de manchette!

—Où l'avez-vous trouvé?

—Dans la neige, là-bas.

Elle désignait l'endroit où j'étais tombée.

—C'est à Jean Ménard, n'est-ce pas?

—Je... je ne sais pas.

—Menteuse!

Elle saisit sur la table une cruche de grès qui se trouvait à sa portée et me la lança à la tête. Heureusement, je n'en fus pas atteinte.

—Où as-tu été cette nuit?

Je dédaignais de répondre.

—Elle est d'or la parole de Jean Ménard! s'écria-t-elle véhémement. Il avait promis de ne pas te revoir!

—Il n'y a pas manqué.

—Vraiment!

—Non, puisque c'est moi qui, dans une lettre l'ai menacée d'aller chez lui s'il ne venait pas.

—C'est le fait d'une fille sérieuse!... Qu'avais-tu besoin de le voir?

—Avant de rompre pour toujours avec lui je voulais lui parler.

—Maintenant?... c'est fini?

—Oui, c'est fini! Vous pouvez être heureuse à présent. Jean ne m'aime plus!...

J'aurais voulu paraître indifférente

pour ne pas donner à ma mère le spectacle de ma souffrance, mais ma voix s'étrangla et mes yeux se remplirent de larmes.

Après un court silence, ma mère, qui avait une question embarrassante à me poser, reprit en hésitant:

—Tu es sortie pour lui parler?

—Oui, par la fenêtre.

—Et c'est dans la charmille que tu l'as rencontré?

—Oui.

—Alors, là-bas, qu'est-ce que tu as été faire dans la cour?

—Trompée par l'obscurité, mon pied a heurté quelque chose et je suis tombée,

—Il était avec toi?

—Non, mais il est venu m'aider à me relever.

Ma mère me regarda fixement:

—Tu ne mens pas?

Je haussai imperceptiblement les épaules.

—A quoi bon? Si je voulais cacher la vérité, il me suffirait de ne pas répondre à vos questions.

Elle parut soulagée; seulement, comme sa méfiance était éveillée, elle fit poser un cadenas aux volets de ma fenêtre, et pour plus de précautions, à partir de ce jour, elle laissa ouverte la porte qui communiquait entre sa chambre et la mienne.

Je m'étais souvent demandé ce que Jean avait voulu me dire, dans sa lettre, car cette phrase: "J'ai également échoué avec Pierre Latour". Je regrettais de ne pas l'avoir questionné à ce sujet, car un point restait obscur pour moi: Comment, lui, qui m'aimait tant, avait-il si vite changé?

Une après-midi que ma mère était absente et que je triais des graines avec Zélie, j'interrogeai cette fille.

—Est-ce qu'on a parlé de moi et de Jean Ménard dans le pays?

La servante s'arrêta, mit ses poings sur les hanches et hochant la tête, me répondit:

—Bien sûr qu'on en a parlé... On dit que c'est bien malheureux et que votre mère n'a pas de coeur.

—Comment se fait-il qu'on connaisse toutes ces choses?

## LA "JEANNETTE"

—Dame! Jean Ménard s'est battu avec Pierre Latour, ça a fait du bruit!

—Jean s'est battu, m'écriai-je en pâ-lissant...

—Raconte-moi comment c'est arrivé.

—Il paraît que Jean Ménard avait été trouver Pierre Latour chez lui, à Saint-Denis, mais, comme un lâche, le grand meunier ne lui avait pas répondu; il s'était contenté de lancer ses chiens à la poursuite de Jean et celui-ci a attendu.

Alors, l'autre dimanche, devant plus de vingt personnes, il a souffleté Pierre et l'a provoqué; il voulait se battre en duel, disait-il, mais le meunier ne connaît que les coups et comme sa force physique lui donne une supériorité sur ses adversaires, il a riposté au soufflet de Jean par une volée de coups de poings; et une mêlée s'en est suivie entre les partisans de l'un et de l'autre.

—C'est affreux, bégayai-je le visage caché entre mes mains. Jean, si délicat, aux prises avec ce gros butor de Pierre qui a dû l'assommer.

—Pas tant que ça! Jean Ménard est souple et la haine triplait sa force; on ne sait pas ce qui serait arrivé si le curé de Saint-Denis, attiré par les cris, n'était venu les séparer.

Il était temps, Pierre Latour avait les yeux joliment pochés.

—Et Jean?

—Il avait une longue balafre le long du cou et le sang coulait sur ses habits. On a dit que Pierre Latour avait cherché plusieurs fois à l'étrangler, et que, sans un camarade qui était là et qui tapait avec un bâton sur les mains pour faire lâcher prise, il y aurait réussi. C'est égal, sans M le curé, ils se seraient tués. Seulement, après avoir calmé Jean, il l'a emmené déjeuner au presbytère et, pour moi, c'est lui qui a engagé celui-ci à vous laisser tranquille, car le lendemain, vous receviez une lettre.

—Ce prêtre aurait bien pu ne pas se mêler de ça, répliquai-je un peu irritée à l'idée de cette intervention. Qu'il sépare les combattants, c'est parfait! mais son rôle n'allait pas plus loin.

La servante se mit à rire.

—Pierre Latour est un de ses plus ri-

ches paroissiens, il ne pouvait que le soutenir.

—Notre curé n'aurait pas agi de même; il connaît mieux les choses...

—Je doute que le curé de Valleville eût fait autrement... Ils ont tous raison. Votre mère ne veut pas, nul ne peut la forcer.

Le bon sens de cette fille m'agaça, je lui tournai le dos et je me remis silencieusement à ma besogne.

—Vous êtes fâchée, Suzanne?

—Non, mais pourquoi donnes-tu raison à ma mère?

—Vous interprétez mal mes paroles. Je sais bien que la maîtresse agit méchamment avec vous, mais elle a pour elle l'autorité et les lois.

—Les deux plus stupides choses qu'il y ait au monde! Ça ne vaut pas la liberté et la libre élection qui en découle.

—La libre élection? fit Zélie abasourdie, qui ne comprenait pas.

—Oui, le droit qu'à chacun de se marier à son choix et selon son coeur, et non pas de force, comme moi!

—Mais vous l'avez, le droit! Vous n'avez qu'à dire "non" à la mairie.

—Et comme "fille rebelle," maman me fera enfermer jusqu'à vingt et un ans.

Il est joli ton droit!

Zélie ouvrit de grands yeux.

—Etes-vous sûre qu'elle peut faire ça?

—Maman le prétend du moins.

—Alors, vous allez épouser Pierre Latour?

—Le couteau à la gorge, comment refuser... D'ailleurs, peu importe: Pierre tu un autre!... puisque ce n'est pas celui qui t'aime.

—Cependant, si vous preniez un mari moins brutal et moins ivrogne que Pierre, vous seriez aussi moins malheureuse.

—Il me faudrait le refuser et je suis lasse de la lutte!... Jean est plus fort que moi et il y a renoncé!

—Ce n'est pas tout à fait la même chose. Il renonce à son mariage avec vous, mais n'épouse pas pour cela quelqu'un qui lui déplaît.

—Si tu savais ce que ça m'est égal, à moi! Plus mon mari sera méchant, plus ma haine sera excusable et plus j'aurai

le droit de penser à un autre.

—Vous raisonnez bien mal, Suzanne!

—C'est de famille, fis-je railleuse. Ma mère raisonne encore plus mal!

—Je suis peinée pour vous... Ce mariage est vraiment fâcheux.

—Hélas! à qui le dis-tu!

Nous nous tûmes, car maman arrivait et nous avions bien des chances que notre conversation ne lui allât pas.

\* \* \*

Quinze jours environ après cette conversation, j'étais la fiancée de Pierre Latour.

Cette nouvelle s'était sépandue dans le pays avec la rapidité d'une trainée de poudre prenant feu. La plupart des jeunes filles envient mon sort, et plus d'une mère souhaite un aussi riche parti pour sa fille. Moi seule sentais tout le néant de cette félicité que chacun vantait.

Mon fiancé était un de ces paysans, rudes pour eux-mêmes comme pour les autres.

Grand, de forte envergure, la face rouge par l'abus des boissons — quoiqu'il eût à peine trente ans, il passait déjà pour "grand-buveur" — il avait le rire gros et la plaisanterie lourde.

Je me suis souvent demandé quel attrait il avait pu exercer sur ma mère, en dehors de son argent. Elle obéissait à ses moindres désirs et rayonnait de bonheur quand il était là. Jamais je ne l'avais vue si heureuse que depuis mes fiançailles, elle en était rajeunie et sa joie était si grande qu'elle en oubliait de gronder ses servantes.

Elle ne me parlait jamais de Jean Ménard et je crois qu'elle n'y pensait plus. Cependant, la première fois où nous étions retournés aux offices, elle paraissait inquiète; mais après un rapide examen sur les assistants, elle se rasséra. Celui dont elle craignait la présence n'était pas venu... Non, Jean n'était pas là! Il savait bien que je pensais encore à lui et pour ne pas m'ôter mon courage, il préférait me fuir.

A ce moment, j'étais persuadée qu'il avait dit vrai et qu'il ne m'aimait plus; pourtant, je me souvenais de son émoi, quand il s'était mis à genoux... Pour-

quoi tenait-il tant à mon pardon?... Il voulait que je conservasse de lui un bon souvenir... Qu'est-ce que cela pouvait bien lui faire à présent que je lui étais indifférente?... Et ce sanglot que le vent m'avait apporté, était-ce bien une illusion?

Ah! le malheureux, qu'il dut souffrir, si vraiment il m'aimait encore, le jour où l'on publia mes bancs avec un autre.

Je souhaitais ardemment le rencontrer non pour lui parler, cela n'était plus possible, au point où en étaient les choses entre nous, — mais pour le voir, pour m'assurer si vraiment il n'aurait pas un tressaillement à ma vue et si tout sentiment était bien mort, comme il le prétendait. Je n'avais pas la chance de l'apercevoir. Dans mes sorties, je le cherchais en vain, il restait invisible.

Pourtant, une fois le hasard fut plus clément.

Quinze jours me séparaient encore de la date de mon mariage. J'accompagnai ma mère, un vendredi, au marché d'Auf-fray, Pierre était avec nous et il marchait en se dandinant à côté de moi.

Nous venions de nous arrêter à l'établissement d'un bazar, quand soudain à deux pas j'aperçus Jean. Lorsque ses yeux rencontrèrent les miens, il devint extrêmement pâle. Notre émotion fut si grande à lui comme à moi, que nous restâmes à nous regarder, inconscients de ce qui nous entourait.

—Quand tu auras fini de regarder ma fiancée de cette façon, s'écria Pierre en s'avancant vers Jean avec un regard de fauve.

Celui-ci le toisa dédaigneusement, et le sourire aux lèvres, reprit lentement sa promenade.

Moi, j'étais restée atterrée, la main posée sur ma poitrine pour comprimer les battements tumultueux de mon cœur.

—Eh bien, vous en avez une figure! s'écria Pierre d'un air narquois. C'est Jean Ménard qui vous trouble à ce point?

Je me raidis pour lui répondre.

—Non, fis-je glaciale, c'est vous.... J'ai rarement vu sur la figure d'un homme une telle expression de méchanceté que vous en aviez tout-à-l'heure.

## LA "JEANNETTE"

Il prit mes paroles pour un compliment et se mit à rire, de son gros rire de brute qui lui était habituel.

—C'est qu'il ne faut pas qu'on m'embête, voyez-vous!

Je ne répondis pas, il m'écoeurait. Cependant, ayant regardé ma mère, je la vis sérieuse... Avait-elle eu, elle aussi, la même impression que moi devant l'attitude de Pierre?... Commença-t-elle à s'apercevoir que son favori n'était pas un mouton pour la douceur?...

C'est probable, mais elle ne m'en parla pas.

Ce jour-là devait me faire connaître Pierre d'une autre manière.

Nous étions venues à Auffray, avec lui, dans sa voiture et nous étions reparties de même.

Il fit un détour pour nous déposer chez nous et ma mère l'invita à "casser la croûte."

Profitant d'un moment où j'étais seule avec lui, il vint vers moi et me prit par la taille.

—Allons, la belle! dans quinze jours tu seras ma femme et tu n'as pas encore voulu m'embrasser. Tout ça, ce sont des grimaces; je veux prendre ma revanche.

Avec souplesse, je me dégageai, et, me posant à quelques pas de lui, je répliquai sèchement:

—Je ne suis pas encore votre femme, et pour me tutoyer et m'embrasser, vous attendrez que je la sois.

—Du tout, je n'attendrai pas!

—Eh bien, essayez!

Je me redressai et le défilai du regard. Ce devait être assez curieux de me voir, moi faible enfant, prête à me mesurer avec ce colosse.

Il s'avança vers moi, riant silencieusement, et au moment où il voulut m'étreindre, je lui appliquai sur la joue un magistral soufflet.

Il me laissa et se recula. Dans ses yeux passa la même flamme de colère que tantôt il avait eue pour Jean.

—Voilà une giffe, me dit-il, qui sera rendue au centuple; on n'a jamais frappé Pierre Latour sans s'en repentir!

—Vous n'aviez qu'à être convenable! Comme ma mère entra, il ne répondit

pas; mais au moment de partir il lui demanda:

—Votre fille est bien ma fiancée, et le mariage tient toujours?

—Sans doute, fit ma mère étonnée.

—Dites-lui alors qu'elle me laisse l'embrasser. On n'a jamais vu ça, elle me le refuse...

Ma mère, naturellement, lui donna raison, mais je ne me tins pas battue, et je me sauvai par la coquetterie. Je pris un air espiègle, quoique je n'eusse pas envie de rire à ce moment, et je tirai la langue à Pierre.

—Du tout, Pierre, vous attendrez pour le faire que M. le Curé l'ait permis, c'est-à-dire encore quinze jours!

Je fis une pirouette et m'éclipsai dans ma chambre, le laissant rayonnant, plus content, je crois, que si je l'avais embrassé. A peine y étais-je, que je me jetai à genoux en pleurant.

—Oh! Jean! Jean! Est-ce bien moi qui suis réduite à ce rôle de coquette envers un homme que je n'aime pas?

\* \* \*

Les cloches sonnaient à toute volée à l'église de Calleville, jetant au loin, par leur joyeux carillon, l'annonce de mon mariage.

Pierre avait fait royalement les choses et ma mère l'y avait aidé. La coquette église était pleine de fleurs — on était au mois de mai. — Un large tapis, partant du portail, montait jusqu'au Maître-Autel; un organiste, payé au poids de l'or, était devant le pupitre d'un petit orgue, loué pour la circonstance; enfin, le bedeau élevé au rôle de suisse, étrennait un costume chamarré d'or, acheté au compte de Pierre.

Les gens étaient venus nombreux pour voir le mariage de "M. Pierre Latour," le riche meunier, avec "Mlle Suzanna Dorbat," et quand nos voitures s'arrêtèrent — ma mère avait voulu des voitures — un murmure courut dans la foule.

Je distinguai quelques phrases comme celles-ci:

—C'est une belle noce! On en voit rarement comme ça.

—Oui, il est riche le marié...

—Elle est frêle et mignonne, la fiancée; pas bien gaie, pourtant!

—Dame, l'émotion!

—Voyez le meunier, est-il rouge!... Bien sûr qu'il va éclater!

—Il s'est rempli l'estomac avant de venir, il a eu peur de tomber de faiblesse pendant la cérémonie.

Un éclat de rire général accueillit la plaisanterie, et, moi-même, j'eus un léger sourire.

Pierre avait entendu, et le vis promener sur l'assistance son regard de fauve en quête de proie. Un religieux silence s'établit aussitôt, nul ne se souciait de se quereller avec un aussi dangereux adversaire, et mon visage redevint sombre devant la constatation de cette puissance qui m'écrasait également.

L'orgue jouait une envolée religieuse, d'un assez bel effet et, quoique cette musique fût destinée à égayer la cérémonie, elle me fit l'effet d'une marche funèbre. Chaque note me tombait sur le coeur et le broyait. Je me raidis d'abord contre cette faiblesse, mais bientôt je ne pus y tenir, ce rythme me martelait la poitrine et je me tournai vers Pierre agenouillé à mes côtés.

Il vit mon égarement.

—Qu'avez-vous?

—Faites cesser cette musique, elle me fait mal.

Il me regarda obliquement.

—Sottise!... C'est le plus beau de tout!

Il reprit sa position première et ne fit pas davantage attention à ma prière.

Alors, son dédain dans cet instant fut la goutte d'eau qui fait déborder le vase trop plein. J'éclatai en sanglots... Oui, devant cette foule de parents, d'amis ou de curieux je me mis à pleurer, et ce ne furent pas quelques larmes silencieuses, non, ce furent de vrais sanglots dont mes épaules étaient toutes secouées.

Pierre, ennuyé, ne savait quoi faire.

—Taisez-vous, voyons, une scène devant tout ce monde! C'est absurde.

Ma mère s'était dérangée et était venue me trouver.

—Tais-toi, ma fille; quel scandale! Tu sais bien que maintenant tu es mariée

à la mairie et que tu ne peux reculer.

Ses yeux brillaient presque aussi méchamment que ceux de Pierre.

—Laissez-moi, cela se passera tout seul.

Ma mère retourna à sa place, disant à chacun:

—L'émotion! La chère enfant souffre de me quitter!

Le mot circula de bouche en bouche et chacun y crut. Deux personnes, pourtant n'y ajoutèrent pas foi: le prêtre qui s'était tourné vers moi et qui me regardait avec commisération, comprenant une partie de ma souffrance, — et Jean... Jean qui était là et que je n'avais pas vu, Jean qui, dans ce jour, n'avait pu m'abandonner, et qui, caché derrière un pilier de l'église, avait assisté impuissant à mon désespoir.

Quant, quelques minutes après, je le vis, je remarquai que lui aussi avait pleuré... pleuré, comme moi-même l'avais fait, car ses yeux en étaient encore rougis.

Cinquante ans ont passé depuis ce jour-là et je pleure encore en racontant ces choses!

Cependant, le prêtre, après une minute d'examen, vint vers moi et, à voix basse me demanda:

—Voulez-vous, mon enfant, que je reporte à plus tard, cette cérémonie?

—Non, merci; continuez... continuez, monsieur le Curé et que ce soit fini!

—Pourtant, je ne sais si mon devoir... on pourrait plus tard...

—Non, tout de suite... soyez sans crainte, je ne fais que ce que je dois. Néanmoins, faites vite, je vous en prie, c'est trop long! Si vous pouviez arrêter cette musique qui me broie le coeur...

Les yeux du prêtre me fixèrent avec tristesse, et, lentement, presque en hésitant, il remonta à l'autel et continua l'office. Une minute après, l'assistance vit avec surprise l'organiste quitter son pupitre; Pierre eut un tel crispement de mains à cette constatation, que j'en entendis ses gants éclater.

Pendant le défilé à la sacristie, j'eus la force de sourire à tous et de me railler de mes larmes... J'attendais Jean.

mais mon attente fut déçue. En effet, il ne pouvait raisonnablement venir me féliciter mon mariage.

A la sortie, je l'aperçus près du calvaire, et cette image du Christ couronné d'épines et de Jean, autre victime, à la douce et triste figure, se grava dans mon esprit, et n'en sortit jamais. Il se découvrit profondément sur mon passage et je m'inclinai devant lui, saluant notre douleur commune. Maintenant je n'avais plus de doute: Jean m'aimait autant qu'avant et s'il avait simulé la froideur, c'était dans l'espoir de me détacher de lui, afin que moi au moins je pusse être heureuse.

Ma mère eut le bon esprit de ne pas faire allusion à la scène de la messe; Pierre, au contraire, n'eut aucune retenue et après m'avoir cherché chicane dans la voiture qui nous ramenait tous deux à la maison, voyant que je ne lui répondais pas, me bouda toute la journée. Peu m'importa son mutisme, j'étais certaine que Jean m'aimait encore, et cela, en me consolant, mit le soleil dans mon cœur ce jour-là. Après avoir connu les affres de l'abandon, s'apercevoir qu'on s'est trompé et sentir que l'être chéri pense encore à vous, est un baume salutaire contre toute peine morale.

Le soir je ne voulus pas assister à la danse, je prétextai la fatigue et ma mère me conduisit jusqu'à chez Pierre, dans ma nouvelle maison; une grande bâtisse de briques construite près du moulin, dont le tic-tac monotone arrivait jusqu'à nous.

Avant de me quitter, elle m'embrassa tendrement, beaucoup plus tendrement que je ne l'aurais cru capable.

—Je te bénis, ma fille, avant de me séparer de toi. Je suis contente de ton obéissance quoiqu'elle t'ait coûté beaucoup. Tu verras, par la suite, que j'ai eu raison de te vouloir riche, tu seras heureuse!

—Non, ma mère, je ne le serai pas, parce que le bien ne peut pas découler d'un faux serment et, ce matin, j'en ai fait plusieurs.

—Je les prends à ma charge, fit-elle en riant.

—Oh! maman, ne riez pas! Vous ne

verrez pas mon bonheur; on ne piétine pas en vain sur le cœur de deux êtres trop droits pour se défendre. Tôt ou tard nous en aurons la preuve.

Ma mère haussa les épaules et partit mécontente; j'eus du regret de lui avoir inutilement gâté sa joie.

Mon mari fut assez aimable, il me fit visiter mon nouveau logis. Ayant fait honneur aux plats et aux vins du repas, il était d'une gaieté bruyante, ce fut la cause probablement que ne l'aimant pas ce soir-là, je le détestai cordialement le lendemain matin.

\* \* \*

Mon mariage n'apporta pas grand changement dans ma vie; il me donna un maître de plus, et ce maître parfois s'enivrait aussi souvent que par le passé, et lorsqu'il était ivre il me malmenait sans cause apparente.

La première scène remarquable qu'il me fit, eut ma mère pour témoin. C'était une fois que celle-ci, étant venue me voir, je l'avais priée de rester avec moi pour souper. Pierre était parti surveiller une importante livraison de farine et, devant rentrer tard, il m'avait engagé à ne pas l'attendre pour manger.

Nous allions nous mettre à table, ma mère et moi, quand il entra, beaucoup plus tôt que je ne l'attendais et qu'il ne l'avait dit. Il était sérieux contre son habitude et il s'assit silencieusement à table.

—Qu'avez-vous, Pierre, lui demanda ma mère? Avez-vous quelque souci?

Il se croisa les bras.

—Je suis content de vous voir là, la mère; une explication entre votre fille et moi est nécessaire; vous allez pouvoir en juger.

Ma mère fit une grimace, elle eût préféré être ailleurs; pour moi, j'eus comme un pressentiment qu'il allait être question de Jean, et de mon ton le plus naturel, je dis à mon mari:

—Vous avez quelques observations à m'adresser? A quel sujet?

Il me regarda avant de répondre.

—Tu as la langue hardie, Suzanne; tu pourras donc m'apprendre comment il se fait que tu aies eu avant notre mariage

des relations avec Jean Ménard?

Je n'adresse aucun reproche à ta mère, elle a dû tout ignorer, mais toi, pour-quoi m'as-tu trompé?

—Je ne vous ai pas trompé, répliquai-je sèchement. Vous saviez bien que je ne vous aimais pas; je vous l'ai dit assez souvent, et Jean vous l'a répété quand il s'est battu avec vous.

—C'est possible, mais je croyais pouvoir gagner ton coeur; ta mère ne m'a parlé que d'une simple amourette et j'ignorais que lorsque tu faisais la prude et refusais de m'embrasser, tu allais dans les bois avec un autre.

—Qui vous a dit cela?

J'avais peur du nom qu'il allait prononcer tant une délation de la part de Jean m'aurait fait souffrir en rapetissant mon idole.

—Un bûcheron, qui a fait une coupe de bois derrière votre cour.

Je respirai soulagée, et comme tout le reste m'était indifférent, je me suis mis tranquillement à rouler entre mes doigts le coin de mon tablier.

Pierre s'impatienta de mon silence et, me prenant par le bras, qu'il serra fortement, il me demanda d'une voix rauque:

—Est-ce vrai ce que cet homme a dit?

—C'est vrai, répondis-je froidement en regardant Pierre dans les yeux.

—Alors, tu as aimé Jean?

—Je l'ai aimé.

—Tu l'aimes encore, peut-être?

Je ne répondis pas n'osant prononcer l'aveu sacrilège que mon coeur murmurait tout bas.

Pierre devina les mots que je ne disais pas, il se leva blême de rage et me saisit par les épaules.

—Malheureuse!

Je me dressai d'un bond, devenue très pâle.

—Je vous défends de m'insulter, et lui avec moi, nous nous sommes parlé et c'est tout!...

—C'est assez!!

L'éclair de fauve que j'avais vu déjà dans ses yeux, y repassa soudain. Je sentis un grand coup dans la poitrine et j'allai rouler à quelques pas.

Ma mère s'était élancée vers moi, ef-

frayée et m'aidait à me relever. Elle avait eu si peur qu'elle claquait des dents.

Tant qu'à moi, mon épouvante était telle qu'à peine debout je cherchai mon mari — j'allais dire mon bourreau — pour le fuir si c'était possible. On se figure aisément la peur que peut ressentir une jeune femme de dix-huit ans, mariée depuis quinze jours seulement. Pourtant je me remis assez vite de mon émotion, d'autant plus que celui qui m'épouvantait n'était plus là; Pierre avait quitté la salle aussitôt.

Quand je fus rassurée, je versai un plein verre de vin à ma mère et je le lui fis boire pour la remettre de sa frayeur.

—Voulez-vous manger, maman?

—Non, je n'ai plus faim. Je voudrais partir et je n'ose te quitter seule, tu as mis si fort ton mari en colère.

Je relevai la tête tout étonnée:

—C'est à moi que vous donnez tort? Je n'ai fait dire que la vérité.

—Tu aurais pu la déguiser.

—Cela s'appelle mentir... Je hais le mensonge.

—Il y a des cas où on y est obligé. Tout n'est pas bon à dire... Tu oublies que Pierre est ton mari.

—Au contraire, je ne m'en souviens que trop, hélas!

—Enfin, que veux-tu, ma pauvre enfant? Il faut que tu en prennes ton parti. Tu devrais être raisonnable et ne pas exciter Pierre; il est un peu vif...

—Un peu!... Vous êtes très indulgente quand il s'agit de lui.

—Du tout. Je juge clairement les choses... Ton père n'était pas commode non plus; tu as tout à fait son caractère... Crois-tu que Pierre soit loin? Je n'ose partir sans l'avoir revu et l'avoir apaisé.

—Ne craignez rien. La colère de Pierre va se passer. Comme il n'est "qu'un peu vif," je n'ai pas de crainte à avoir! ajoutai-je mordante.

—J'étais vexée de la semonce de ma mère, que je ne trouvais pas avoir méritée, aussi je l'aidai sans mot dire à mettre son manteau. Au moment de monter en voiture, elle se tourna vers moi.

—Vraiment, tu ne veux pas que je reste avec toi?

—A quo. bon, je vous assure que je ne crains rien.

Et je disais vrai, j'avais tant souffert moralement depuis quelque temps que la première surprise passée, je ne craignais même pas la mort.

Quand ma mère fut partie, je montai à ma chambre. J'hésitai un peu avant d'y entrer, croyant y trouver Pierre. Enfin, j'y pénétrai; Elle était vide... Je promenai ma lumière sur le lit et dans tous les coins, mon mari n'était pas là.

Un instant, j'eus l'idée de me mettre à sa recherche, mais, après tout, Pierre était assez grand pour venir se coucher s'il le jugeait à propos.

Il ne rentra pas ce soir-là, et ce ne fut que le lendemain midi que je le revis.

Son visage portait les traces de sa nuit sans sommeil et son front restait barré d'un pli profond au-dessus des sourcils.

Nous mangeâmes sans échanger un mot, pourtant à la fin, ennuyée de cette bouderie qui menaçait de s'éterniser, je lui parlai d'une commande que j'avais reçue dans la matinée. Il m'écouta sans me regarder et quand j'eus fini il se contenta d'un: "c'est bon," prononcé du bout des lèvres.

Devant le piteux résultat de mes avances, une larme glissa sur ma joue, Pierre la vit, repoussa son assiette et quitta la table.

Le repas du soir fut aussi gai; même silence et même sortie prématurée de mon mari.

Ma chambre était vide comme la veille et déjà j'étais contente, me disant comme une enfant que décidément la vie serait heureuse si Pierre continuait à ne pas m'importuner par sa présence, — quand je le vis entrer.

J'eus un petit froid dans le dos, mais je fis bonne contenance. Il alla s'asseoir dans l'unique fauteuil et se mit négligemment à jouer avec le gland d'un des bras.

Je me déshabillai lentement, sentant bien que la retenue de Pierre n'allait pas durer. En effet, il me regardait à présent et ses yeux brillants suivaient mes

moindres mouvements. Soudain, il se leva, vint vers moi et m'enlaga de ses deux bras. Je n'essayai pas de lui échapper, mais je restai raide contre lui.

—Pardonne-moi ma colère d'hier, Suzanne... Je t'aime bien et tu m'aimeras aussi.

Cette prière avait dû coûter beaucoup à son orgueil et, si dans ce moment j'avais eu pour lui un peu d'amitié et que j'eusse répondu à son appel, peut-être ma vie toute entière eût-elle été changée. Mais son étreinte passionnée ne rencontra qu'un corps sans âme, inerte, froid comme l'eût été une statue, et lorsque ses lèvres se posèrent sur les miennes, je me dégageai nerveusement sans bien comprendre l'injure que je lui faisais.

Ce baiser me rappelait celui de Jean, celui de l'aimé qui pleurait encore la perte de nos espérances, et il me sembla que mon mari en m'embrassant, venait de commettre une profanation.

Pierre soupira, baissa la tête et ne renouvela plus sa tentative.

Alors une triste vie commença pour moi. Les jours se suivirent avec une décourageante uniformité, troubles par-ci par-là par de courtes querelles entre Pierre qui se montrait jaloux et moi qui n'en prenais cure. Cependant, disons à ma louange que je faisais tout mon possible pour ne pas le mécontenter. La maison était bien tenue; je ne détournais pas un liard de la somme qu'il me donnait chaque mois pour les dépenses journalières; je n'aimais pas la toilette et je fuyais les fêtes. Pierre, donc, aurait dû être content, mais il était de ceux que rien ne satisfait.

\* \* \*

Plusieurs fois, je revis Jean dans mes courses journalières, ou encore quand j'assistai à la messe à Calleville avec ma mère, au lieu d'aller à Saint-Denis, ma véritable paroisse.

Lorsque de hasard nous mettait en présence, il s'inclinait gravement, évitait de me regarder et continuait sa route. Il ne paraissait pas me fuir, pas plus que me rechercher; son attitude était bien celle d'un indifférent, et pour-

tant il me semblait qu'il pâlisait à ma vue.

Souvent, lorsqu'il était passé, je me retournais vers lui et je le voyais arrêté qui me suivait des yeux. Ces fois-là, comprenant combien c'était mal de m'occuper d'un autre homme que mon mari, je me privais de quelque chose pour punition de mes écarts de pensées.

Un jour, j'appris incidemment une nouvelle à peine croyable.

Une vieille femme des environs apporta du blé au moulin, et comme il faisait chaud et qu'elle avait soif, je lui offris un verre de cidre.

—Nous allons avoir encore un mariage à Calleville, me dit-elle.

—Ah! qui donc se marie?

—La petite Cousin avec Jean Ménard.

—Jean Ménard!... m'écriai-je en devenant toute pâle.

—Oui, ça vous étonne?

—Oui... non... C'est-à-dire que... que je ne savais pas...

Je bredouillais, le coeur misérablement serré à cette nouvelle. La vieille femme me regardait étonnée. Je crois qu'elle devina la cause de mon trouble, car elle hocha la tête et finit par dire:

—Il y a des unions bien disproportionnées, la vôtre en est une. Je n'ai jamais voulu croire que vous pussiez être heureuse avec Pierre Latour, ce colosse entêté avec cet être de faiblesse et de grâce que vous êtes, ne pouvaient aller ensemble. Eh bien, le mariage de Jean Ménard est dans les mêmes conditions. Cet homme énergique, à l'esprit très ouvert et très cultivé, épouse la femme la plus nulle de tout le pays. C'est une bonne fille, incapable d'avoir à elle une volonté, une idée même — mais elle ne tiendra pas grand place dans la vie de son mari.

—Quel âge a-t-elle?

—Vingt-quatre ans.

—Et... est-elle gentille?

—Nenni, une grande figure jaune et maigre. Elle paraît dix ans de plus qu'elle n'a.

Mais pourquoi se marie-t-il? m'écriai-je dans un cri de souffrance.

—On dit qu'il a de gros chagrins... des soucis d'argent, peut-être. Il ne sourit plus jamais à présent, et ses cheveux commencent à grisonner quoiqu'il soit bien jeune. Je l'ai vu hier et lui ai marqué ma surprise de son mariage.

—Je ne puis rester seul, m'a-t-il dit; il me faut une femme pour tenir la maison; Marie Cousin sera cette femme-là.

—La femme qu'il vous aurait fallu, Jean Ménard, c'était Suzanne Dorbat, lui dis-je.

—Non, fit-il froidement, puisqu'elle en a épousé un autre.

En entendant la phrase de Jean que la vieille femme me rapportait, j'eus une exclamation de douleur. Soudain, entre elle et moi, mon mari se dressa, les yeux chargés d'éclairs.

—Le soir vient la mère, dit-il à la fermière: Je vous conseille de ne pas vous attarder plus longtemps.

—Je m'en vais, répondit-elle en se levant lentement. Les jours sont longs. je pouvais encore rester; mais je vous retiens, sans doute.

—Oui, Suzanne a autre chose à faire que d'écouter les racontars du pays.

Elle partit de son pas traînant en continuant de hocher la tête. Quand elle eut disparu, Pierre se pencha vers moi, soupçonneux.

—Que te disait cette femme pour te bouleverser à ce point?

—Rien, répondis-je, dominant ma douleur.

—Cependant tu es encore pâle et tes yeux sont hagards.

—J'ai un violent mal de tête, nous allons avoir de l'orage et ce temps lourd m'indispose.

En effet, la tempête était dans l'air comme dans mon coeur, et un violent coup de tonnerre venait d'ébranler la maison.

—Viens manger, cela te remettra.

Je le suivis docilement dans la salle à manger; pourtant, je sentais le besoin d'un peu de solitude, afin de me remettre de ce nouveau coup; mais Pierre ne paraissait pas disposé à me quitter seule ce soir-là.

Au milieu du repas, il remplit nos deux verres de vin :

—Aux amours de Jean Ménard et de Marie Cousin, dit-il avec un mauvais sourire, en élevant son verre.

Un frisson me secoua de la tête aux pieds; je regardai fixement mon assiette, sentant mes yeux se remplir de larmes. N'avais-je pas assez de mes tristes pensées, allait-il me falloir essuyer les grossières ironies de Pierre!

—Allons, Suzanne, réponds à mon toast?

—Au bonheur de Jean, répondis-je fort pâle.

Prenant mon verre, j'essayai de le porter à mes lèvres, mais ma main le lâcha et il tomba sur le pavé en s'y brisant avec fracas.

Un violent coup de poing sur la table m'apprit que Pierre trouvait la chose mauvaise. Il eut néanmoins un ricanelement qui me rassura un peu.

—Du vin blanc, voilà qui est de bon augure. Marie Cousin peut être certaine d'être aimée par son mari. D'ailleurs, il faut qu'il l'aime pour la prendre, car elle n'est pas de celles qu'on épouse facilement! Il a bon goût, Jean Ménard!!

—Pierre, laissons là, ces jeunes gens, ils sont libres de faire ce qui leur plaît.

—Naturellement. Libres aussi d'aller ensemble, chaque jour, la main dans la main, en se contant fleurette. C'est un vrai papillon, que ce garçon; il fait tourner la tête à toutes les femmes et les aime l'une après l'autre, mais bernique, son cœur est pris pour de bon, cette fois!

Il éclata de rire, jugeant sa plaisanterie de bon goût. Je le laissai continuer sans l'interrompre, espérant qu'il se tairait, faute de contradicteur. C'est ce qui arriva, après avoir lancé encore quelques phrases à double sens et retourné le couteau dans la plaie de mon cœur, avec un véritable raffinement, il s'arrêta, finit son repas et s'éloigna pour veiller à ses grains dont quelques-uns étaient dehors et que la pluie, qui commençait à tomber eût détériorés.

Dès qu'il fut parti, je me réfugiai dans ma chambre et m'y enfermai. Alors, mes

larmes longtemps retenues, coulèrent enfin, et je me roulai sur mon lit, mordant les draps pour étouffer mes cris.

J'avais cru ma passion pour Jean en voie de guérison et voilà qu'elle se reveillait mieux que jamais; et Jean!...

Jean en aimait une autre! Il allait avec elle comme jadis avec moi; bientôt, elle serait sa femme et peut-être son idole... Mon Dieu! était-il possible que lui... que Jean en aimât une autre. Il reniait son passé! J'étais donc seule à souffrir, seule à ressentir le véritable amour, seule à avoir au cœur un mal inguérissable!... Partout, j'entendais parler des veuves consolables, de mariage rompus dont les parties se liaient ailleurs, à nouveau. Je n'étais pas comme les autres, moi!... Depuis dix-huit mois que je n'avais pas reparlé à Jean, mon chagrin était aussi fort qu'au début... Et à présent mon crime serait doublement sacrilège, lorsque je penserai à lui... moi, la femme de Pierre, aimant le mari d'une autre femme!

Longtemps, je continuai ainsi, mêlant mes prières à mes larmes; tour à tour invoquant Dieu, ou, dans mon désespoir, appelant la mort à grands cris.

Ce fut la crainte de Pierre qui me calma et me fit dissimuler mon chagrin. Malgré plusieurs ablutions à l'eau fraîche mes yeux restèrent rouges et lorsque mon mari entra il le remarqua.

Son regard brilla d'un feu sauvage.

—Ah, ah! paraît que l'orage a fait son effet: ta migraine a fini en pleurs!... Ce cher Jean Ménard a-t-il de la chance d'être regretté ainsi!

Il eut un rire fou et sa main s'abattit lourdement sur ma joue, puis sur mes épaules. Je ne protestai pas, acceptant ces coups comme le juste châtement de ma faute. Pierre pouvait me railler, mais jamais il ne me mépriserait autant que je le faisais moi-même. J'avais bien nette la notion de mes torts envers lui et j'étais contente qu'il me frappât, afin d'être excusable, au moins sous un certain jour.

\* \* \*

Quelques semaines après, le vent m'ap-

porta par la fenêtre ouverte, le carillon joyeux des cloches de Calleville. Leurs sons me coupaient la respiration; c'était le mariage de Jean qu'elles annonçaient.

Une triste mélancolie m'avait envahie, j'étais faite à présent à l'idée de ce mariage qui m'avait révoltée d'abord. Je me mis à genoux pour prier Dieu de le rendre heureux, lui, puisque moi jamais je ne le serais.

A ce moment, mon mari vint vers moi. Il était en toilette et prêt à sortir, son oeil brillait comme d'une joie féroce.

—Où vas-tu, Pierre, lui demandai-je?

—Je vais à Calleville, à la messe de mariage de Jean Ménard, lui rendre la politesse qu'il m'a faite le jour de mes noces. Je veux le féliciter de son choix.

Les bras me tombèrent le long du corps devant sa cruauté, car l'action de Pierre me parut telle.

Il continua en ricanant.

—Si tu veux venir, tu as encore le temps; habille-toi.

Je secouai négativement la tête.

—Non, vas-y seul.

J'avais peur qu'il ne me contraignit à l'accompagner et je respirai soulagée quand il partit. Il chantait en descendant allègrement l'escalier, et je l'entendis claquer son fouet dans la cour, en signe de joie.

Demeurée seule, je me mis à pleurer, sentant que moi, qui ne faisais de mal à personne, souffrais des gestes de chacun.

Ma mère arriva peu après le départ de Pierre.

—Tu as pleuré, me dit-elle? Où est ton mari?

—Parti à Calleville, au mariage de Jean.

—Et c'est ça qui cause tes larmes.

Elle m'examina silencieusement, un gros soupir s'échappa de sa poitrine.

—Tu penses donc encore à Jean?

Je ne répondis pas, mon regard errait au loin sur la campagne ensoleillée et mes yeux obscurcis par les larmes, ne distinguaient rien.

Ma mère s'approcha de moi et posa sa main sur ma tête.

—C'est mal, Suzanne, bien mal de

penser à un autre homme que son mari; Dieu punit les femmes qui oublient leurs devoirs.

—Vous savez bien que je n'aimais pas Pierre quand je l'épousai.

—Et maintenant, tu ne l'aimes pas encore?

—Non!

Elle secoua gravement la tête.

Tu es bien coupable, bien coupable!

Je me redressai étonnée, l'incoscience de ma mère me semblait incompréhensible. Est-ce que réellement elle avait pu croire que mariée dans les conditions où je l'avais été, je m'attacherais à mon mari?...

Oublier Jean? passe encore, elle pouvait l'espérer; mais aimer Pierre!!

Elle reprit, parlant bas, ayant peur de ma réponse.

—Alors, tous les jours, tu maudis les l'ens qui te lient à Pierre?

—Oui, c'est une grande torture que de vivre journellement avec un être que l'on méprise, et d'être obligée de subir ses caresses et ses violences... Je souffre horriblement de cet état de chose.

Je vis ma mère pâlir et, n'osant plus me regarder, elle se mit à déballer quelques petits objets qu'elle avait apportés.

—Je vous fais horreur, maman? repris-je devant son silence.

Elle leva les yeux vers moi, ils étaient humides.

—Non, ma pauvre enfant. Seulement, je ne comprends pas pourquoi tu te crées des chimères inutiles.

Tu es dans une gentille situation; de ce côté, aucun souci. Tu n'aurais qu'à te laisser vivre tranquillement, sans désirer l'impossible et t'ingénier à te rendre malheureuse... Travaille au bonheur de ton mari, à la prospérité de ta maison! Pense comme tu agis et tu finiras par être vraiment heureuse.

J'eus un triste sourire, plein de découragement.

—C'est que je ne suis pas une héroïque, moi. Je me contente de souffrir et de pleurer lorsque je souffre. Tout ce que vous dites, maman, est certainement

plein de sagesse, mais c'est absolument inaccessible à ma piètre vertu.

—C'était bon pour le passé, cela; à présent que Jean est marié, tu ne vas plus continuer à penser à lui. Tu vois bien que lui-même...

Elle n'acheva pas tant j'eus sur le visage une effrayante expression de désespoir, et venant vers moi, elle attira ma tête contre son sein.

—Ma chère petite, j'aurais été si contente de te voir d'accord avec ton mari.

—Laissons au temps le soin de guérir les blessures, si elles peuvent l'être. Nulle volonté ne peut changer mon mal. J'ai essayé, lutté et voulu réagir, et j'ai été vaincue, achevai-je d'un ton bas.

Ma mère joignit les mains.

—Et dans tes peines, tu as murmuré contre ta mère?

—Pourquoi?... S'il me fallait accuser quelqu'un de mon malheur, ma rancune devrait monter jusqu'au ciel, et cette rancune serait irraisonnable, puisque j'ignore les desseins de Dieu.

—Tant mieux! fit ma mère à voix basse.

Pour changer la conversation, elle me parla de Rouen, où elle était allée la veille. Lorsqu'elle me quitta, elle me serra dans ses bras, si maternellement que j'en fus surprise; elle ne m'avait pas habituée à tant de tendresse!

La première fois que je revis Jean après son mariage fut à un enterrement où Pierre ne pouvant se rendre, faute de temps, m'avait envoyée à sa place.

J'étais arrivée un peu tôt à la maison mortuaire et je trouvai Jean qui déjà attendait. Je n'osais pas le regarder mais il vint vers moi.

—Bonjour, Suzanne, me dit-il d'une voix mal assurée.

—Bonjour, répétai-je machinalement.

Je le regardai angoissée. C'était la première fois que nous nous parlions depuis bientôt deux ans et ma première phrase fut dictée par la jalousie que me causait l'idée de sa femme légitime.

—Votre femme va bien, fis-je méchamment?

—Je ne vous parle pas de Pierre, me

dit-il avec tristesse, ayant compris le mépris de ma question.

—Je l'ai épousé de force, répliquai-je indignée de sa comparaison.

—Et moi, je me suis marié par nécessité. J'avais trop d'occupations; il fallait une femme pour veiller sur ma maison.

—Vous pouviez prendre une servante.

—Une servante n'eut pas pris soin de mes intérêts. Croyez-vous que j'aie le tête à toutes ces choses, maintenant?

Je gardai un silence glacial, tapant de petits coups secs sur la terre du bout de mon ombrelle.

—La femme que j'ai prise est la seule que je pouvais épouser dans l'état d'esprit où j'étais... La seule aussi qui ne pût vous porter ombrage.

—Quoi! vous avez pensé à moi en vous mariant?

J'eus un sourire railleur. Il resta embarrassé.

—Pourquoi pas, fit-il enfin. Le passé ne meurt pas si vite. Vous n'y pensez plus, vous. A présent, vous aimez votre mari.

Il tremblait en parlant. J'eus pitié de sa souffrance et mes yeux devinrent humides de tendresse comprimée. Ma voix reprit son intonation douce d'autrefois.

—Oh! Jean!... comme nous sommes coupables... tous les deux!

J'eus honte aussitôt de l'aveu implicite que j'avais formulé et je me rejetai parmi les autres femmes.

Le clergé venait d'arriver et procédait aux prières d'usages. Jean s'était mêlé au groupe des hommes et, de sa place, me regardait encore.

Je lus dans ses yeux une grande satisfaction, en même temps qu'une profonde pitié. Il se réjouissait et me plaignait de mon constant attachement.

En quittant le cimetière, il nous croisa, ma mère et moi — celle-ci était venue également: le défunt étant un de ses fermiers... Elle parut gênée par le salut qu'il nous adressa et, le suivant des yeux, elle poussa un profond soupir. — Soupir de regret ou d'ennui de le retrouver

sans cesse sur ses pas! Je ne le sus que bien longtemps après.

\* \* \*

Un an environ après ce que je viens de raconter, je revenais seule en voiture, un matin, du marché d'Auffray.

Je n'étais pas pressée et mon cheval marchait au pas. Depuis quelque temps, j'éprouvais une détente, un apaisement plein de douceur et de sérénité. Souvent je recontrais Jean et nos yeux irradiés se disaient tant de choses; ma mère était beaucoup plus tendre avec moi; j'avais l'espoir d'être mère et d'avoir enfin quelqu'un à aimer sans contrainte: Pierre, lui-même, était moins brutal.

Ce jour-là, le ciel était radieux; l'air embaumait l'odeur des premières violettes; une légère pluie, pendant la nuit, avait abattu la poussière des routes et le vert de lierre autour des arbres en était tout luisant. Je me laissais aller à un doux farniente, bercée délicieusement par les légers cahots de la voiture, quand, à quelques pas devant moi, je vis une femme pesamment chargée d'un lourd panier à chaque bras.

Je reconnus la femme de Jean. Je ne sais à quelle impulsion j'obéis, mais j'arrêtai ma voiture.

—Voulez-vous monter près de moi, cela raccourcira votre route?

—Volontiers, madame.

Je lui pris ses paniers et les rangeai dans la voiture, elle s'assit sur le siège de devant, à côté de moi.

—Vous allez à Calleville?

—Oui; c'est encore loin.

—Je reviens plutôt que d'habitude; je puis faire un détour et vous mettre devant votre porte, si vous y consentez.

—Vous êtes bien bonne, madame; j'accepte avec plaisir.

Je touchai les rênes de mon cheval qui partit au trot. J'étais heureuse. J'allais entendre parler de Jean par quelqu'un qui vivait près de lui.

—Je croyais que vous aviez une voiture, lui dis-je?

—En effet, mais nos chevaux sont occupés à labourer la terre... A cette sai-

son, on ne fait pas ce que l'on veut, et mon mari se hâte, par crainte d'un orage qui gênerait tout.

Ce mot de "mon mari" me donna froid au cœur et en un instant tout redevint sombre à mes yeux: la route me parut un long ruban uniforme, les arbres stupides dans leur regain printanier, le ciel lui-même avait de gros nuages gris.

—Jean Ménard est un courageux, repris-je. Il doit être content, sa ferme prospère?

—Oui, tout marche bien, mais il n'est pas joyeux pour ça...

Elle soupira et je l'interrogeai des yeux.

—Le maître est triste, continua-t-elle; toujours triste. Il ne sourit que par contrainte. Pourtant, il est bien bon et me traite avec douceur.

—Pourquoi est-il si triste, fis-je subitement intéressée?

—Je ne sais pas, il ne se plaint jamais. Je le vois souvent marcher lentement, tête baissée, dans l'attitude d'un désespéré, et souvent aussi il pleure; si je vais le trouver dans ces moments-là, il me regarde avec des yeux de fou, me dit des paroles insensées dont je ne saisis pas le sens, et dès qu'il se remet, il trouve quelques prétextes pour m'éloigner encore.

—Vous souffrez, alors?

—Non, dit-elle sincèrement. Pourquoi prendrais-je ombrage, si c'est sa façon d'agir habituelle? Il est de même avec tout le monde; au contraire, il se contient avec moi.

J'examinai longuement ma campagne. Elle parlait un langage que je ne comprenais pas. Ainsi, elle vivait insouciante auprès d'un mari dont les froideurs eussent dû la peiner, elle trouvait tout naturels les longs silences et les pénibles rêveries de l'homme dont elle partageait la vie, et elle ne songeait pas à s'en préoccuper ou l'en distraire... Pauvre Jean! il était aussi mal partagé que moi!...

Ce fut un peu froidement que je lui demandai:

—Vous aimez cependant votre mari?

—Tiens! fit-elle en riant sottement, puisque je suis sa femme.

J'ouvris de grands yeux étonnés; je la comprenais encore moins; aimer un homme parce qu'on est sa femme, ne me semblait pas une raison suffisante. Elle parlait comme ma mère, comme ma conscience; or, je savais bien que la pratique était parfois impossible.

—Et lui, vous le rendez-il?

—Dame! je le crois. Il me laisse libre de faire ce que je veux et ne me demande jamais de compter. Mais, c'est surtout notre petite fille qu'il aime!

C'est vrai, Jean avait un enfant!

Je fermai les yeux frissonnante. Cette pensée du petit être nouveau-né me faisait toujours du mal.

Je cinglai mon cheval d'un coup de fouet, et la bête étonnée de cette correction subite, partit à fond de train.

—C'est une petite fille que vous avez?

—Oui... elle a deux mois et est bien mignonne.

—Comment l'appellez-vous? Jeanne, sans doute?

—Non, mon mari a tenu à ce qu'on la nommât Suzanne.

Une bouffée de chaleur me monta à la face: L'enfant de Jean portait mon nom et c'est son père qui le lui avait donné!!! Je restai silencieuse, les yeux au loin, toute à mes pensées.

—Vous êtes heureuse, vous, reprit ma compagne. Vous n'avez pas d'enfant.

Je n'osai lui répondre qu'il en était question.

—Vous n'aimez pas les enfants?

—Si, tout de même; mais cela donne joliment du tourment.

J'eus un regard de pitié pour cette femme qui possédait le trésor le plus grand à mes yeux: un enfant de Jean — et qui ne comprenait pas l'étendue de son bonheur. Tandis que moi, pauvre malheureuse qui serais mère, j'aimais déjà follement ce petit être quoiqu'il fût à un père abhorré; sentant par avance que je pourrais déverser sur lui le trop plein de mon cœur comprimé.

—Si vous en aviez continua-t-elle, vous qui êtes riche, vous les mettriez en nour-

rice et vous pourriez en jouir sans fatigue.

—Non, quand j'en aurai je ne m'en séparerai pas, fis-je fouguese.

Elle montra un étonnement stupide. Dans sa cervelle étroite, elle ne comprenait pas qu'on pût trouver du plaisir à élever un enfant, à entendre ses cris et à soigner ses maux. Je me rappelai la phrase de Jean: "La femme que j'ai prise est la seule dont vous ne pourrez prendre ombrage." Et, en effet, cette femme était bien une nullité, et je n'avais pas lieu d'en être jalouse. Jean pouvait vivre journellement auprès d'elle sans que

—J'aurais voulu être comme vous, reprit-elle. Vous êtes riche, vous avez des toilettes et vous pouvez acheter tout ce que vous souhaitez.

—Et vraiment, cela vous fait envié?

Oh oui, répéta-t-elle avec conviction.

J'eus un sourire énigmatique: elle souhaitait être à ma place et j'aurais fait l'impossible pour occuper la sienne. A quoi tient pourtant la destinée; un simple échange et nous eussions été heureuses, et cet échange était matériellement impossible!

—Votre mari est chez vous à cette heure? lui demandai-je en apercevant dans le lointain le toit des tuiles de sa maison.

—A cette heure-ci, il est aux champs avec ses gens.

—Et votre petit bébé?

—Une servante le garde.

—Voulez-vous me le montrer?

—Venez jusque chez nous, vous le verrez à votre aise.

J'hésitai... mais puisque Jean n'y était pas... et cette idée de voir l'endroit où il vivait me souriait tant que je finis par accepter.

Je la conduisis jusqu'à sa porte et, avec un peu d'émoi, je descendis de voiture.

Il y avait eu autrefois, devant la maison où j'entrais, plusieurs gros massifs de fleurs, mais ce jour-là ils étaient incultes et remplis d'herbes folles.

Marie vit ma surprise devant cet abandon.

—Jean ne s'intéresse à rien, m'expliqua-t-elle. Avant, il paraît qu'il aimait les fleurs; jamais à présent il ne s'en occupe et c'est moi qui ai planté celles qui restent encore.

Je ne reconnaissais plus Jean à ce portrait qu'elle me traçait. Était-ce bien de celui qui m'avait tant aimée de l'homme raffiné qu'il avait été, qu'elle parlait ainsi?...

Je la suivis dans la cuisine, pièce principale de l'habitation. L'intérieur était propre, mais nulle part ne se révélèrent ces petits riens qui réjouissent les yeux. C'était la vraie ferme normande, où il n'y a pas de place pour tout ce qui n'est pas utile, et c'était bien loin du petit nid d'amoureux que nous avions rêvé, Jean et moi, autrefois.

Un veston d'homme, accroché dans un coin, frappa mon regard et je le considérai avec mélancolie: je le reconnaissais pour avoir été porté par Jean, trois ans plus tôt, quand il venait à nos rendez-vous dans le bois.

A ces pénibles souvenirs, je sentis mon front comprimé comme dans un cercle de fer, j'avais des vertiges et les meubles dansaient autour de moi. La voix de mon hôtesse me tira de ma tourpeur.

—Tenez, voici ma petite fille. Elle est grosse, n'est-ce pas? Elle ressemble à son père; elle en a les yeux noirs et la coupe de figure.

—On ne peut pas savoir, les enfants changent tant!

—J'en suis sûre, il n'y a que mon mari qui soit brun chez nous.

Je pris la petite fille dans mes bras et je posai mes lèvres sur son front. Mes sensations étaient si violentes devant ce petit être, qu'une larme, que je ne pus arrêter, vint mouiller les minuscules cheveux bruns.

Sans dire un mot, je rendis le bébé à sa mère et, craignant de trahir ma souffrance en restant plus longtemps, je remontai précipitamment dans ma voiture et je m'enfuis comme une coupable.

\* \* \*

Nous étions au printemps, et les ra-

yons brûlants d'un radieux soleil de mai inondaient la campagne riante.

Je suivais un petit chemin de raccourci entre Saint-Denis et Calleville, pour me rendre chez un des clients de mon mari. Pierre étant très occupé, n'avait envoyée lui porter de l'argent pour solder un achat de fourrage.

J'avais préféré m'y rendre à pied; je marchais lentement sans me presser. Après avoir gravi une petite côte assez raide, qui m'avait fatiguée, je m'assis sur le rebord de la route, à l'ombre d'un petit bois.

L'endroit était délicieux, quelques fleurs émaillaient l'herbe du chemin, et les arbres qui l'enserraient ouvraient leurs premières feuilles, montrant le renouveau dans toute sa splendeur. Non loin de là, un calvaire qui, aujourd'hui, a disparu, se dressait dominant les alentours. Par une éclaircie entre les branches, j'apercevais la vallée de la Scie, avec ses verts pâturages, parsemés de marguerites des champs, traversés dans leur longueur par le long cordon argenté de la petite rivière.

J'étais plongée dans la contemplation, l'esprit occupé par la religieuse beauté de la nature qui rapprochait mon âme du ciel, quand un bruit de pas me fit tourner la tête.

Je tressaillis: Jean Ménard était devant moi. A ma vue, il s'arrêta.

Nous nous regardions émus de nous rencontrer ainsi, seuls, loin de tous, au milieu de la campagne silencieuse.

—Vous allez à Calleville? me demandait-il d'une voix troublée.

—Oui, chez vos voisins, les fermiers Parquin.

—Vous permettez?

J'avais rangé mes jupes pour lui faire place; il s'assit sur l'herbe, à quelques pas de moi.

J'avais rangé mes jupes pour lui faire place; il s'assit sur l'herbe, à quelques pas de moi.

Nous n'osions plus nous regarder, ni causer, craignant nos yeux qui parlaient trop, et notre voix qui nous eût trahis.

Je l'examinai en dessous. Jean était bien changé, ses cheveux étaient presque gris et une ride profonde creusait son front.

Sur son mâle visage, la douleur avait posé son stigmate, que faisait ressortir encore la mélancolie de son sourire.

—Est-ce vrai, dit-il tout à coup, est-ce vrai que Pierre est méchant et vous rend malheureuse?

Je soupirai sans répondre.

—On dit qu'il s'enivre fréquemment et vous frappe ensuite.

J'eus un nouveau soupir.

—Je souffre tant moralement que je ne sens pas ses coups.

Il tendit en avant ses poings fermés.

—Le lâche! frapper une femme!

—Il est jaloux.

—Sa jalousie n'a pas de motifs; vous êtes irréprochable!

—Je suis une grande coupable, Jean.. Si mes actions ne sont pas répréhensibles, mes pensées, mes désirs le sont.

—Vous le défendez!

—Non, je l'excuse; j'ai tant de torts, moi-même.

—Vous êtes sublime! s'écria-t-il en prenant sa tête dans ses mains. Moi, je n'ai pas cette indulgence!

—Etes-vous dur pour Marie, vous Jean?

—Non. Je la plains trop pour la triste vie qu'elle mène à mes côtés. Je fais ce que je peux pour réparer mes injustices à son égard: sa douceur excite mes remords.

—Eh bien, je ressens pour Pierre ce que vous ressentez pour elle, avec en plus la souffrance que me cause le sentiment pénible que j'ai pour lui.

—Lequel?

—La haine!... La haine, ce sentiment antichrétien que nous ne devrions pas avoir pour nos ennemis, je l'ai pour mon mari, pour l'homme qui sera le père de mon enfant!... Je vous assure que je me méprise réellement.

Il me regarda avec des yeux élargis par une douleur intense.

—Pourquoi faut-il que nous ayons autant souffert inutilement. Nous aurions pu être heureux et bons, comme tant d'autres le sont!

—Dieu ne l'a pas permis.

—Dieu! fit-il découragé. Il y a des moments où je doute de sa justice.

—Ne blasphémez pas, mon ami... Des temps meilleurs viendront peut-être.

—Je n'espère plus.

Nous nous tûmes, et ce silence entre nous avait quelque chose de poignant. J'avais envie de pleurer et de me jeter dans ses bras comme jadis, quand j'avais du chagrin. Pour dominer, cette faiblesse j'évoquai le souvenir de sa femme; avec elle entre nous, je serais plus forte.

—J'ai vu Marie, il y a quelques semaines, en revenant d'Auffray.

—Elle me l'a dit et je vous remercie de ce que vous avez fait pour elle en la ramenant à la maison... Je ne l'aurais pas fait pour "l'autre", moi.

—Ce n'est pas la même chose... Elle n'est responsable en rien de notre malheur. J'ai vu également votre petite fille.

—On me l'a rapporté aussi et je l'ai embrassée passionnément à l'endroit où vous aviez posé vos lèvres et mouillé son front de vos larmes.

Je rougis vivement et je baissai la tête, honteuse d'avoir été si faible devant sa femme.

—Quoi, Marie avait vu... Qu'a-t-elle pensé, alors?

—Est-ce qu'elle peut penser à quelque chose!

Il regarda fixement au loin, le visage soudain durci. Je frissonnai devant ce dédain, songeant que ma part était presque plus belle que celle de ma rivale.

—Vous regrettez d'être marié? fis-je hésitante. Vous avez eu des désillusions?

—Oui, je regrette ce stupide mariage, non pas que j'aie eu des désillusions, comme vous dites: je savais bien ce qu'était la femme que j'épousais, mais parce que je me suis attaché un boulet pesant après moi et qu'il me faut le traîner partout... J'ai été fou en me mariant. C'était indispensable pourtant, mes affaires périllicitaient faute de maîtresse de maison... j'étais dans un singulier état d'esprit. Alors, j'ai cru qu'une compagne m'arracherait un peu à mes sombres pensées, me ferait sortir de mon

apathie, et comme je n'avais qu'un nom et un logis à offrir, je n'ai cherché en retour qu'une femme qui pût s'en contenter.

—Cela lui a suffi?

—C'était plus qu'elle ne pouvait prétendre. Brave fille, peut-être, mais combien naïve!... En attendant, je me suis misérablement trompé; mon coeur était pris ailleurs sans réserve. Je n'aurais pas dû le compter pour rien.

Il eut un rire nerveux, fort d'abord, puis qui diminua pour finir dans un sanglot.

Je le regardais avec pitié, que de maux avait-il dû endurer avant que d'en arriver à cette défaillance, lui qui avait toujours été si fort dans le devoir?

Une question que ses dernières paroles m'excitaient à poser, brûlait mes lèvres. J'osai la formuler:

—Jean, est-ce donc vrai, vous pensez à moi encore quelquefois.

Il se leva brusquement.

—En avez-vous douté?

Je reçus en pleine figure son doux regard rempli de reproches et d'amour.

—Si je pense à vous! continua-t-il avec exaltation. Mais vous êtes mon unique pensée! Toujours, toujours, au travail comme au repos, vous êtes toujours là, présente à mon coeur.

Il se frappait la poitrine de sa main amaigrie.

—Avez-vous pu croire que vous étiez de celles qu'on oublie?... Je suis au courant de vos moindres gestes; je rôde autour de chez vous comme un malfaiteur qui se cache, et c'est miracle que Pierre ne m'ait pas rencontré... J'ai vu l'abîme toujours béant entre vous et votre mari, et je crois que je vous aurais tuée, s'il en avait été autrement...

Il se tut, comprenant combien son langage était criminel. S'étant rassis, il cacha son visage entre ses mains et je perçus ses sanglots étouffés.

Je me penchai vers lui et posai ma main brûlante sur son bras.

—Jean! je vous en prie, ne pleurez pas ainsi. J'ai besoin de tout mon courage pour retourner là-bas, tout à l'heure,

et ce courage je le puise en vous. Il y a longtemps que je me serais tuée si votre souvenir ne m'avait retenue. Et pourtant la mort eût été la fin de tous nos maux!

Il s'écria les yeux fous:

—Nos deux vies sont brisées à jamais si nous laissons les choses ainsi, ma Suzanne, puisque nous nous aimons, puisque trois ans de séparation n'ont pu diminuer notre amour, partons ensemble, fuyons ce pays... Oui, fuyons, cela vaudra mieux que de toujours pleurer... Qui donc, nous regrettera ensuite?

Je devins toute blanche, terrifiée par ces paroles.

—Ce serait un crime, bégayai-je.

—Erreur! le crime est de mentir chaque jour.

—Mais, votre femme?

—S'apercevrait-elle de mon absence, seulement?

—Et votre petite fille?

Il frissonna.

—Vous avez raison, je serais criminel. Dégrisé, il s'éloigna un peu... Le soleil descendait à l'horizon. Il était tard, je me levai pour partir.

—Je n'irai pas aujourd'hui chez les Parquin, je n'en ai plus le temps.

—Vous allez vous en retourner?

—Oui.

Je lui tendis la main. Il hésita, puis brusquement la saisit et la couvrit de baisers. Je fus oppressée et mes yeux lui demandèrent grâce.

—Suzanne, je ne veux pas que vous me quittiez, me dit-il ardemment. Que nous importe le monde entier après tout. Partons, la terre est vaste et nous vivrons heureux dans quelque coin perdu.

—Vous me mépriserez si je cédaï. Adieu, Jean! adieu! adieu!

—Suzanne!

Je partis les pas chancelants, sans grand courage. Je l'entendais sangloter et me crier: "Reviens." L'heure était grave, j'étais à bout de force.

Quelques mètres plus loin, je m'arrêtai, Jean était resté au milieu du chemin et me tendait les bras. Alors, je fus faible et je retournai sur mes pas. Il

poussait des cris de joie en me voyant revenir vers lui. Mais, soudain, je m'arrêtai avec un geste d'effroi.

Par suite d'une déclivité de la route, le calvaire se dressait entre lui et moi, et les bras étendus de la croix semblaient me barrer le chemin... le chemin de l'adultère! J'eus si nettement la notion de mon crime que je poussai un cri et m'enfuis affolée. Derrière moi, j'entendis les gémissements de Jean auquel j'avais donné un fol espoir.

J'arrivai chez moi en sueur, avec encore de l'épouvante dans les yeux.

—As-tu payé, me demanda Pierre que je croisai en entrant?

—Non. Je n'ai trouvé personne.

—Tiens, c'est drôle? Mais pourquoi as-tu couru! Tu en es toute rouge.

—J'ai eu peur, la nuit venait, murmurai-je, gênée par mon mensonge.

—Tu avais encore le temps. C'est absurde que de s'effrayer ainsi!

Il murmura encore quelques mots et me laissa tranquille.

\* \* \*

Ma mère venait me voir plus souvent qu'avant, sous le prétexte de m'aider à confectionner la petite layette de mon futur bébé.

Depuis quelques mois, je la trouvais changée et quoiqu'elle n'eût jamais été bien causante, elle restait à présent silencieuse de longs moments. Souvent aussi, elle me regardait avec insistance, et il me semblait qu'au fond de ses prunelles grises, il y avait une petite lueur de tristesse.

Je ne l'interrogeais pas, nous n'avions jamais été communicatives l'une envers l'autre et ne gêne existait entre nous; la plupart du temps, nos causeries s'en ressentaient et restaient sans intérêt.

Un matin, ma mère arriva bien plus tôt que de coutume. Elle avait la figure défaite comme si elle eut passé la nuit à veiller et à pleurer; son visage était bouleversé.

A peine entrée, elle m'examina attentivement et parut ensuite soulagée.

—Qu'avez-vous donc, maman, lui demandai-je?

—Rien, rien, dit-elle vivement.

Elle s'empressa de m'aider à l'ouvrage pour me donner le change, mais je sentais son regard sans cesse fixé sur moi. A chaque personne qui entra, elle frissonnait et semblait redouter les paroles que les gens échangeaient avec moi.

Je m'irritai dans mon for intérieur de ne point deviner les motifs de son trouble; aucun doute ne m'était permis: ma mère n'était pas dans son état habituel et j'en étais la cause.

J'avais dressé coquettement la table, et chose que je faisais rarement, l'avais ornée de fleurs.

Quand Pierre entra, ma mère eut comme un geste apeuré. Pourtant, il paraissait gai... trop gai peut-être, et son regard brillait d'une joie mauvaise.

Au moment où j'apportais sur la table un plat de petits pois, il me dit brusquement, sans aucun ménagement:

—Tu connais la nouvelle? Jean Ménard est mort cette nuit.

Je laissai tomber le plat que je tenais.

—Jean est mort, répétais-je frappée au cœur.

Tournoyant sur moi-même, je tombai lourdement par terre.

—Malheureux! vous avez tué ma fille?

J'entendis encore ce cri de ma mère et ce fut tout. J'étais évanouie.

Quand je revins à moi, j'avais une forte fièvre et je délirais, n'ayant qu'un mot—je l'ai su depuis—sur les lèvres, celui de Jean.

J'avais mis au monde un garçon si chétif, et moi-même était si faible, que longtemps on pensa que la mère et l'enfant feraient connaissance de la tombe.

Cependant, mon heure n'était pas encore venue; la mort ne voulait ni de mon fils ni de moi.

Ma mère m'avait soignée avec un dévouement dont une mère seule est capable; et farouche dans sa tâche, elle n'avait voulu personne d'autre à mon chevet. Elle avait éloigné jusqu'à mon mari, ne permettant à celui-ci que de me regarder de loin et sans franchir le seuil de ma chambre.

Les paroles insensées d'amour, de

haine et de vengeance que ma bouche inconsciente prononçait, ma mère fut seule à les recueillir, et je suis sûre que souvent ce dut être pour elle, un martyre que de les entendre, et l'expiation qu'autrefois Jean lui avait prédite.

En recouvrant la raison, je retrouvai la mémoire et la phrase de Pierre: "Jean Ménard est mort cette nuit", me parut avoir été prononcé le jour même. Je souffris autant que si je n'eusse pas été malade.

Faible comme je l'étais, je n'avais pas la force de dissimuler mon chagrin et ma mère fut témoin de mes pleurs et de mes peines. Elle se taisait, sentant l'inutilité de ses consolations et ne pouvant pas, non plus, me parler d'un autre homme que de mon mari.

Pourtant, un jour, je la forçai à sortir de sa réserve.

—De quoi Jean est-il mort?

Elle sursauta.

—Ne parlons pas de ça, répondit-elle.

—Je l'avais vu quelques jours avant et il n'était pas malade, continuai-je obstinément.

—Il a été enlevé en quelques jours par une fluxion de poitrine. Tais-toi, à présent.

Je me mis à pleurer sans souci de son adjuration.

Et, sans doute, vous saviez qu'il était malade, et vous ne me l'avez pas dit!

—A quoi bon? répondit-elle, se déterminant à me laisser parler.

—J'aurais été vers lui. Jamais je n'aurais voulu qu'il partit sans m'avoir revu.

—Ma pauvre enfant, tu oublies qu'il était marié et que toi-même...

—Est-ce que sa femme comptait? Est-ce que Pierre était quelque chose quand il s'agissait de lui et de moi?... Ma présence à son chevet l'eût peut-être sauvé.

Hélas! il était si faible, si épuisé, qu'il n'a pas lutté bien longtemps contre la mort.

Ma mère parlait très bas, d'une voix enrouée; je ne compris pas qu'elle aussi était terrassée par le décès de Jean dont elle se sentait presque la cause, et je m'é-

criai, avec un accent de poignant désespoir:

—Mon Dieu, pourquoi donc ne l'ai-je pas suivi, quand il m'a demandé de partir avec lui? Il vivrait encore! Tandis qu'à présent... Ah! je veux mourir aussi, être à lui dans la mort, puisque la vie nous a séparés?

—Je suis ta mère, Suzanne; je t'en prie ne parle pas ainsi, me supplia-t-elle le visage bouleversé... Si tu parlais, que ferais-je, moi qui n'ai plus que toi... Et ton fils? Le devoir t'ordonne d'oublier le passé et de vivre pour ton enfant et ton mari.

—Oui, c'est ça, criais-je en me tournant vers la muraille; pas le droit ni d'aimer ni de parler, ni même de penser, et tout ça parce que je suis la femme d'un homme que je déteste et à qui j'ai été mariée de force!

Je sanglotais éperdûment. Ma mère se pencha sur mon lit et m'attira contre son cœur, me disant avec une douleur muette, si profonde que je sentis alors son mal:

—Ma Suzanne, tais-toi. Tu fais pleurer ta mère...

Je passai mes bras autour de son cou et, pour la première fois, nous nous com primes vraiment; je pleurais sur son épaule et ses larmes à elle venaient mouiller mon cou.

\* \* \*

—Maman, je veux aller à l'église de Calleville, accompagnez-moi, demandai-je, un matin, à ma mère, quand je fus remise sur pied.

—Pourquoi, à Calleville? fit Pierre qui était présent.

Je rougis un peu et, avec hésitation, répondis:

—Parce que c'est là que j'appris toute jeune à prier Dieu, et c'est là que je veux aller le remercier de ma guérison et lui présenter mon petit garçon.

Il haussa les épaules.

—En voilà une idée!

—Ton désir est tout naturel, Suzanne se hâta de dire ma mère. Demain matin, nous irons y entendre la messe en-

semble. Je prendrai Zélie avec moi — elle avait encore cette servante — et elle tiendra le petit.

Je la remerciai de son intervention par un regard de gratitude.

Le lendemain, je revis la petite église où s'était ébauché mon roman avec Jean, où nos deux mariages s'étaient célébrés et où on avait chanté pour lui l'office des morts.

Je surpris les yeux de Zélie souvent fixés sur moi pendant le Saint-Sacrifice; elle paraissait péniblement étonnée des ravages que la maladie avait apportés sur mon physique; mon visage était émacié, mes lèvres pâlies, mes yeux cernés de noir brillaient d'un feu étrange, avec quelque chose d'égaré dans le regard. J'étais si maigre à présent que ma jupe flottait, lâche autour de mes hanches, et les plis de mon corsage accusaient mieux encore la disparition de mes formes opulentes de jadis.

J'entendis ces mots de Zélie à ma mère, quoiqu'elle les eut prononcés très bas :

— Comme Suzanne est changée; il n'en reste plus!

Je me tournai vers elle et la regardai avec un triste sourire — un sourire si triste qu'elle en frissonna.

— Dieu aurait mieux fait de me prendre tout-à-fait.

Ma mère joignit les mains et ses yeux se posèrent sur le Christ d'argent qui surmontait l'autel, et je vis de grosses larmes rouler sur ses joues; alors, baisant la tête, je me mis à prier.

Après la messe je me levai :

— Attendez-moi là, maman, je vais revenir dans quelques minutes.

Elle soupira et d'un signe de tête approbatif, me laissa libre d'agir.

Je glissai sans bruit sur les dalles de l'église et, étant sortie, je me dirigeai à travers les tombes, cherchant celle de Jean.

L'ayant trouvée, je m'y agenouillai, et telle qu'une veuve éplorée, je parlai à l'aimé à travers la pierre, lui demandant pardon d'avoir résisté à son désir de fuite, m'accusant de sa mort et le suppliant de venir me chercher.

Le temps passait et je restais agenouillée, oubliant tout ce qui n'était pas lui et moi. Une forte brise inclinait les verts cyprès sur la tombe grise, et leur feuillage, fouettant la croix, semblait pleurer avec moi celui qui n'était plus. Dans le ciel bleu, de gros nuages sombres s'étaient formés et cachaient le soleil qui ajoutait par son absence, une note de plus à la tristesse des choses.

Soudain, une main brutale s'abattit sur mon épaule.

— Misérable femme! que fais-tu là?

Je tournai la tête et devins livide: Pierre était là et ses yeux, injectés de sang, lançaient de sombres flammes.

— Je suis coupable, lui dis-je... Le crime est aussi grand en pensées qu'en actions... Tuez-moi vous en avez le droit.

L'instant était si grave que je n'osais plus le tutoyer; cependant, tout en reconnaissant mes torts je ne les excusais pas.

Il leva son poing menaçant et allait l'abattre sur ma tête, quand ma mère, arrivant, se cramponna à lui et le repoussa avec la force d'une lionne qui défend ses petits.

Se plaçant entre lui et moi, elle étendit les bras pour mieux me protéger.

— Ne touchez pas à ma fille, elle a assez souffert!... Pouvez-vous être jaloux d'un mort!

— Ce mort vivait encore il y a trois mois, répondit-il durement, sans fléchir.

— Eût-il vécu hier, il n'en est pas moins mort. Allez-vous-en, Pierre, et si, vous le voulez, je puis garder ma fille. Il eut un sourd grognement.

— Non, s'écria-t-il tant que ma femme vivra elle habitera mon toit. Je ne veux pas être la risée du pays.

— Suzanne fut ma fille avant d'être votre femme, et si je la laisse retourner avec vous, soyez généreux et ne la frappez pas.

— C'est affaire entre elle et moi.

Il repoussa violemment ma mère.

— Allons, viens, tu ne vas pas rester là, me dit-il en me serrant brutalement le bras pour m'aider à me relever, car j'étais restée agenouillée.

Il m'entraîna vers la voiture, arrêtée à quelques mètres de l'église. Avant d'y monter, je m'élançai au cou de ma mère et l'embrassai fortement. Elle venait de renier tous les principes de sa vie, en me protégeant, moi coupable, contre la colère légitime du maître qu'elle-même m'avait choisi.

Dans la voiture qui nous reconduisait chez nous, nous n'échangeâmes pas un mot, Pierre et moi, et à ma grande surprise, il ne me brutalisa pas à la maison; seulement à partir de ce jour, nos rapports furent de plus en plus pénibles. A la moindre chose, mon mari me lançait au visage quelque méchante parole au sujet de Jean.

J'en pris vite mon parti et, quoique ce fussent autant de coups d'épingles qui labouraient mon cœur, je ne répondis pas à aucune de ses ironies. D'ailleurs, tout bonheur était fini désormais pour moi: ma vie était à jamais brisée. J'éprouvais une sensation de vide insurmontable, de dégoût démoralisant et, sans avoir le courage de réagir contre la morne tristesse qui m'étreignait, je m'enfermai dans ma douleur, y trouvant une certaine volupté à en savourer toutes les phases, et négligeant ma santé avec l'idée fixe de disparaître. Ma mère effrayée de ma faiblesse, venait me voir presque chaque jour. Elle essayait de relever mon courage, de m'intéresser à quelque travail agréable ou encore m'emmenait avec elle dans toutes ses courses et me forçait à sortir pour promener mon bébé.

—J'obéissais, docile à tout ce qu'elle voulait, avec une indifférence qui la figeait. Elle constatait avec épouvante que je devenais de plus en plus diaphane, et quand à travers les verts sapins de notre allée, je marchais silencieuse, le buste penché en avant, elle croyait voir une ombre qui déjà ne tenait plus à la terre que par quelques liens bien menus.

Je serais morte, sans doute, si Dieu, prenant en pitié les larmes et les prières maternelles, ne m'avait envoyé le dérivatif nécessaire à mes peines.

\* \* \*

Nous étions dans les premiers jours

d'octobre et le froid, venant plus tôt que de coutume, sévissait sur la campagne. Les feuilles sèches couvraient l'herbe rase et le vent passait en sifflant, à travers les branches dénudées.

Nous continuions de sortir — mais en le vêtant bien — mon petit garçon, vers le milieu de la journée, aux heures les moins froides, le médecin nous l'ayant prescrit à cause de sa débilité native.

Un soir, à la suite de sa promenade il toussa et fut méchant.

—Un peu de froid, disait ma mère; demain, il n'y paraîtra pas.

Le lendemain matin, en effet, il semblait gai et rien ne faisait prévoir qu'il dût être malade; mais, l'après-midi, une forte fièvre le prit et le docteur consulté en toute hâte, hocha la tête gravement.

—Est-ce sérieux, lui demanda ma mère?

—Heu! on ne peut encore savoir. Sa gorge m'inquiète, répondit-il.

—Que craignez-vous donc?

—Bien des choses. Il est si faible!

Il se tourna vers moi et m'examina en silence.

—La mère n'est guère solide non plus, dit-il ensuite.

Je vis maman se reculer dans l'ombre et se mettre à pleurer. Il comprit qu'il venait d'effleurer un sujet pénible et n'insista pas.

—Faites prendre au bébé quelques cuillerées de sirop, lavez-lui la gorge et soutenez-le avec un peu de champagne, coupé d'eau.

J'entendis ces paroles dans un songe, je ne croyais pas mon enfant sérieusement malade et ma pensée était absente, mes yeux restaient élargis, voilés, comme le ciel un jour de pluie, et quand je parlais d'une voix déjà lointaine, mes phrases étaient courtes, hachées, dites avec lassitude.

Mais bientôt, autour du berceau, un mot circula, un mot qui jette la terreur dans le cœur des mères et les rends capables des plus héroïques dévouements.

A voix basse, on parlait du "croup", de l'effroyable maladie qui tuait les neuf dixièmes de ceux qu'elle attaquait! A ce moment-là, le sérum n'était pas encore

découvert. Il n'en était même pas question.

Mon bébé reposait, la figure rouge et convulsée, sur les blancs oreillers; un sifflement court et aigu sortait péniblement de sa bouche entr'ouverte. Je tenais dans ma main sa petite menotte brûlante, et ses yeux tournés vers moi semblaient me supplier de lui enlever son mal.

Alors, sous le regard de ce petit ange, devant ses souffrances, je sortis enfin de ma longue apathie, un peu de fièvre colora mes joues et je redevins la femme forte que j'avais été... que Jean avait aimée! L'amour maternel prenait brusquement possession de mon âme et me faisait oublier tout ce qui n'était pas mon fils... mon fils qu'il fallait arracher à la proie vorace que le tenait!

Auprès du blanc berceau, je passai de longues heures, le cœur broyé d'inquiétude, méprisant la fatigue, repoussant tous ceux qui voulaient m'en arracher et me forcer à prendre du repos.

Le mal empirait et le médecin pourtant hésitait à agir. Le danger de contagion était si grand qu'il avait le droit de reculer devant ce dévouement.

Penché sur le petit malade, le visage un peu pâle, il restait irrésolu. J'appuyai ma main sur son bras.

—Docteur, faites l'incision, ce sera moi qui soulagerai mon fils.

—Faible comme vous êtes, ce serait la mort certaine.

—Eh! que vous importe! si mon heure est venue, pouvez-vous la changer?

Il ne répondit pas.

Je comprenais fort bien son recul en cette occasion.

Encore jeune, ayant tout un avenir devant lui, marié, à une femme charmante, père de cinq petits enfants, il pouvait, il avait le droit d'hésiter. Mais pourquoi ne m'acceptait-il pas, moi dont la vie était moins précieuse que celle de mon fils qui entraît au monde, alors que j'en connaissais déjà toutes les amertumes et que ma mort eut été un vrai soulagement?...

Je joignis les mains et le suppliai ardemment. Ma mère voulut s'interposer

et prendre ma place, je la repoussai.

—Vous avez toujours affirmé hautement vos droits sur moi. Laissez-moi aujourd'hui ne vous en céder aucun sur mon enfant.

—Cependant...

—N'insistez pas, maman, vous me feriez dire des choses que je regretterais ensuite.

Elle blêmit et se tut. Dans l'état d'agitation où j'étais, elle me sentait capable de prononcer "ces choses" et elle n'avait pas le courage de les affronter.

Le médecin agit enfin et j'aspirai la membrane funeste.

Notre petit malade parut soulagé presque aussitôt. Le ciel prenait pitié de moi et ne m'accablait pas. Mon enfant guérit et je ne fus pas malade; au contraire, cette secousse m'avait sauvée de moi-même, je voulais vivre à présent pour mon fils.

\* \* \*

—Dans quinze jours on va vendre chez le femme Ménard, m'avait dit Pierre en ricanant le midi au déjeuner. Elle a des dettes de tous les côtés. Son fainéant de mari ne lui a pas laissé une jolie situation!

Je n'avais pas répondu: Pierre pouvait vraiment parler des autres, lui qui était ivre tous les jours et passait sa vie à rouler de cabaret en cabaret.

—Combien doit donc la veuve de Jean Ménard pour qu'on la vende judiciairement? demandais-je d'un ton indifférent à ma servante.

—On parle de huit cents francs, me répondit cette fille.

—Huit cents francs! ce n'est pas énorme!

—Encore faut-il les avoir... Son mari lui avait pourtant laissé, une ferme en bon état, mais elle ne s'y connaît guère et, de plus, la récolte a été mauvaise; ses vaches ont eu la fièvre aphteuse, elles ont été mal soignées et presque toutes sont mortes. Ce qui fait qu'en dix mois — dix mois déjà que Jean n'était plus! — elle a tout mangé et a encore trouvé le moyen de faire des dettes.

—Elle est à plaindre...

—Dame, oui! surtout qu'elle a un enfant.

Cette position précaire de la femme de Jean, et surtout à cause de l'enfant, m'obséda le restant de la journée. Si j'avais eu la somme nécessaire pour arrêter les poursuites, je la lui aurais envoyée.

Malheureusement, je ne l'avais pas. J'avais habitué Pierre à lui rendre ses comptes et à ne jamais garder un sou pour moi et, ce jour-là, je le regrettais bien.

A force de ruses, j'aurais pu détourner une centaine de francs, mais qu'est-ce que cela eût été dans la circonstance? une goutte d'eau qui n'eût pas emêché le malheur; et, d'ailleurs, cela eût été demandé bien trop longtemps.

La nuit, je dormis mal. J'eus un affreux cauchemar dans lequel Jean m'apparut. Je le voyais me regarder d'un oeil triste, et comme je m'élançais vers lui, il me repoussait et me montrait sa femme et son enfant que de grands diables noirs emportaient. Parmi ceux-ci, je reconnaissais plusieurs habitants du pays, à qui la malheureuse Marie devait de l'argent. A nouveau, je voulais rejoindre Jean, mais il s'enfuyait à mon approche, et quoique je fisse pour le suivre, une force invisible me rejetait en arrière. Lorsqu'il eut disparu, je me vis aussitôt entourée par une bande grimaçante d'hommes de loi qui dansaient autour de moi une sarabande infernale. J'eus si peur que je m'éveillai, et je respirai soulagée en me retrouvant dans mon lit.

Seulement, je ne pus me rendormir; l'image pâle de Jean restait à ma mémoire et je résolus d'essayer une tentative auprès de ma mère en faveur de sa veuve.

Je profitai de la première absence de mon mari pour faire atteler ma voiture et courir chez ma mère, sans grand espoir de réussite dans mon entreprise; je savais combien elle était parcimonieuse.

—Tu es seule, fit-elle surprise ne me voyant entrer.

—Pierre est sorti et j'en ai profité pour venir vous voir, dis-je précipitamment.

—Qu'as-tu donc de si pressé à me dire? J'eus une hésitation devant l'énormité de ma demande.

—J'ai quelque chose à vous demander balbutiai-je la voix enrouée.

Son regard m'interrogea. Je toussai pour m'éclaircir le gosier sans grand succès.

—Je voudrais que vous me prêtiez huit cents francs...

Je m'attendais à voir ma mère bondir à mes paroles. Il n'en fut rien.

—Combien dis-tu?

—Huit cents francs... Je vous en prie ne me refusez pas.

Je tombai à genoux en l'implorant, les mains jointes.

Elle m'examinait en silence, hochant la tête tristement.

—Huit cents francs! dit-elle comme en un songe... pour sauver "sa femme"!

Je baissai la tête, ne pouvant avouer et ne voulant pas nier, un peu étonnée de sa divination.

Elle s'absenta quelques minutes pendant lesquelles mon coeur angoissé battait fortement.

Elle revint bientôt et me tendit une petite liasse de billets bleus.

—Voici la somme.

—Oh! ma mère, merci.

Elle posa sa main sur ma tête et me dit:

—Fais-en ce que tu veux et quand tu en auras encore besoin, adresse-toi toujours à moi.

—Vous êtes bonne, maman, m'écriai-je avec conviction et, saisissant le bas de sa robe, je le baisai respectueusement. Elle me releva et m'embrassa frénétiquement.

—Tu es sublime, toi, ma fille!

Soudain, elle éclata en sanglots convulsifs et s'enfuit dans sa chambre.

Je n'osai pas l'y suivre, et, comme j'avais encore une course à faire avant de rentrer, je remontai en voiture et me dirigeai vers le presbytère.

—Monsieur le curé est-il chez lui? m'informai-je auprès d'une femme qui écurait des marmites avec du sable, dans le jardin de celui-ci.

—Oui, madame.

—Me voici, dit celui que je cherchais en s'avancant vers moi.

C'était le même qui avait béni mon mariage. Autrefois, on changeait moins souvent qu'à présent les pasteurs du pays; aussi ils connaissaient si bien leurs paroissiens qu'ils devenaient les véritables amis de chacun.

—Je désire vous parler, monsieur le curé.

—Venez, mon enfant.

Il m'introduisit dans une petite pièce qui devait lui servir, tour à tour, d'oratoire, de cabinet de travail et de pièce de réception, à en juger par les meubles disparates dont elle était ornée.

—Que me voulez-vous? dit-il quand je fus assise.

—Je viens vous prier de faire parvenir cette somme à la veuve Ménard, et ceci dans le plus grand mystère. Je désire que mon nom ne soit pas prononcé, et que ce don reste ignoré de tous.

Sur le visage de mon interlocuteur une gravité onctueuse se répandit.

—Votre mari est au courant de la visite que vous me faites?

—Non, il ignore tout, et ma présence ici et l'argent que je vous apporte.

—Dans ce cas, mon enfant, je ne puis faire ce que vous me demandez.

—Pourquoi?

—Parce qu'une femme mariée n'a pas le droit de disposer d'une aussi forte somme sans l'autorisation de son mari; même quand il s'agit d'une bonne action.

—Mais cet argent n'est pas le sien!

—Où l'avez-vous donc pris?

Son regard était sévère, mais je ne m'en troublais pas.

—C'est ma mère qui vient de me le donner avec la liberté d'en disposer à mon gré.

Il sourit, rasséréné.

—C'est différent, alors!

Il prit les billets que je lui tendais et les mit dans une enveloppe qu'il cacheta.

—Vous voulez donc payer les dettes de cette femme?

—Empêcher surtout qu'on ne vende ses biens, oh! oui...

—C'est beau cela, elle ne vous est rien.

—Elle était "sa femme", murmurai-

je les yeux brusquement noyés de larmes.

Il posa un doigt sur mes lèvres.

—Chut, mon enfant! Il est certains mots qu'on ne doit pas prononcer... Allez en paix, maintenant, votre commission sera faite.

\* \* \*

On fut bien surpris dans le pays d'apprendre que la veuve Ménard avait trouvé de l'argent pour payer tout ce qu'elle devait, mais le plus étonné de tous, fut mon mari.

—Elle a une chance incroyable, me dit-il rageur. C'est demain qu'on devait la vendre et elle trouve moyen d'arrêter la petite exécution.

Pour la première fois depuis longtemps j'eus un sourire qui n'était pas amer.

Je continuai par la suite, toujours avec le même mystère, à aider la femme de Jean, et je crois bien que sans moi, elle n'eût pu conserver longtemps son exploitation agricole, même après l'envoi de mon premier secours, tant elle s'entendait peu aux affaires.

J'éprouvais une satisfaction à la rencontrer et à lui parler, surtout lorsqu'elle était accompagnée de sa petite fille. Celle-ci en grandissant devenait superbe et sa mère avait dit vrai, elle ressemblait à Jean. Aussi, je ne laissais jamais passer l'occasion de la prendre dans mes bras et de l'embrasser, et l'enfant se familiarisant vite, accourut bientôt à ma rencontre dès qu'elle m'apercevait.

On peut trouver étrange l'intérêt que je portais à la veuve de Jean, alors qu'il paraissait tout naturel, que j'eusse eu de l'éloignement — j'allais dire jalousie ou répulsion — pour tout ce qui avait occupé sa vie en dehors de moi. Mais à me replier sur moi-même pendant si longtemps, j'avais beaucoup réfléchi, mes idées étaient larges et tendaient à s'élever vers la charité chrétienne, si belle dans son infinie étendue. Il y a des âmes qui aiment le sacrifice d'ailleurs, et je crois bien que la mienne fut du nombre; c'est ainsi qu'à partir de cette époque on me vit souvent au chevet des malades, ou en tournée chez les malheureux du pays pour leur porter quelque secours.

Et entre mon fils et mes pauvres, j'oubliai un peu toutes mes infortunes.

Quand je me sentais lâche, que j'étais oppressée par les pénibles souvenirs qui m'assaillaient, ou encore quand Pierre avait été brutal avec moi, je courais prendre mon petit garçon dans mes bras et je le couvrais de baisers brûlants, alors son joli sourire mettait un peu de baume sur mes blessures, et une visite à un de mes protégés achevait la guérison.

Ma mère était dans ce temps là beaucoup plus à p'aindre que moi, ses yeux s'étaient ouverts et sa conscience lui reprochait d'avoir gaché ma vie. Elle devenait indifférente à tout ce qu'elle avait prôné, l'argent, la vanité ne lui soulaient plus guère.

Lorsqu'elle se trouvait en face de moi, elle éprouvait quelque chose ressemblant fort à de la gêne, surtout lorsqu'elle voyait mes yeux fixés vaguement au loin, ou qu'elle me parlait et que toute à mes pensées je ne l'entendais pas. Sa seule consolation était de me voir penché sur le berceau de mon fils; elle comprenait qu'alors le coeur de la mère endormait pour un moment le coeur de la femme.

De tous les sentiments humains le remords est le plus douloureux; il vous poursuit nuit et jour, ne vous laissant jamais un moment de répit. Elle en connut tous les tourments quand Pierre me brutalisait, quand, en allant à Calleville, elle me voyait tourner les yeux vers le cimetière, quand le seul nom de Jean me faisait verser des larmes.

Malheureusement, je ne devinai pas l'état d'esprit de ma mère et souvent je dus lui faire de la peine sans le vouloir. Si j'avais compris sa douleur, je lui aurais épargné de me voir si triste, et devant elle, j'aurais effecté la gaité, quand bien même mon coeur en eût été plus lourd encore.

\* \* \*

Un matin, j'attendis en vain ma mère qui devait venir avec moi à Saint-Victor, visiter une vieille parente de mon mari.

Vers midi, je vis arriver Zélie, le visage animé par sa course rapide.

—Quelle nouvelle m'apportes-tu de maman. D'où vient qu'elle ne soit pas venue? lui demandai-je en la voyant.

—La maîtresse est malade, répondit laconiquement la servante.

—Malade! maman est malade? mais hier...

—Vous ne vous en étiez donc pas aperçue? Il y a longtemps qu'elle traîne; elle se faisait tant de mal, aussi!...

—En effet, elle était drôle depuis quelque temps, mais elle ne me parlait jamais de ce qui l'obsédait.

—Dame, c'était difficile de vous le dire, on avoue rarement qu'on s'est trompé, et puis, bah! ça n'aurait pas changé grand chose à ce qui est.

Je regardais Zélie avec un peu d'étonnement. Ses phrases amphigouriques — phrases chères aux Normands — ne signifiaient pas grand chose.

—Monte avec moi à ma chambre; pendant que je m'habillerai, tu me raconteras tout ce que tu sais.

Elle me suivit et s'étant assise près de la fenêtre, elle croisa ses mains sur ses genoux et se mit à examiner partout autour d'elle.

—Etes-vous heureuse, Suzanne, d'avoir une armoire à glace, comme il y en a dans les châteaux.

—Laisse là les meubles, voilà plus de cinquante fois que tu viens dans ma chambre, l'occasion de les contempler ne t'a donc pas manqué. Dis-moi plutôt qu'est-ce que maman a.

—La maîtresse a voulu se lever malgré sa faiblesse et elle est tombée dans la cuisine. Nous avons eu du mal, l'autre servante et moi, à la déshabiller et à la remettre au lit.

—Alors, c'est une syncope qui peut-être n'aura pas de suite.

—Heu! je le souhaite, mais j'en doute. ... La maîtresse est malade pour longtemps!

—Mon Dieu!... as-tu vu le médecin?

—Oui, il est venu.

—Qu'est-ce qu'il dit?

—Pas grand chose, couci, couci.

—Mais encore?

—C'est tout ce qu'il a dit!

—Il n'a pas dû se creuser la cervelle

pour formuler ce diagnostic, m'écriai-je impatientée par les réticences de Zélie.

—Ne vous fâchez pas, Suzanne, me dit cette fille tranquillement; vous aurez cent fois l'occasion de le faire en soignant votre mère, car je suppose que vous allez rester près d'elle... à moins que Pierre..

—Soit sans crainte, Pierre dira ce qu'il voudra; ma mère est malade, je ne la quitterai pas.

Nous partîmes après que j'eus prévenu mon mari et donné quelques ordres à ma servante, et lui eus recommandé surtout de m'amener mon fils le lendemain, si je ne relrais pas le soir.

Ma mère était bien plus malade que je ne le supposais, et je compris pourquoi Zélie avait été si ambiguë dans ses réponses. Ce fut mon tour de m'installer à son chevet; mais bientôt je compris l'inutilité de mes soins: la mort l'avait désignée pour être une de ses prochaines victimes.

Je n'eus pas le temps de m'appesantir sur l'immense vide que ce nouveau deuil creuserait autour de moi; les événements se précipitaient.

Je me souviens encore de la douloureuse journée qui marqua la dernière étape de ma mère sur la terre. La pluie tombait au dehors par averses; de temps en temps, de longs éclairs en zig-zag sillonnaient les nuës et le grondement sourd du tonnerre faisait frissonner tous ceux qui entouraient le lit d'agonie.

Deux heures venaient de sonner au bourg quand la voix de ma mère coupa le silence:

—Qu'on me laisse avec Suzanne, je veux lui parler.

Sans bruit, les assistants quittèrent la chambre et, devinant ce qu'elle allait me dire, je refoulai mes larmes et rapprochai ma chaise de la tête du lit.

—Suzanne, donne-moi ta main... et ne m'interromps pas, je veux t'ouvrir mon coeur.

Je retins mon souffle pour mieux entendre la voix chère, dont les intonations étaient déjà si basses.

—Ma fille, continua ma mère, je fus une grande coupable en te forçant à un mariage qui te répugnait, et d'autant plus

coupable que je savais combien tu aimais un autre homme que celui que je te donnais.

Je voulais l'arrêter; d'un geste, elle m'imposa silence.

—C'est par un stupide orgueil que je te voulais la femme de Pierre; j'étais partie de bas et je te voulais riche; au surplus, je croyais à cette sottise chose, que l'argent remplace tout et qu'en en ayant, tu te consolerais vivement... L'avenir me prouva mon erreur; mais je ne compris réellement tout l'ignoble de ma conduite que quand je vous vis, Jean et toi, si nobles dans votre douleur, souffrant l'un pour l'autre sans faiblesse, sans vous départir de ce qui était vos devoirs. Les brutalités de Pierre envers toi et la grande bonté de Jean pour tous, m'ouvrirent aussi les yeux.

Je fus ton bourreau, ma pauvre Suzanne, et tu fus ma victime douce et résignée... Combien de fois as-tu dû me maudire?...

—Non, ma mère, jamais; — même dans mes jours de profond désespoir, je ne vous ai pas accusée.

Elle hocha la tête douloureusement.

—Si... je sais bien que le contraire n'était pas possible... Tu m'en as voulu. Je m'en souviens; tu me fuyais comme si j'avais été ton ennemie; dans tes pensées, tu me mettais au même rang que Pierre... et tu avais raison! J'ai été mauvaise mère.

Je pressai sa main et la portai à mes lèvres.

—Je vous en prie, maman, ne dites pas ces choses... Vous avez cru bien faire et votre seul tort est de vous être trompée.

—Trompée! ah! si ce n'était que cela! Mais toi, pourquoi m'as-tu obéi, alors?

—Vous m'auriez maudite si je ne l'avais pas fait, et puis... c'était mon devoir.

—Ton devoir?... Je t'aurais maudite, peut-être, mais je n'aurais pas connu le remords par la suite.

—C'eût été moi qui l'eusse ressenti, maman. Le quatrième commandement qui émane de Dieu même, est absolu dans sa clarté et n'admet pas la moindre inter-

prétation à côté, pas plus qu'aucune exception. En vous obéissant, je n'ai fait que mon devoir et le ciel m'aurait punie si j'avais agi autrement.

—Alors, moi, comment me juges-tu? me demanda-t-elle faiblement.

Comme l'instrument dont s'est servie la Providence pour m'éprouver.

—Je voudrais te croire... Mais non, ne m'abuse pas. Rien ne peut atténuer mes torts, ils sont trop grands pour cela et pour que Dieu me les pardonne, lui qui les jugera dans son intégrité, je veux que toi-même tu m'aies absoute d'avance.

Ma mère se souleva péniblement sur sa couche. Un éclair illumina la chambre, et je vis ses yeux tout brillants de larmes.

—Ma fille, continua-t-elle, ta mère te demande pardon de t'avoir fait tant souffrir. C'est dur pour une mère d'implorer son enfant, et pourtant, je voudrais avoir la force de me traîner à tes genoux.

Je me dressai et l'entourai de mes deux bras en sanglotant éperdument.

—Assez, assez, maman! vous n'avez pas à vous excuser.

—Si, si, répéta-t-elle avec exaltation. Je veux que ta bouche prononce les paroles de paix, afin que quand Dieu me demandera ce que j'ai fait de l'enfant qu'il m'avait confiée, je puisse lui répondre que tu m'as pardonné.

Je ne pouvais me résoudre à faire ce qu'elle me demandait, mais elle retomba si faible sur ses oreillers, pâle par tant d'efforts, que je m'écriai le coeur broyé:

—Je vous aime, ma mère; je vous ai toujours aimée et je supplie le ciel de vous pardonner comme... comme je le fais moi-même, pour les torts que vous croyez avoir eus envers moi.

Une douce sérénité se répandit sur son visage et moi, complètement bouleversée par cette scène, je tombai à genoux devant elle et cachai ma figure dans ses draps.

Elle posa sa main exsangue sur ma tête.

—Ma Suzanne, je ne t'ai pas tout dit... Tu viens de me pardonner comme Jean Ménard l'a fait... Je l'ai vu avant qu'il

meure; il m'avait fait demander, ajouta-t-elle lentement.

J'ignorais cette circonstance, et mon souffle soudain arrêté, oubliant l'heure et le lieu, mes yeux interrogèrent ma mère.

—Je l'ai vu, reprit-elle tout bas. Il m'a confié une lettre, à te remettre, et sachant combien la chose était délicate, il m'a laissée libre de la détruire.

—Vous l'avez brûlée! bégayai-je angoissée.

—Non. Dans cette lettre, il te faisait ses derniers adieux et te recommandait de protéger sa fille, comme je savais que rien ne pressait, je l'ai gardée. Elle est là sous mon oreiller... la voilà, je te la remets.

Je saisis le papier, avide de le lire, mais ma mère posa sa main sur la mienne pour calmer mon ardeur.

—Non, pas tout de suite... Tu en prendras connaissance quand je ne serai plus là. Si près du tombeau, mon âme est détachée des vains préjugés d'ici-bas, je vois plus clairement le néant de nos lois humaines, et c'est pour cela que je te remets à toi, la femme de Pierre, la lettre d'adieu que t'a envoyé "l'autre"

—l'autre qui peut-être aux yeux de Dieu, te touche d'aussi près que Pierre. — Si le monde savait que j'ai servi d'intermédiaire, il crierait au sacrilège: une mère accepter pareille chose! Peu importe... pourtant, je préfère ne plus être là quand tu la liras.

—Je ferai ce que vous voudrez, ma mère, répondis-je en serrant précieusement dans mon corsage l'écrit de Jean.

Les yeux de ma mère se fermèrent un long moment, et quand elle les rouvrit, elle vit mon regard anxieux fixé sur elle. Elle devina les questions que je n'osais lui poser.

—Tu veux savoir quelque chose, fit-elle faiblement.

—Je crains de vous fatiguer.

—Interroge-moi?

—Comment Jean est-il mort? murmurai-je en rougissant d'oser revenir là-dessus.

—Comme il avait vécu... tout aussi noblement... en prononçant ton nom.

—Quoi, devant sa femme?

—La pauvre Marie crut qu'il appelait sa fille et je ne la détrompai pas.

Plusieurs fois, il a demandé à te voir, mais aussitôt il en comprenait l'impossibilité...

—Et alors?

—Alors, s'écria ma mère en se couvrant le visage de ses deux mains... alors j'ai voulu réparer dans la plus large mesure possible tout le mal que je lui avais fait, et je suis allé chercher ton portrait, le seul qui me reste de toi quand tu étais jeune fille — et je le lui ai donné... Oui, c'est moi, moi qui ai fait ça!... Moi aussi qui, sous divers prétextes, éloignais sa femme pour le laisser libre de te regarder! J'ignore si j'ai bien fait, j'ai suivi l'impulsion du moment... Ce ne doit pas être mal... Pourtant, le jour me gêne et je me voile la face, quand j'y pense. — Hier, j'ai dit cela en confession à notre chapelain, il n'a pu que hocher la tête et me répéter par trois fois: "Ma fille, ma pauvre fille, je vous plains!"...

Ma mère se tut; ses dernières paroles avaient été prononcées si bas que je les avais saisies qu'avec peine. A présent, elle restait immobile, les yeux fixés sur le christ d'ébène, accroché le long du mur, aux pieds du lit. Et moi, de mon côté, épouvantée par ce drame qu'elle venait d'évoquer à mon esprit, je ne pus que balbutier ces mots:

—C'est affreux!

L'orage redoublait au dehors et un violent coup de tonnerre ébranla la maison; je tressaillis, un brouillard couvrit ma vue, mes idées bourdonnèrent en chaos dans ma tête et je roulai par terre évanouie.

Quand je revins à moi, j'étais sur le lit que j'avais si longtemps occupé avant mon mariage, et Pierre était à mes côtés.

—Maman? murmurai-je, cherchant autour de moi à me reconnaître.

—Elle est morte, répondit Pierre avec un étrange regard sous lequel je frissonnai.

—Morte? répétais-je, mettant difficilement de l'ordre dans mes idées. Je veux la voir.

Je me levai péniblement, tout en ratta-

chant mes habits qu'on avait dégrafés pour me donner de l'air.

Tout à coup, je me souvins de la lettre de Jean et dans l'entrebâillement de mon corsage je tâtai fébrilement... Elle n'y était plus! Une sueur froide couvrit mon corps, et apeurée je regardais Pierre.

Il avait suivi des yeux mon manège.

—Là, me dit-il en désignant l'âtre où une multitude de petits morceaux blancs me faisaient connaître le sort de mon précieux papier.

—Quoi, vous avez osé! m'écriai-je en pleurant.

—Pourquoi pas? fit-il narquois.

—C'est ma chère maman qui venait de me le remettre.

—C'est possible. En agissant ainsi, elle a cru bien faire, mais moi, je n'ai pas outrepassé mon droit.

Je n'insistai pas; à quoi cela m'eût-il servi, du reste, puisque le mal était irréparable, et puis, la douleur de la perte de ma mère dominait tous mes autres sentiments. Je laissai Pierre et, passant dans la chambre voisine, je commençai la veillée mortuaire.

\* \* \*

Personne ne peut concevoir les abominables violences auxquelles je fus en butte de la part de mon mari, lorsque ma mère ne fut plus là pour prendre ma défense.

Pierre était ivre du dimanche au samedi, et les dernières lueurs de sa lourde intelligence commençaient à se perdre dans le fond des bouteilles qu'il absorbait. Il ne restait plus de l'homme que la brute, que l'être sauvage aux instincts abjects. Il avait des colères folles, et dans sa stupidité d'ivrogne, il me frappait avec la dernière brutalité.

Je le laissai faire, farouchement résignée à mon sort.

Souvent, ses coups laissaient des traces sur mon corps, et de longs sillons bleus marbraient ma chair. En cachette, alors, je pensais mes blessures, craignant que quelqu'un ne les vit et n'ébruitât la chose. J'avais à coeur de dissimuler les violences de mon mari, à cause de mon

fil. Ah! si je n'avais pas eu d'enfant, j'aurais peut-être été moins patiente et je me serais enfuie; mais mon petit garçon était là qui me retenait près de cet homme infernal. Pour lui, j'endurais tous les mauvais traitements avec résignation, forçant chacun, par mon attitude, à respecter ma muette souffrance.

Mon long et dur martyre finit d'une façon inattendue.

Un vendredi, Pierre revint du marché d'Auffray, plus ivre que jamais.

Il avait des regards, des gestes insensés. J'essayai de le calmer et l'engageai à se coucher.

Mes prières n'eurent d'autre résultat que de m'attirer quelques taloches, et, craignant de l'irriter davantage, je le laissai libre d'agir à sa guise.

Il quitta la maison en titubant: "Voulant, disait-il, s'assurer si le travail de ses gens était proprement fait".

A travers la cour, il allait décrivant d'innombrables zig-zags, tombant, se relevant, les yeux hagards, les vêtements souillés, étalant devant chacun le honteux de son état.

Un quart d'heure à peine venait de s'écouler depuis qu'il avait disparu à mes regards, caché par les grands arbres qui cernaient le moulin, quand un cri horrible retentit, un cri d'angoisse, d'appel, de torture, qui n'avait rien d'humain.

Je sortis affolée et courut dans la direction du moulin, sentant confusément qu'un malheur venait d'arriver. Mes jambes fléchissaient sous moi lorsque j'y arrivai.

Au moment de pénétrer à l'intérieur, un homme de peine en sortait, le visage complètement défait.

—Oh! madame Latour! qué malheur, qué malheur!

—Qu'est-il arrivé au maître? bégayai-je pleine d'effroi.

—Qué malheur! qué malheur! répéta le domestique.

Voyant que je ne tirerais rien de cet homme, j'allais entrer et voir moi-même ce qu'il y avait, quand celui-ci me barra le passage.

Non, madame Latour, n'y allez pas. C'est trop horrible.

—Mais qu'y a-t-il, voyons? Pour l'amour du Ciel, renseignez-moi, vous me faites mourir d'effarement.

—Le maître était "saoul".

—Je le sais.

—Il est monté là-haut.

—Après?

—Il est tombé et la roue... la roue l'a pris. Il est broyé, dans l'engrenage!...

Je m'appuyai au mur, devenue très pâle et prête à défaillir. L'homme resta devant moi, me regardant embarrassé, ne sachant quoi faire pour me porter secours.

Je domptai bientôt mon effroi et je voulus monter pour voir s'il était encore de mon pouvoir de faire quelque chose pour Pierre.

J'entendais au-dessus de ma tête des voix confuses, des piétinements, et toujours, dominant tout, le bruyant tic-tac du moulin.

Au moment où j'arrivais sur le palier du premier étage, un de nos serviteurs, un jeune gars solide et fortement musclé, s'élança vers moi et me retint à l'entrée.

—La patronne est là, cria-t-il. Il ne faut pas qu'elle voie; cachez-le!

—Si, je veux le voir. Ma place est près de lui, pour le soigner s'il est blessé, pour l'ensevelir s'il est mort.

—Non, crièrent les autres. Empêchez-la d'avancer. Madame, croyez-nous, descendez?

—Je veux le voir, répétais-je obstinément en essayant de repousser le domestique. Je veux le voir, vous dis-je.

—Ah! ma foi, tant pis: fit le jeune homme.

D'un mouvement rapide, il m'enleva dans ses bras, descendit dans la cour, toujours en me portant, et me déposa sur le seuil de ma maison.

—Excusez-moi, madame Latour, me dit-il en ôtant sa casquette, j'ai été obligé d'agir de force. Soyez raisonnable, donnez-moi quelques draps. On est allé quérir le maire et le curé.

—Le curé! Pierre vit encore? fis-je avec une lueur d'espoir.

—Hélas!... Il est mort du coup.

Le prêtre m'envoya sa soeur pour me soutenir dans cette nouvelle épreuve. Ce

fut elle qui ensevelit mon mari avec mes deux servantes. Elle m'avait consignée dans ma chambre.

—Priez Dieu pour lui, m'avait-elle dit. Il est mort sans confession. Vos prières lui seront utiles.

—Mais ne le verrais-je pas?

—Soyez sans crainte, vous le garderez avec nous. Mais on le dit défiguré; laissez-nous le nettoyer avant que de vouloir le voir, afin que vous n'emportiez pas de lui un trop horrible souvenir.

Je la remerciai de cette bonne attention, et, puisque je n'avais rien d'autre chose à faire, je suivis son conseil et me mis à prier Dieu, pour le malheureux que la mort avait saisi dans un si triste état, sans qu'il pût seulement recevoir une consolation ou demander un pardon.

Quand je revis Pierre sur sa couche funèbre, je restai pétrifiée devant sa face méconnaissable; la tête était défoncée, les yeux sortis de leurs orbites, la mâchoire pendante, c'était hideux à voir.

Je m'étais voilée la figure de mes deux mains.

—Pourquoi avez-vous tenu à le voir, mon enfant? me demanda le curé qui était présent, en ramenant le drap sur le visage du mort.

—J'aurais voulu lui donner le baiser de pardon et je... je ne peux pas. C'est trop affreux!...

—Votre désir suffira... Il fut mauvais époux et vous lui pardonnez; cela comptera dans la divine balance.

Le lendemain on enterra celui qui avait tenu une si mauvaise place dans ma vie. Je fus triste sans affectation, et pour être sincères, mes larmes que je versai furent plutôt des larmes de pitié pour la triste fin de Pierre, que de regrets.

A la suite de ce nouveau deuil, je vendis le moulin et j'allai habiter la maison

de ma mère, là où j'étais née, là où j'avais connu quelques mois de bonheur.

Ma fortune me permettait de vivre largement, mais je me contentai d'une vie modeste, entièrement consacrée à l'éducation de mon fils.

Quelquefois, Marie Cousin m'amena l'enfant de Jean et j'étais heureuse de la voir jouer avec mon garçon.

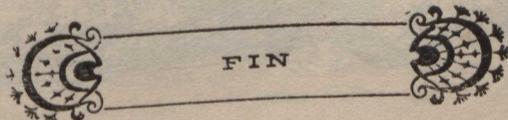
Le hasard a des choses inexplicables pour tous. On eût dit qu'il voulait faucher autour de moi tous ceux à qui je m'intéressais.

Un soir d'automne, la veuve de Jean mourut à son tour, enlevée par les premiers froids.

La petite Suzanne était orpheline, n'ayant plus pour tout parent qu'un oncle maternel qui gagnait péniblement de quoi nourrir sa famille. C'était donc une charge pour lui que cette nouvelle bouche. J'obtins sans peine, en me montrant généreuse, qu'il me confiât la fillette, et, depuis ce jour, j'eus deux enfants au lieu d'un, les aimant sans préférence et reportant sur eux toute ma tendresse et mon dévouement.

Petit à petit, les années s'écoulèrent et mes enfants grandirent. Dieu, après m'avoir tant éprouvé m'avait donné ce calme, et je fus heureuse, comme jamais je ne l'avais été, le jour où mon fils m'avouât qu'il aimait Suzanne et la voulait pour femme.

Quand ils furent mariés, je voulus les laisser libres de s'aimer sans contrainte, et je me retirai dans ce petit pavillon que j'habite encore. Trois fois par semaine, je monte à Calleville et j'y passe une gréable journée, après avoir été prier sur les tombes de mes chers morts. Et c'est pourquoi, en me voyant si fidèle au souvenir de Jean, les gens du pays m'appelèrent " la Jeannette ".





Le monde où l'on... s'embête



## Un Dur Hiver

Par Le LISEUR



E FUT dans la nuit des Rois, en 1709, que le froid prit subitement avec une intensité qu'on n'avait pas vue depuis un siècle, en France. En quelques jours, le thermomètre descendit à une température équivalente, d'après les instruments dont on se servait alors, à vingt et

un degrés centigrades au-dessous de zéro. Tous les fleuves et même les bords de la mer furent subitement gelés. Au bout de dixhuit jours, la température se releva, cependant, et un commencement de dégel survint; mais ce ne fut qu'un répit, et, dix jours après, le froid reprit pour durer jusqu'aux premiers jours de mars, avec chute de neige et vents impétueux, ce qui aggravait la souffrance. Notons, cependant, que, si excessif que fût le froid, nous en avons connu, à une époque récente, de pareils, et que, durant l'hiver de 1879 à 1880 en particulier, le thermomètre est descendu aussi bas. Mais c'est ici qu'apparaît la différence des temps. Dans ces vieilles demeures d'autrefois, dont nous admirons la distribution majestueuse et les élégantes décorations, on n'était pas armé pour se défendre contre la rigueur de la température. On n'allumait que des feux de bois, et l'atmosphère des appartements n'en était pas sensiblement réchauffée. Nulle part on ne souffrait du froid comme à Versailles, où les pièces étaient plus vastes qu'ailleurs.

« La violence de toutes les deux gelées fut telle, dit Saint-Simon, que l'eau de la reine

de Hongrie, les élixirs les plus forts et les liqueurs les plus spiritueuses cassèrent leurs bouteilles dans les armoires des chambres à feu et environnées de tuyaux de cheminée dans plusieurs appartemens... Soupant chez le duc de Villeroy, dans sa petite chambre à coucher, les bouteilles sur le manteau de la cheminée (sortant de sa très petite cuisine où il y avoit grand feu et qui étoit de plain-pied à sa chambre, une très petite antichambre entre les deux), les glaçons tombaient dans nos verres. »

Il faut lire, dans la correspondance de Madame, ses plaintes sur le froid atroce qu'il faisait dans la salle à manger où elle soupaît avec le roi. On y allumait, cependant, un grand feu qui lui brûlait la figure sans arriver à la réchauffer. L'encre gelaît au bout de la plume de la marquise d'Huxelles et le vin de Champagne dans la cave du conseiller Menin, où le conseiller, faisant l'inspection de sa cave, découvrit « deux pauvres petits Savoyards morts gelés de froid au coin d'une porte où ils s'étoient cantonnés et embrassés l'un l'autre pour se réchauffer ».

Si l'on souffrait ainsi à Versailles et dans les maisons des personnes les plus riches, on peut penser ce qu'il en devait être chez les pauvres. Le roi faisait bien distribuer un peu de bois à ceux de Paris, « ce qui, écrivait le lieutenant de police d'Argenson au nouveau contrôleur général Desmaretz, attirait des bénédictions au prince et à son fidèle ministre ». Mais ce n'était qu'un bien faible soulagement, et le froid persistant amenait avec lui son cortège habituel de maladies. Le 19 janvier, il y avait déjà 2,675

malades à l'Hôtel-Dieu "et il y en aura encore plus demain, ajoute d'Aguesseau, le procureur général au Parlement, dans une lettre à Desmaretz, car le nombre en augmente tous les jours". La misère n'était pas moins grande dans les provinces, et l'évêque d'Angers mandait ces cruels détails sur l'état du Craonnais :

"Il n'y a, dans ces paroisses, que des misérables qui n'ont ni les choses nécessaires à la vie pour se nourrir, ni de paille pour se coucher, ni de toile pour se couvrir. On marque même un fait particulier qui est qu'un curé, ayant porté les sacrements à une pauvre malade qui étoit toute nue, il fallut emprunter un tablier pour la couvrir et la mettre en état de les recevoir avec moins d'indécence."

"Les gens du peuple meurent de froid, comme les mouches", écrivait Madame, et elle prétend, avec exagération probablement, qu'il en mourut vingt-quatre mille à Paris, entre le 5 janvier et le 2 février. Mais on mourait aussi en tout lieu. Il y avait "furieuse quantité de malades de fluxions sur la poitrine" et beaucoup y succombaient : la vieille maréchale de la Mothe, qui avait élevé le duc de Bourgogne, Mme d'Heudicourt, qui fut l'amie de Mme de Maintenon, la princesse de Soubise, qui fut celle du roi, d'autres encore. Les vides causés par la maladie ou les deuils étaient si grands que le roi, s'étant transporté à Marly au mois de février, jamais, suivant Sourches, "on n'avoit vu tant de gens malades ou incommo-

dés demeurer à Versailles". La vie générale était interrompue. Les tribunaux cessaient de tenir audience; l'Opéra suspendait ses représentations; les membres de l'Académie française n'apparaissaient plus aux séances. Une estampe du temps, qui comprend plusieurs médaillons, résumait toutes ces calamités. L'Opéra y est représenté vide, ainsi que la Grand'Chambre du Parlement. Les maisons de jeux sont fermées. Les ouvriers errent les bras ballants, sans ouvrage, et le gibier meurt de faim dans les champs gelés.

Les souffrances qu'avait causées le froid n'étaient rien, cependant, à côté de celles qui allaient suivre et que devait amener la famine.

Le froid avait été si intense que, dans toutes les régions de la France, même dans le Midi, les arbres fruitiers, dont les produits jouaient un grand rôle dans la nourriture des paysans, avaient gelé sur pied. Noyers, châtaigniers du Périgord et du Limousin, pruniers, pêchers, abricotiers de l'Anjou et de la Guyenne, oliviers, orangers, vignes de la Provence et de la Gascogne, légumes des jardins : tout avait péri. Mais ce n'était rien encore. Bientôt, on sut que la récolte allait manquer. Déracinés par un faux dégel, suivi d'une reprise de gelée, inondés au mois d'avril par la brusque fonte des neiges, les blés pourrissaient en herbe au lieu de grandir. La moisson prochaine serait nulle. Le bruit s'en répandit peu à peu; la panique s'en mêla et le prix du blé monta follement. La spéculation aggrava encore le mal.

## EN HIVER

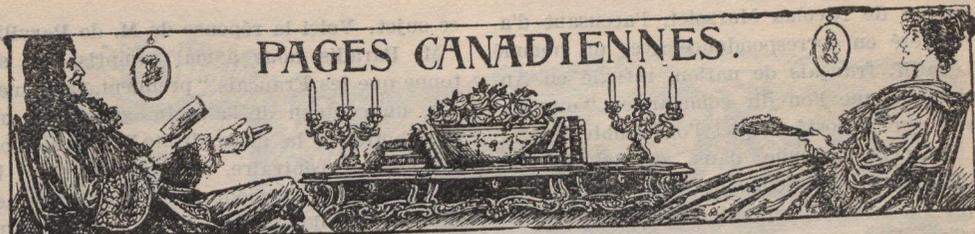
*En hiver, près de l'âtre où le vent gronde et pleure,  
Ayant derrière nous nos ombres colossales,  
Nous écoutions craquer le parquet vieux des salles,  
Et parfois une horloge au loin chevrotter l'heure...*

*Puis, sous les miroirs gris qu'un reflet vert effleure,  
Le long des corridors pavés de grandes dalles,  
Frissonnants, au seul bruit fourré de nos sandales,  
Nous allions dans le froid de l'antique demeure.*

*Dehors, tourbillonnait la neige des tourmentes,  
Et, frileux, nous serrions nos doigts joints sous nos mantes,  
Et le vent éternel emportait les journées;*

*Aux vitres pâlissaient de grandes fleurs de givre,  
Et le temps s'arrêtait, tout semblait las de vivre,  
Et dans l'ombre sonnaient des heures étonnées.*

Fernand GREGH.



## Faits et Anecdotes

### LOTERIE POUR EGLISE



OUR remplacer la cathédrale de Québec, qui tombait en ruines, M. Hozeau de l'Orme, représentant à Paris du chapitre des chanoines de cette cathédrale, écrivit à ceux-ci en 1793 : "Je pourrai aussi proposer, l'année prochaine, en Cour, la nécessité qu'il y a de bâtir une cathédrale autre que celle qui est actuellement. Il faut, pour en venir à bout que Mgr de Québec, conjointement avec MM. les gouverneur et intendant, demande à la Cour de nous aider. Or comme la Cour n'est pas fort pressée de déboursier de l'argent, il faudrait seulement lui demander la permission de faire deux ou trois loteries dans Paris. Nous pourrions par là réussir. L'église de St-Sulpice de Paris ne se bâtit que par ce moyen. Voyez comme cela se fait : l'on propose une loterie, par exemple pour St-Sulpice, les billets sont de un franc, chacun prend ses billets au lieu marqué pour cela ; et quand la loterie est remplie, c'est-à-dire qu'il y a des billets pour cent ou deux cent mille livres, l'on commence sur la somme totale par payer tous les frais de la loterie. Ensuite l'on prend par chaque cent mille francs quinze mille livres pour l'église St-Sulpice, et du reste de l'argent l'on en fait des lots de 100, 200, 500 plus ou moins, que l'on tire dans un jour marqué, suivant que le sort en décide, comme l'on a coutume de faire dans les loteries ordinaires. L'on pourrait en Canada introduire cet usage ; c'est une fureur à Paris pour ces sortes de loteries, c'est à qui y met-

tra. Il y a des mois à St-Sulpice qui vont jusqu'à deux cent mille livres de fonds."

A quoi le chapitre de Québec répondit : "Pour ce qui regarde la construction d'une nouvelle cathédrale, nous en trouvons le dessein aussi beau que les moyens de l'exécuter nous paraissent difficiles. L'expédient que vous nous proposez n'est propre que pour la France, car que faire en un pays où il y a si peu d'argent et où d'ailleurs ceux qui ont le manement des affaires sont entièrement opposés aux loteries dont vous nous parlez. Si les messieurs du Séminaire voulaient nous aider en cette affaire et se charger avec nous du soin de former ces loteries, pour lors on pourrait compter voir quelque chose et espérer un heureux résultat ; sans cela nous n'y croyons point."

LE LISEUR.

### LES NEGRES SOUS LE REGIME FRANÇAIS

S'IL y a une ville dans le Dominion que les nègres n'ont jamais habitée en nombre, c'est bien Québec. Mais toutefois, il y en a eu de tout temps sous le régime français et même tout-à-fait dans les premiers temps de la colonie. Ainsi nous voyons dans les papiers Faribault qu'un nègre de la côte de Guinée, nommé "Ollivier," résidait à Québec, en 1638 ; on y trouve un jugement du 20 août de cette année rendu par Achille Delisle, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, lieutenant de M. de Montmagny, occupant ici la position de juge ou enquêteur, par lequel jugement ledit nègre est condamné à être vingt-quatre heures à la chaîne pour avoir répandu une calomnie sur le

compte de Nicolas Marsolet, l'accusant d'avoir été en correspondance avec un nommé Leballif, français de nation, réfugié en Angleterre, que l'on dit commander "ung navire sur le costé duquel l'on doute."

Le père LeJeune, dans sa Relation de 1633, parle d'un jeune nègre de Madagascar qui fut vendu cinquante écus par l'un des frères Kirke au nommé le Bailly, qui lui-même en fit présent à la famille Hébert, lors du départ des Anglais de Québec, en 1632.

En 1688, MM. de Denonville et de Champigny écrivirent au Secrétaire d'Etat en France, que les gens de travail et les domestiques sont d'une rareté et d'une cherté si extraordinaire au Canada qu'ils ruinent tous ceux qui font quelque entreprise. On croit que le meilleur moyen de remédier à cela serait d'avoir des esclaves nègres. Le Ministre ayant répondu, l'année suivante, que Sa Majesté trouvait bon que les habitants du Canada y fassent venir des nègres, on en vit arriver de temps en temps, dans la suite, jusqu'après la conquête et même jusque vers l'année 1800, que cessa complètement l'esclavage au Canada.

Philéas GAGNON.

#### COUTEAUX ET FOURCHETTES

**H**ENRI de Parville avait écrit : "Beaucoup de peuples d'Europe, surtout les Anglais et les Allemands, ne se servent pas comme nous de la fourchette et du couteau. Pourquoi les Allemands se servent-ils du couteau de la main gauche, et nous de la main droite? Le couteau leur sert à pousser et rassembler les légumes dans la fourchette, tenue de la main droite. Nous, Français, nous plaçons la fourchette à gauche et le couteau à droite, pour couper les morceaux de viande, et, par un chasse-croisé, pour porter les bouchées à la bouche, nous faisons passer la fourchette dans la main droite, abandonnant momentanément le couteau. C'est moins rapide, mais c'est plus élégant."

Un québécois, M. F. Paradis, lui écrivit à

ce sujet. Voici la réponse de M. de Parville : "M. Paradis nous a mal compris, et s'étonne que les Français "prennent, pour manger, un couteau de la main gauche et une fourchette de la main droite". Nous avons dit juste le contraire. Mais sa lettre est intéressante, précisément parce qu'il a recherché, autour de lui, si l'on se servait autrement de ces ustensiles. Or, partout, le Canadien-Français mange comme en France. Les Canadiens sont des descendants de Français du dix-septième siècle et du commencement du dix-huitième. Ceci prouve donc que, bien avant cette époque, on mangeait de la même façon qu'aujourd'hui. C'est traditionnel. Et, comme les ancêtres des Canadiens actuels provenaient de Normandie, de Picardie et de Bretagne, c'est que partout, à ces époques déjà reculées, on ne mangeait pas à la façon des Anglo-Saxons. Mais les Normands ayant fait souche en Angleterre, il serait bon de s'efforcer de savoir si, jadis, les Normands se servaient de la fourchette et du couteau comme ils le font encore aujourd'hui."

LE CHERCHEUR.

#### FANNYSTELLE

**Q**U'IL serait amusant d'écrire la vie de ces humbles villages (de l'Ouest canadien) qui furent fondés par quelques Savoyards, des Bretons ou des Picards entreprenants, courageux. L'un de ces bourgs, dans le Winnipeg, qui s'appelle Fannystelle, a une histoire assez amusante. En 1883 mourait, à Paris, une vieille fille, Fanny Rives, demoiselle de compagnie de la marquise d'A... Cette vénérable dame vit en songe la disparue; celle-ci lui enjoignit de fonder une colonie française dans l'Ouest canadien. La bonne dame raconta ce songe à son confesseur, qui déclara que la volonté de Dieu devait s'accomplir. La marquise donna ses millions au prêtre, qui partit; il donna au village le nom de Fannystelle, étoile de Fanny, en souvenir de la morte.

Jean FROLLO.





## La Patineuse



ES patins sous le bras, je sortis de la gare et descendis la rue qui conduit au lac.

Rien ne me souleva, rien ne m'exalta comme le retour de cette joie trop rare. Que les

conditions de la température ne permettent au fervent de la bicyclette ou de l'automobile de rouler qu'à des intervalles de trois ou quatre ans, et pendant peu de jours, quelle ivresse sera la sienne au matin de ce premier jour, quand le convieront les routes enfin libérées et l'espace grand ouvert! C'est l'ivresse de celui qui va, en sentant la volupté divine, vers les plaines et vers les chemins de glace. Et je ne suis pas étonné que ma vie se soit fixée en l'une de ces minutes d'allégresse et d'effervescence.

Mais Edith ne m'eût-elle pas conquis à tout autre moment et dans tout autre décor moins admirable que ce décor magnifique du lac d'Enghien?

Dès l'abord, je distinguai, parmi les silhouettes hésitantes et ridicules, cette forme adorable qui me sembla du premier coup la forme humaine de la grâce. Voilée d'une épaisse dentelle blanche, vêtue d'une jupe en drap gris d'argent et d'un court boléro de chinchilla qui dégagait la ligne onduleuse de sa taille, elle évoluait en mouvements si légers et si naturels, qu'elle faisait penser à

tout ce qui se meut au monde sans efforts et sans même une apparence de volonté.

\* \* \*

Il n'est point d'allure qui puisse se comparer à celle de la femme qui se livre à la glace, quand elle est hardie et sûre d'elle-même. La danse est lourde; malgré tout, on devine des muscles qui se tendent, on a l'impression d'une sorte d'impuissance, de bonds inachevés, d'une suite d'élan qui voudraient et qui retombent... Dans le geste de la femme sur la glace, il y a quelque chose qui n'est pas terrestre. Une grande mouette qui plane au-dessus de l'eau, ou plutôt une voile blanche bercée par les vagues, voilà peut-être des images... mais trop immobiles cependant et trop indécises.

Car c'est cela qui est beau et que révélait si nettement celle dont la silhouette m'émerveillait, la précision dans le mouvement, la logique dans la fantaisie, ce qu'il y a d'irrévocable, de définitif et de mathématique dans l'évolution d'une courbe. Et je ne parle pas des petits ronds, des petits huit et des tours de force où se complait l'habileté trop restreinte de certains, mais de ces simples et larges "dehors" qui sont l'essence même du patinage.

Elle s'y abandonnait, elle, avec toute l'audace tranquille de la perfection. Seule maintenant à l'extrémité du lac, dans cette anse magnifique où les vieux parcs aux arbres nus composaient le paysage d'hiver le plus délicat et le plus précieux, elle allait d'une

rive à l'autre en grandes envolées d'oiseau qui suivrait dans le ciel la parabole de routes inflexibles. Spectacle incomparable et charmant! Elle avait la sveltesse de ces demoiselles qui voltigent l'été au-dessus des rivières. Elle était infiniment élégante et infiniment souple.

L'harmonie de ses attitudes donnait la joie pure que nous donne la plus belle statue. Son essor invisible et mystérieux provenait de la seule inclinaison de son corps, et c'était tout le secret de sa grâce aisée. Le coup d'aile de l'oiseau est un effort constamment renouvelé. Elle se penchait simplement, elle, ce qui est au contraire un signe de lassitude et de repos, elle se penchait et repartait en élans plus rapides et plus puissants.

Le soleil descendait parmi les fantômes des arbres, et son orbe rouge et sans rayons se réfléchissait sur le clair miroir. De loin, elle en enveloppait le reflet d'ondulations et de cercles mouvants, pareille à quelque flamme blanche échappée du foyer lumineux, à quelque nébuleuse errante et libre.

Vision qui me grisait comme si j'assistais aux jeux adorables d'une fée! N'était-ce pas pour moi, puisque nul autre ne troublait sa solitude, qu'elle déployait ainsi la magie de ses gestes, et ce qu'elle inscrivait ainsi au cœur de la glace vierge, n'était-ce point de ces mots qui enchantent et de ces formules qui ensorcellent?

L'ombre vint. Un frisson de froid courut à la surface du lac. Elle passa près de moi, si lentement qu'il me fut possible de discerner, à travers sa voilette, l'éclat sombre de ses grands yeux, et, glissant vers la berge, elle monta les degrés qui conduisaient à l'un des parcs, enleva ses patins et disparut dans les ténèbres.

\* \* \*

Une heure après... comment suis-je parvenu à savoir son nom: Edith Saint-Aure? quel prétexte ai-je imaginé pour pénétrer chez son père, vieux savant avec qui, jeune fille, elle vivait en ce pavillon isolé? je ne

sais vraiment plus; mais, une heure après, je sonnais à sa porte.

Une servante m'ouvrit. Le père était absent, je demandai Mlle Saint-Aure. On m'introduisit dans une petite pièce basse meublée de livres. Elle était là.

Elle était là, voilée encore et drapée de ses vêtements d'argent. Qu'ai-je dit? Des phrases sans suite d'abord et balbutiantes, puis tout à coup la vérité, franchement, sans artifice, avouant le mensonge de ma visite et le mouvement irréfléchi d'admiration et d'enthousiasme qui m'amena à elle.

Elle m'écouta sans m'interrompre. Aucune émotion, aucun trouble ne trahissait sa pensée intérieure. Quand je me tus, elle porta la main à son visage, hésita un instant, puis lentement se dévoila.

Je tressaillis. Elle était... Oh! dirais-je cet affreux mot de laideur qui déshonore la femme! Se pouvait-il qu'elle fût laide avec ses beaux yeux graves, sa jeunesse réelle et son sourire!... Et cependant, ce teint fané, ces traits lourds, ce manque d'harmonie entre le front trop bas, le nez trop mince, la bouche trop grasse... Quelle tristesse!

—Allez-vous-en, murmura-t-elle.

J'eus la force d'être sincère.

—Oui, à demain, sur le lac.

Elle y vint, et le jour qui suivit également et, mes bras croisés avec les siens, je participai au rythme de sa course, elle m'emprisonna de nouveau dans les lignes secrètes auxquelles s'amusait sa fantaisie de déesse, le sortilège me reprit tout entier et j'oubliai la vision mauvaise.

La grâce vaut la beauté peut-être, elle la vaut à coup sûr. C'est un don du ciel, aussi précieux. C'est l'âme même du corps qui fait de chaque geste une joie, de chaque attitude un bonheur. J'aimai cette beauté plus subtile, je l'aime en Edith. Quand je regarde son doux visage, je ne le vois plus maintenant qu'illumine de cette grâce qui m'a vaincu, de cette grâce inaltérable et toujours jeune. J'aime Edith, ma chère et gracieuse femme...





# Un Nez Gelé

Par A. DUMAS



E ME trouvais à Saint-Pétersbourg, et il me prit, un jour, la fantaisie, bien qu'on fût en plein hiver, de faire mes courses en me promenant.

Je m'armai de pied en cap contre les hostilités du froid; je m'enveloppai d'une grande redingote d'astrakan, je m'enfonçai un bonnet fourré sur les oreilles, je roulai autour de mon cou une cravate de cachemire, et je m'aventurai dans la rue, n'ayant de toute ma personne que le bout du nez à l'air.

D'abord, tout alla à merveille; je m'étonnais même du peu d'impression que me causait le froid, et je riais tout bas de tous les contes que j'en avais entendu faire; j'étais, au reste, enchanté que le hasard m'eût donné cette occasion pour m'acclimater.

Néanmoins, comme les deux premières personnes chez lesquelles je me rendais n'étaient point chez elles, je commençai à trouver que le hasard faisait trop bien les choses, lorsque je crus remarquer que ceux que je croisais me regardaient avec une certaine inquiétude, mais cependant sans rien me dire.

Bientôt, un monsieur, plus causeur, à ce qu'il paraît, que les autres, me dit en passant: "Nofs!"

Comme je ne savais pas un mot de russe, je crus que ce n'était pas la peine de m'arrêter pour un monosyllabe, et je continuai mon chemin.

Au coin de la rue des Pois, je rencontrai un cocher qui passait ventre à terre en con-

duisant son traîneau; mais si rapide que fût sa course, il se crut obligé de me parler à son tour et me cria: "Nofs! nofs!"

Enfin, en arrivant sur la place de l'Amirauté. Je me trouvai en face d'un individu qui ne me cria rien du tout, mais qui, ramassant une poignée de neige, se jeta sur moi et, avant que j'eusse pu me débarrasser de tout mon attirail, se mit à me débarrasser la figure et à me frotter particulièrement le nez de toute sa force.

Je trouvai la plaisanterie assez médiocre, surtout par le temps qu'il faisait, et, tirant un de mes bras d'une de mes poches, je lui allongeai un coup de poing qui l'envoya rouler à dix pas.

Malheureusement ou heureusement pour moi, deux paysans passaient en ce moment qui, après m'avoir regardé un instant, se jetèrent sur moi et, malgré ma défense, me maintinrent les bras, tandis que l'autre individu ramassait une autre poignée de neige et, comme s'il ne voulait pas en avoir le démenti, se précipitait de nouveau sur moi.

Cette fois, profitant de l'impossibilité où j'étais de me défendre, il se mit à recommencer ses frictions.

Mais si j'avais les bras pris, j'avais la langue libre: croyant que j'étais la victime de quelque méprise ou de quelque guet-apens, j'appelai de toute ma force au secours.

Un officier accourut et me demanda en français à qui j'en avais.

—Comment! monsieur, m'écriai-je en faisant un dernier effort et en me débarrassant de mes trois hommes, qui, de l'air le plus tranquille du monde, se remirent à continuer leur chemin, l'un vers la Perspective de Newsky et les deux autres du côté du quai

Anglais; comment! vous ne voyez pas ce que ces drôles me faisaient?

—Que vous faisaient-ils donc?

—Mais ils me frottaient la figure avec de la neige... Est-ce que vous trouveriez cela une plaisanterie de bon goût, par hasard, avec le temps qu'il fait?

—Mais, monsieur, ils vous rendaient un énorme service, me répondit mon interlocuteur en me regardant, comme nous disons, nous autres, Français, dans le blanc des yeux.

—Comment cela!

—Sans doute: vous aviez le nez gelé.

—Miséricorde! m'écriai-je en portant la main à la partie menacée.

\* \* \*

A ce moment même, un passant s'approcha de mon interlocuteur et, s'adressant à lui:

—Monsieur l'officier, dit-il, je vous préviens que votre nez gèle.

—Merci, monsieur, dit l'officier, comme si on l'eût prévenu de la chose la plus naturelle du monde.

Et, se baissant, il ramassa une poignée de neige et se rendit à lui-même le service que

m'avait rendu l'individu que j'avais si brutalement récompensé de son obligeance.

—C'est-à-dire alors, monsieur, repris-je, que sans cet homme...

—Vous n'auriez plus de nez, continua l'officier, en se frottant le sien.

—Alors, monsieur, permettez...

Et je me mis à courir après mon individu, qui, croyant que je voulais achever de l'assommer, se mit à courir de son côté, de sorte que, comme la crainte est naturellement plus agile que la reconnaissance, je ne l'eusse probablement jamais rattrapé si quelques personnes, en le voyant fuir, et en me voyant le poursuivre, ne l'eussent pris pour un voleur et ne lui eussent barré le chemin.

Lorsque j'arrivai, je le trouvai parlant avec une grande volubilité, afin de faire comprendre qu'il n'était coupable que de trop de philanthropie.

Dix roubles que je lui donnai expliquèrent la chose.

Mon sauveur—qui était un pauvre diable—me baisa les mains, et un des assistants, qui parlait français, m'invita à faire désormais plus attention à mon nez.

L'invitation était inutile: pendant tout le reste de ma course, je ne le perdais pas de vue.

## Fevrier

(Vers inédits)

*Le carnaval s'égrène en des rondes fantasques  
Et mêle dans les airs les chansons aux lazzi.  
Mais que le rire est faux au défilé des masques!  
Aux flammes du plaisir le bonheur est transi.*

*J'ai peur de la gaité factice, des folies  
Où des remords obscurs se déguisant trop mal  
Cherchent à s'étourdir dans la valse du bal,  
Le bal hideux qui passe au son des agonies.*

*Les lustres allumés lueurent le dehors,  
Le vent sanglote plein de fauves sonneries...  
C'est l'heure où, vieux Pierrot, tous nos ancêtres morts  
Tournent au Carnaval hurlant des poudreries.*

Albert DREUX,

(de l'École Littéraire.)



## Carnaval Fleuri

Par Le TOURISTE



E Canada tremble à la pensée qu'un carnaval pourra, peut-être, faire connaître son climat d'hiver— tout au moins le faire mal connaître.

D'autres régions se servent, au contraire, du carnaval pour faire connaître leur climat.

"Venez me voir, dit Nice, en ce mois de février qui pour vous tous est synonyme de neige, de frimas, de jardins dépouillés et de forêts assombrés et sans feuilles. Venez voir mon soleil, venez cueillir les fleurs qu'il fait pousser en février."

Et il n'y a pas à dire, le Carnaval de Nice est bien entré dans les mœurs. C'est de plus en plus un des gros numéros du programme d'amusement mondial. On y accourt de toutes les parties du monde.

Les préparatifs de fête, disait un témoin, ont mis tout sens dessus dessous. Les estrades qu'on élève, les balcons qui se décorent, ces profusions de bannières, de branchages et d'oripeaux multicolores, dénaturent fortement le caractère de la ville.

Il semble, à première vue, qu'un

Quatorze-Juillet banal se prépare. On se prend à regretter la vieille Promenade des Anglais, grande ouverte sur la mer, alors qu'aujourd'hui messire Carnaval est venu l'embastionner de barricades et d'échafaudages foncièrement disgracieux.

Cependant, une certaine inquiétude s'empare des Niçois, bien plus que des étrangers. Il n'est pas sans exemple—oh! non—que la pluie se soit mise de la partie, et dame, quand le légendaire soleil de Nice ne peut jeter son éclat qu'entre deux belles averses, on se figure bien qu'il rit jaune! Il fait superbe, soit, mais le temps se maintiendra-t-il?

Tout est là. Aussi les vrai *Nizzards* ne respirent-ils librement qu'après le Carnaval!

Mais qu'allons-nous ainsi chercher misère au plus clément des ciels! Il fait superbe, vous dis-je, et tous nous ne demandons qu'à nous ébattre follement: vive donc le grand roi Carnaval!



Sa Majesté Très Folâtre fait généralement sa joyeuse entrée dans sa bonne ville de Nice par l'avenue de la Gare, "embrasée, dit le programme, par des feux de Bengale".

La procession, prélude des fêtes, a toujours lieu un samedi soir, dix jours avant le Mardi gras.

Une redoute au Casino clôture cette première journée,



tandis que le joyeux monarque, de taille gigantesque, s'installe pour toute la durée des réjouissances sous un vaste vélum, place Charles-Albert, où chacun ne manquera point de venir lui apporter l'hommage de son admiration.

La journée du dimanche est marquée par un défilé en ordre dispersé de toutes les "mascarades" qui concourent pour les prix des deux jours de Corso. "Le jet des fleurs sera seul permis ce jour-là", fait le programme.

Il est bon que le jury et le public puissent fixer leurs préférences avant que les *confetti* aient altéré la fraîcheur des costumes.

Ce va-et-vient bon enfant de groupes jolis parfois, ingénieux presque toujours, et toujours "convaincus", rappelle davantage l'époque où le Carnaval était chose spontanée, dépourvue de l'estampille officielle; plus d'un préfère aux cortèges trop solennellement réglés ces manifestations plus joviales, plus entraînant de la verve individuel.



Le public se mêle aux mascarades, et ce ne sont, tout le long de la grande avenue, que rires et *lazzi*, chants et sauteriers à la bonne franquette, sans une note de brutalité discordante.

Il est à remarquer combien ce peuple de Nice apporte d'humeur aimable, de bon ton, de réserve même dans ses élans de plaisir. Point de ces mots grossiers, de ces bouscu-

lades sans nom, qui rendent souvent odieuses les foules en liesse, dans le Nord; point de *voyous*, en un mot.

Le soir, les chars, les cavalcades et les groupes de masques continuent à déambuler par les rues, mais ils sont "expressément tenus de paraître illuminés".

Des prix sont accordés aux grands chars et aux balcons ou fenêtres les mieux décorés de lumières.

Et la foule circule, rit, chante, exulte; et les terrasses des ca-



fés regorgent de monde, et les musiciens ambulants portent d'un coin à l'autre la gaieté de leurs crinérins, harpes et mandolines; et les prunelles s'allument, les couples s'enlacent, les valse tournoient, les farandoles se déroulent; tandis que milord et milady profitent leurs silhouettes flegmatiques dans ce tableau coloré d'exubérance méridionale!

Enfin, a lieu la bataille des fleurs.

S'il est un endroit au monde où pareille bataille s'impose, c'est bien sur ce sol riche en "projectiles". Partout ailleurs le feu ne saurait être aussi nourri: on remarque trop chez les combattants la préoccupation de ménager leurs munitions, parce que les munitions sont rares.

A Nice, rien de semblable. Le marché du cours et de la rue Saint-François-de-Paul est envahi dès le matin. *Mimosasses*, œillets, anémones, violettes, roses, c'est un pillage général.

Les bourgeoises économes s'approvisionnent à des conditions "raisonnables"; les bouquetières et les *bouquetiers* remplissent leurs corbeilles, qu'ils détailleront sur le champ de bataille.

Après déjeuner, les tribunes alignées le long de la Promenade des Anglais, à l'abri du soleil, se garnissent à déborder.

De l'autre côté, les curieux se pressent le long des palissades. Les jolis pompiers nizzards sont postés de piquet en piquet; le brillant *cavalcadour* qui préside à la fête parcourt la piste pour donner le signal des hostilités, et la file des voitures se met en branle, la plupart décorés avec beaucoup d'originalité.

Elles passent et repassent devant le jury des récompenses avant de se dégarnir de leurs guirlandes, et les escarmouches ne commencent pour tout de bon qu'après ce défilé de parade.

Mais, aussitôt, il court comme un frisson de vaillance d'un bout à l'autre du champ clos; la riposte suit l'attaque avec une verve endiablée, les bouquets volent en tous sens; tout le monde se grise à ce jeu, de sorte que les plus hésitants ne tardent point à frapper d'estoc et de taille, tête baissée, comme des héros!





Montréal devant, d'après un prophète, recevoir un coup de *queue* de comète, dans quelque temps, Saint-Louis du Mile-End retarde son annexion à l'année prochaine.

Le prophète Spangler a beaucoup baissé dans l'estime des gens parce que, malgré sa prédiction, le monde existe encore. Les gens aiment tant à en avoir pour leur argent.

Cette année encore les meilleures étrennes, disent les statistiques officielles, ont été celles qu'on s'est données à soi-même.

Grâce au Carnaval, il y a grande activité dans le commerce de costumes de raquetteurs, mais celui des raquettes ne va pas du tout.

On est à préparer le recensement des dames qui ne se parlent plus depuis le dernier échange d'étrennes.

—Il est heureux, madame, que j'aie du



respect pour la cordonnerie, car je dirais que vous jouez aux cartes comme une pantoufle.

#### ECHO DE ST-IXE

*Elle.*—Cré ivrogne! c'est ta faute s'il nous reste pus que 8 vaches de 16 qu'on avait auparavant...

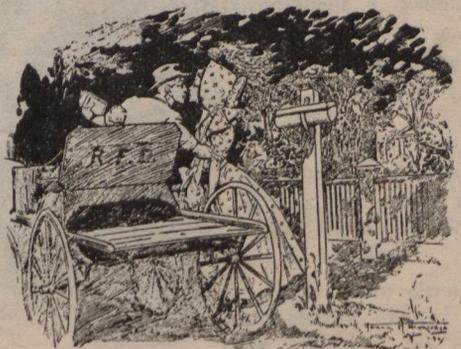
*Lui.*—Quoi que ça fait, pisqu'on envoie en ville autant de lait qu'auparavant, avec moins d'ouvrage et de badrement?

Les femmes dont les maris tiennent encore bons avec leur pledge sont généralement opposées au Carnaval d'hiver, presque autant qu'aux "veillées du corps".

Parce que votre femme vous appelle: Masque! cela ne vous dispense pas d'en acheter un pour le Carnaval. Ça vous en fera deux.

On propose que chaque échevin, dans tous les pays, porte son prix étiqueté sur lui. J'ignore pourquoi.

Livraison postale rurale gratuite. (Une



opération non prévue par le règlement).



—C'est toujours commode, pour les besoins de la conversation, de savoir ce que les autres font.

*Elle.*—Vous ne devriez pas conter pareille histoire aussi haut: votre voisine de gauche pourrait entendre.

*Lui.*—Bah! c'est d'elle que je la tiens.

La femme est d'un sexe faible, mais elle est rarement obligée d'appeler la police ou la milice pour se faire écouter.

Parole profonde de Saint-Augustin: "Persécuterons-nous ceux que Dieu tolère?"

—Comment! vous venez chercher le piano?  
—Oui, madame. Les ceusses qui vous l'ont



vendu s'ennuient de ne pas en avoir des... nouvelles.

*Lui.*—Tiens, c'est officiel: je suis nommé juge de paix!

*Elle.*—C'est vrai, en effet... Reprends vite ton



papier, je cours m'ordonner une toilette conforme à...

*Lui.*—Mais...

*Elle.*—La paix!!! juge...

Les banques d'épargne ont appris avec plaisir qu'un juge trouve légal qu'une femme visite les poches de son mari.

Lorsqu'un Tartare veut inviter un ami à manger ou à boire avec lui, il le prend par l'oreille.

Il y a deux choses que les femmes n'aiment pas voir ridiculiser: la religion et la mode.

—Pourquoi ne cherchez-vous pas du travail plutôt que de *loafer*?

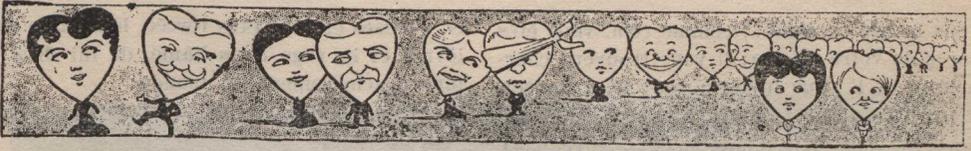
—J'ai déjà essayé, mais, entre nous, je fais



pas mon sel à travailler, tandis qu'autrement je me tire d'affaires numéro un.

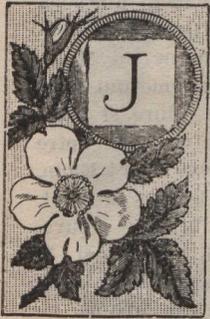


Quand on joue aux cartes avec des amoureux!...



## Les Danseurs d'A Present

(Monologue pour jeune fille)



'AI dansé avec beaucoup de jeunes gens, et ma foi, à vous dire bien franchement ma pensée, je trouve que le jeune homme du monde, le parfait "gentleman" d'à présent, le valseur accompli et correct, est l'être de la création le plus sot et le plus fat qu'il se puisse rencontrer.

Il y a des exceptions, bien entendu, cela serait par trop triste s'il en était autrement; mais je croirais volontiers, à en juger par les banales fadaïses qui vous sont dépitées par nos danseurs, que le jeune homme intelligent et spirituel laisse au logis tout son esprit, toute sa verve, pour n'apporter avec lui, aux réceptions de Mme X... ou de Mme Y..., que les propos les plus insipides qu'il répète à l'infini à chaque nouvelle danseuse. Sans doute, messieurs les danseurs, dans votre masculine fatuité, vous pensez nous faire trop d'honneur en nous marquant vos noms dans nos carnets de bal, et vous trouvez que c'est bien assez de vous fatiguer les jambes à notre service sans vous creuser le cerveau pour nous distraire par une conversation aux saillies brillantes et inattendues. Hélas ! pour les illusions de toute jeune débutante qui songe à se rendre à son premier bal non seulement pour danser, mais pour causer avec ses danseurs !

—La conversation, se dit-elle, prendra un tour spirituel, élégant; nous parlerons de tout: les arts, les lettres et les sciences; nous effleurons les sujets les plus graves: la politique, les réformes sociales, l'avenir du monde, les inventions nouvelles, et que sais-je encore!

Quel désenchantement pour cette pauvre ingénue! La voici au bal; son premier danseur, un grand sec, maigre, à la mine résignée, qui lui fait faire, tout d'abord, un tour de valse, puis, après un silence qui devient pénible par son prolongement, daigne prononcer cette phrase spirituelle et fine:

—Il fait bien chaud, mademoiselle!

A intervalles réglés, il énonce les unes après les autres, toutes les phrases de convention que tous les jeunes gens apprennent par coeur sitôt leur début dans le monde. Ah! il n'y en a pas tant, et je ne vous laisserai pas trop en vous les énumérant; c'est inévitable et c'est toujours la même chose. Il y a, d'abord, celle que je vous ai déjà dite:

—Il fait bien chaud, mademoiselle!

Puis:

—Il y a beaucoup de monde, ce soir, n'est-ce pas, mademoiselle?

—Les fleurs qui décorent les salons sont d'un goût exquis!

—Irez-vous au bal de Mme B...?

—Avez-vous été au *party* de Mme C...?

—Permettez-moi, mademoiselle, de vous conduire au buffet?

Oh! celle-là, par exemple, c'est leur phrase de prédilection; pensez donc, un monsieur qui va seul au buffet, cela fait mauvais effet; les mauvaises langues oseraient peut-être dire certaines petites méchancetés; mais, s'il peut y conduire sa danseuse, héin, quelle veine! La danseuse prend un petit four et un sirop d'orgeat ou de grenadine, et puis le danseur, lui, dame, il se paye un sandwich qu même deux, avec un verre de champagne ou de punch! Si, d'aventure, vous trouvez un danseur au-dessus du niveau intellectuel des autres, prenez mon conseil, mesdemoiselles; acceptez toujours ses offres obligeantes de

vous mener au buffet ; comme cela, vous êtes sûres de votre affaire : il vous trouvera charmantes et il vous invitera souvent à danser.

Les pauvres maîtresses de maison en ont-elles du mal, avec leurs danseurs ! D'abord, pour les invitations, on a toujours des demandes, des supplications pour inviter : "Mon amie Mlle une telle", ou bien : "La cousine de la cousine de ma femme", ou bien encore : "La soeur de la belle-soeur de mon beau-frère !" Mais, jamais, les amis indiscrets dans leurs demandes d'invitation ne vous proposent des danseurs. Que d'ingénuité, que de tours de force (d'esprit, bien entendu) à déployer pour ne pas avoir vingt jeunes filles contre un jeune homme. Et puis, une fois qu'on les tient, c'est-à-dire qu'ils ont accepté et qu'ils sont arrivés à la soirée, les jeunes gens ont une tendresse, une affection toutes particulières pour s'adosser aux portes et se transformer en cariatides : volontiers, ils y passeraient toute leur soirée (sauf les visites au buffet !), trop heureux de contempler à loisir les jeunes filles dansant entre elles, gracieux spectacle, sans doute ; mais la maîtresse de maison est là, se multipliant pour faire des présentations et tombant à l'improviste sur tous ceux qui cherchent à esquiver la corvée de faire danser les pauvres jeunes filles !

Il y a différentes catégories de danseurs. Il y a le danseur gauche et lourd qui valse comme le ferait un éléphant ; tout aussi légèrement et tout aussi gracieusement, il vous marche sur le pied avec pesanteur, vous faisant grimacer de douleur et vous ruinant à jamais votre soulier de satin blanc ou rose ! Il y a le danseur maladroit qui ne sait vous diriger et vous fait buter à chaque pas dans les couples qui passent, et qui, comme comble, s'empêtre dans votre robe de tulle ou de gaze et y fait un large accroc ; il se confond

en excuses et vous êtes forcée, le sourire aux lèvres et la rage dans l'âme, de lui dire, le plus gracieusement du monde :

— Oh ! monsieur, cela ne fait rien, mais rien du tout !

Il y a le danseur dit "galopin", jeune collégien imberbe, gêné dans son habit qu'il endosse pour la première fois ; il rougit avec confusion, si vous avez le malheur de le regarder ! Il y a le danseur qui s'éponge le front et vous donne chaud rien qu'à le regarder ! Il y a le danseur qui vous fait valser en tourbillonnant si rapidement que vous fermez les yeux et vous vous figurez être engouffrée dans les flots en fureur du Mæstrom ! Il y a aussi l'autre extrême qui vous fait traverser le salon d'une allure si lugubre qu'il vous semble suivre en terre votre parent le plus proche et le plus cher ! Enfin, il y a le danseur, entre tous le plus fatigant, celui qui fait faire à votre bras le mouvement de pomper de l'air ; il vous tient la main et, inexorablement : une, deux, il vous faut monter et descendre ; c'est affreux.

Mon avis, voyez-vous, c'est que les Américains, qui inventent tant de merveilleuses machines, devraient bien inventer un danseur automate qui causerait le plus agréablement du monde et valserait idéalement. Les jeunes filles seraient ravies. Quant aux jeunes gens, qui ont presque tous la danse en horreur, cette nouvelle et utile invention, qui les remplacerait si avantageusement dans les bals, comblerait leurs vœux les plus chers. On commanderait alors ses valseurs comme on commande le souper et les musiciens. Songez, ô illustre Edison, à combler cette lacune et dotez votre patrie d'une nouvelle et dernière invention ! Ayons bon espoir ! Qui sait si le vingtième siècle ne connaîtra point les avantages et les délices du valseur automate !





Simple Notes

# DANSES ET DANSEURS

par Mistigris

L'AUTRE soir, au hasard de la lecture variée, très décousue, que représente le courrier d'un journaliste, j'ai rencontré, entre autres choses et faisant presque suite, trois articles qui m'ont inspiré ces notes-ci. Le premier, dans le *New-York Herald*, portait pour titre : *Le rôle de la danse dans la culture physique*; le deuxième, dans le *Boston Globe*, était intitulé : *La danse comme exercice*, et le troisième s'étalait dans le

*Lyon Républicain* sous le titre général *La danse*; seulement il avait pour épigraphe le célèbre vers de Victor Hugo :

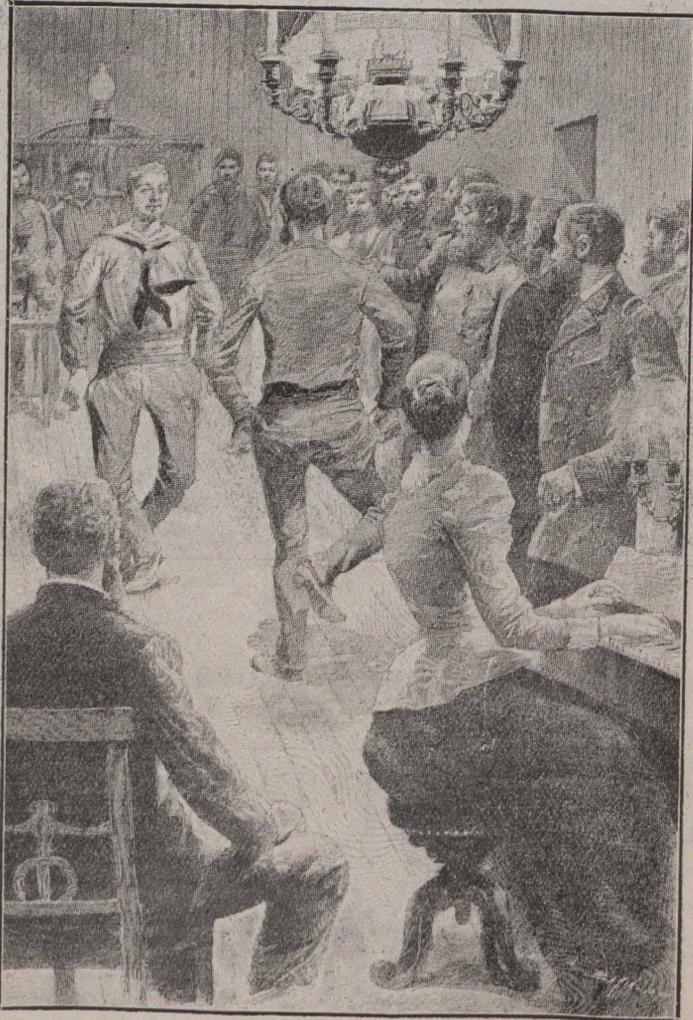
*Elle aimait trop le bal et c'est ce qui l'a tuée!*

Voilà, certes, un vers qui arrivait, en toute apparence, comme un rabat-joie après les articles américains, comme un empêchement de danser en rond, ainsi que disait Paul-Louis Courier.

Et pourtant il n'en est rien. Là, encore, c'est l'éternel duel entre l'usage et l'abus. La danse, en effet, est du grand nombre de choses bonnes, utiles, charmantes en deça, qui deviennent nuisibles et condamnables au-delà.

corum dans un quadrille d'honneur officiel et pouvant dégénérer, avec la même musique accélérée, en un cancan échevelé.

La danse, si peu en faveur aujourd'hui aux yeux des autorités religieuses qui ont trop souvent à en déplorer les abus, la danse



*Gigue Canadienne (Gravure extraite de "Une Française au Pôle Nord")*

Physiquement et moralement parlant, la danse est à conseiller ou à défendre, suivant l'usage qu'on en fait. Elle revêt comme Janus deux physionomies bien distinctes, pouvant être un agent de vitalité pour les uns et un instrument de mort pour les autres ; présentant les dehors du plus méticuleux dé-

fut souvent une des formes de la prière. David dansa devant l'Arche. Elle revint à différentes époques dans la cérémonie du culte de quelque groupe. Elle y est encore quelque part, en Russie, notamment, pour certaines sectes qui, vraisemblablement, tiennent la chose de ces fanatiques qui parurent

vers 1370 à Aix-la-Chapelle et se répandirent dans les pays voisins.

“Ces fanatiques des deux sexes, dit Larousse, se mettaient tout à coup à danser jusqu'à ce qu'ils tombassent à la renverse, inanimés. Ils prétendaient qu'ils étaient favorisés, durant leur danse, de visions extraordinaires. Ils mendiaient de ville en ville et méprisaient toute autorité religieuse et tout culte établi. On les prit à Liège pour des possédés et plusieurs furent exorcisés.”

l'avaient simplement imaginée en commémoration des grandes épidémies de 1348 et de 1373, qui causèrent de grands ravages, et à la suite desquelles furent organisées des confréries dont les membres couraient les rues en se flagellant et en exécutant des danses singulières; on a voulu y voir aussi la représentation de l'une de ces affreuses maladies si répandues au moyen-âge et connues sous le nom de *Danse de Saint-Guy*; enfin, il existe une opinion, qui tend à établir que la

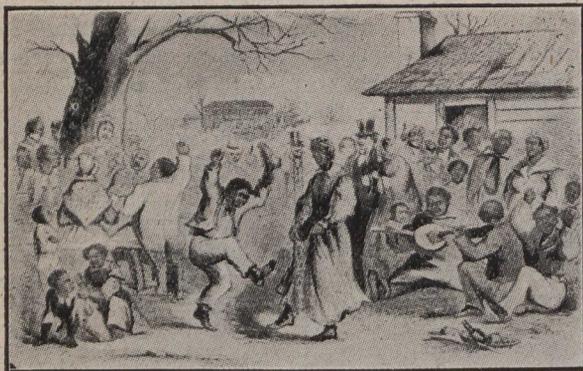


*Ballet de Venus dans "Tannhauser"*

La danse qui nous semble être une manifestation de joie fut aussi (elle l'est encore chez certaines peuplades) une expression de sentiment absolument étranger à la joie. Elle était, chez nos sauvages du Canada entre autres, une excitation au massacre ou le couronnement d'un carnage. Et qui n'a entendu parler de la Danse des Morts, au Moyen âge. Les sayants ne sont pas d'accord sur son origine. Les uns ont pensé qu'elle était de fondation payenne; d'autres que les sculpteurs

danse des morts n'est que la traduction et le commentaire de cet avertissement de l'Eglise: *memento homo quia pulvis est*.

“Il convient, dit l'*Intermédiaire*, que je cite en ce moment, de ne pas confondre la *Danse des morts* avec la *Danse macabre*. Elles diffèrent d'origine et de caractère. Tout porte à croire, en effet, que la *Danse des morts*, d'abord représentée sur les édifices religieux, ou en peinture, ou en sculpture, a donné naissance à la *Danse macabre*, qui



Danse nègre

n'était que la mise en action, par les bate-miers symptômes, ce terrible froid aux tem-

peurs et bohémiens du moyen-âge, d'un sujet dont le succès était général."

Pareille versatilité dans la danse n'étonne que ceux qui ignorent qu'elle est, du moins que son rôle est d'être un langage muet, mimé.

J'ajouterai, pour illustrer davantage les contrastes

dans cet art—car c'est un art qui a ses règles bien définies,—j'ajouterai que si la danse a conduit des gens à l'asile, la danse est un moyen pour en faire sortir, guéris, des malades de certaines catégories; qu'elle y est, pour tout le moins, un agent d'apaisement et d'amusement. Comme la musique, elle exerce une influence constatée depuis des siècles. M. Lavallée, dans une étude sur le sujet, cite, entre autres maisons de santé où la danse est d'emploi systématique, l'hôpital Manhattan, près New-York.

Or, pendant que nous visons à refaire, par la danse, le calme et la lucidité dans de pauvres cervelles, c'est

aussi par elle, mais poussée à une allure incroyable de vertigineux, que les derviches de l'Inde parviennent à s'exalter au plus haut maximum pour tomber ensuite dans un véritable coma.

Je vous le dis: la danse se met à toutes saucés et ressemble à ces outils-bibelots qui paraissent pouvoir servir à tout. Ne voilà-t-il pas que la danse du ventre est proposé comme remède infaillible contre le mal de mer?

"Aussitôt, dit un Dr Widman cité par un magazine français, aussitôt que l'on ressent les pre-

pes, qui vous rend livide, il faut se mettre debout, les pieds écartés de près d'un mètre, parallèlement à deux appuis fixes, par exemple deux tringles distantes l'une de l'autre de 40 à 50 centimètres et qu'on saisit vigoureusement de chaque main à hauteur des épaules. On est ainsi installé d'une façon assez solide, les pieds

ni les mains ne doivent bouger; et on impi-



Danse de derviches tourneurs



Danse russe

me alors à l'abdomen un mouvement alternatif d'arrière en avant et d'avant en arrière ou de droite à gauche, puis de gauche à droite, de façon à produire un massage ininterrompu, lent et doux sur les masses abdominales. L'inventeur de ce moyen affirme que les passagers embarqués à bord de l'Oasis, qui ont suivi ce conseil, ont réussi à faire avorter totalement, en quelques minutes, le mal de mer, dont ils commençaient d'éprouver les désolants symptômes."

N'a-t-on pas prétendu, d'autre part, que le cake-walk abolit les rhumatismes? On ne niera pas qu'il soit de nature à assouplir certains muscles, s'il abrutit l'esprit. A propos, une petite note relevée dans le *Lyon Républicain*:

"Les journaux anglais se posent en ce moment cette question inattendue: dansait-on le cake-walk, il y a 2,000 ans? Il y a, en effet, au British Museum de Londres, une statuette grecque représentant une jeune femme qui vivait il y a 2,400 ans, et dont l'attitude est assurément étrange. Le buste rejeté en arrière, les bras mollement étendus, une jambe repliée, cette jeune Grecque paraît se livrer à une danse ressemblant à s'y mé-



Danse écossaise

prendre au cake-walk, la furieuse danse nègre que nous croyions être née il y a trois ou quatre ans tout au plus."

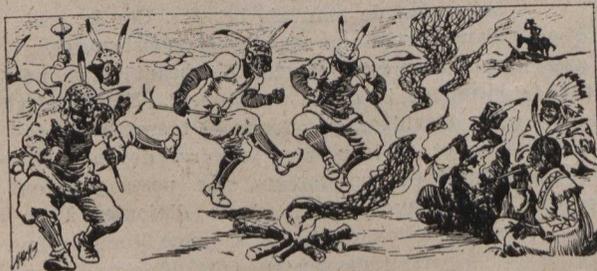
\* \* \*



Danse arabe

La danse — la danse selon les règles — a toujours été en grand honneur. Chez les Grecs, elle faisait partie de l'éducation nationale. Les Romains ne dansaient pas, mais ils faisaient danser et payaient fort bien les bons artistes. En France, dans la belle

société, on avait un maître de danse souvent plus tôt ou plutôt qu'un maître de langue et de sciences. Le maître de danse était un gros personnage. C'était à l'époque où l'on dansait "des pas et des figures qui étaient du langage". Menuet et gavotte tenaient le sceptre. Mais le ballet semble être la plus parfaite création de toutes. Ecoutez parler le vieux maître de danse de Marcel Prévost, évoquant les beaux jours de cette danse qui est un poème, un drame ou une comédie mimé, gesticulé, dessiné aussi clairement dans le vide que vous



Danse indienne

et moi pourrions l'écrire sur du papier.

“La ballerine, monsieur, c'était l'expression suprême de la grâce féminine. Son sourire devait servir de modèle aux lèvres et aux yeux des autres femmes... Son corps devait montrer la perfection des formes et des attitudes. Elle incarnait l'art le plus merveilleux, l'art plastique par excellence, l'art digne de Prométhée lui-même, sculpteur de l'argile idéale... Je parle sérieusement, monsieur. Il n'y a pas un art plus noble que celui de la danse, précisément parce que la beauté féminine en est la matière même. Il n'y a pas non plus d'art plus émouvant. La ballerine, dans ma pensée, a quelque chose en elle qui rappelle la prêtresse; ceci n'est pas un paradoxe, puisque toutes les religions eurent leurs danses sacrées. La ballerine (il s'agit, bien entendu, des premiers sujets) dansait aux foules l'exemple et la loi d'un culte rationnel de la beauté féminine. Il était juste qu'elle fût prise plus que la chanteuse ou la comédienne. Elle l'était. Sa présence dans les capitales, enflérait le public. Tous les yeux voulaient la regarder; tous les coeurs battaient pour elle.

Le jeune étudiant lui adressait ses premiers vers amoureux.”

J'ai vu danser le ballet à Montréal. Heureusement, il m'a été donné de le voir aussi à New-York par une troupe d'élite, et j'ai une assez bonne idée de la chose. Du moins je le croyais. Hélas! il me faut bien reconnaître que je suis loin de la réalité puisque... Mais je rends la parole au vieux maître de danse :

“Le ballet est en décadence; c'est dû à des causes artistiques et politiques. Oui, mon-

sieur, politiques. La danse est un art qui prospère dans les cours, à la condition que ces cours soient suffisamment férues d'étiquette. Or, il y a bien encore des cours, en Europe, mais, entre nous, elles se démocratisent de plus en plus. Sauf à Pétersbourg et à Vienne, le ton y est assez bourgeois. Grâce à l'étiquette de leurs cours, Vienne et Pétersbourg ont gardé le culte de la danse... Allez voir, monsieur, danser un ballet dans ces deux villes, surtout à Vienne... Vous concevrez alors ce que pouvait être, jadis, l'art de la danse... Mais ce sont là des cours vraiment aristocratiques. Que voulez-vous, en

revanche, que nos foules démocratiques comprennent aux règles compliquées des anciens ballets? Ce qu'il leur faut, c'est, sous prétexte de ballet, ou bien de tumultueuses cohues animées, participant de la fantasia et du cortège, ou bien — osons dire le mot — de l'impudeur. Je lis, avec attention, les notes alléchantes par lesquelles les impresarios de la danse s'efforcent d'attirer le public à leurs spectacles. Il n'en est guère qui négligent d'insister sur l'indécence de ces spectacles. Par là, ils montrent bien qu'ils n'en-



*Danse parée (Costume dance)*

tendent rien à l'art et qu'ils sont, pour les ballerines, de mauvais bergers. Car la vraie danse artistique est chaste, monsieur, et, si vous ôtez cette chasteté, la beauté et la noblesse de la danse s'abolissent. Il ne s'agit pas d'exhiber des femmes, fussent-elles jolies, et de leur faire prendre, devant l'oeil allumé des spectateurs, des poses plus ou moins gauches... Il s'agit d'ajouter à la musique l'expression de la grâce féminine. Le plus parfait des instruments de beauté vient faire sa partie dans la symphonie, voilà

tout... C'est pour cela que les artistes d'autrefois avaient haïssé la ballerine d'un costume si étrange, qu'il lui ôtait, pour ainsi dire, toute réalité. Ce n'était plus exactement une femme qui évoluait sous vos yeux : c'était une sorte de papillon surnaturel, ou une grande fleur renversée. L'esprit le plus échauffé n'était pas distrait par d'importunes pensées de ce qui est l'essence même de l'art du ballet, savoir les mouvements et les attitudes..."

\* \* \*

Chaque peuple, pourrait-on dire, a sa danse nationale. Elle peut varier, faire place à une autre, mais il y en a toujours une en titre, dans le gros du peuple au moins. Nos ancêtres canadiens ont dansé le menuet jusqu'à la conquête; après, dans la haute et moyenne société, les danses du jour ont eu leur vogue à tour de rôle; dans le peuple, ce fut et c'est encore, dans les cam-

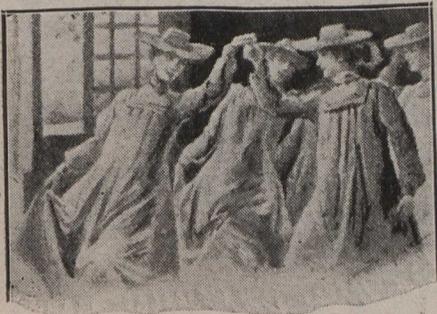


Danse de caractère  
(Espagnole)

avec des officiers et des passagers, au grand mécontentement du révérend Père qui aurait eu à ce sujet sa première querelle avec LaSalle, querelle qui fit bien des... petits. A quoi tiennent les choses! Quoi qu'il en soit, la chronique rapporte que nos vieux Canadiens furent de beaux et d'acharnés danseurs. Ils n'empruntèrent pas aux Indiens, grands danseurs s'il en fut, leurs "pas et figures", car, à la vérité, les danses indiennes ne furent et ne sont encore que des courses plus ou moins rapides, en rond, avec brandissement d'armes, ou, comme je l'ai vu au Nord-Ouest, de morceaux de fer blanc, de verroterie et de tout ce qui brille ou fait du bruit.

La gigue était plus faite pour plaire à nos gens du peuple. Ils ne furent pas lents à l'apprendre des matelots anglais et à la répandre partout. Il y a eu et il y a peut-être encore des

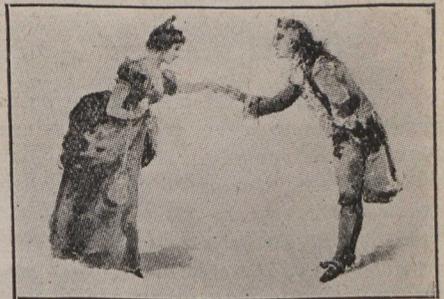
gigueurs qui suffirent à eux seuls à faire la



La danse des folles

pagnes, surtout, la gigue.

Avec un peu d'imagination et à l'insu des graves historiens, on peut croire que le menuet nous vint en 1675 sur le même vaisseau qui portait LaSalle et le Père Hennepin ainsi qu'un groupe de joyeuses filles, lesquelles, nous dit Parkman, (1) dansèrent sur le pont



Le menuet

renommée d'une paroisse, des gigueurs rapides, bien claquants, préférant la semelle de bas aux bottines fines et pouvant tenir en place jusqu'à ce que, selon le mot classique, le sang parte du nez ou que le plancher défonce.

Elles disparaissent vite les danses qui charment notre enfance: la *Bistringue*, la *Belle Catherine* et d'autres qui suffisaient à nous égayer, à faire valoir nos grâces et travailler

(1) *LaSalle and the Discovery of the Great West*, p. 134 (Edition Frontenac).

nos poumons et nos jarrets. Même dans nos campagnes, les danses nouvelles les plus ineptes, les plus saugrenues trouvent promptement de la vogue. On a honte des rondes d'autrefois, des quadrilles peu compliqués et



*Selon les règles de l'art.*

des cotillons pleins de vie qui faisaient de nos sauteries des amusements véritables, sains et inoffensifs. La manie de singer plus haut que soi a banni le saine et franche gaieté. L'introduction des danses *vives* a fait mettre à l'index, ou à peu près, toute la chorégraphie populaire, et dans certains lieux, pour éviter tout attouchement, on est allé à l'autre extrême. Ce qui fait que, la fréquentation de certains théâtres aidant, c'est la danse nègre déguisée qui se pratique le plus souvent dans nos milieux populaires et même bourgeois.

\* \* \*

La danse en tant qu'art mérite d'être conservée. Plusieurs gouvernements y pourvoient

soit par subsides à certains théâtres, soit en subventionnant des conservatoires spéciaux.

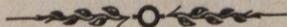
En tant qu'exercice de culture physique, la danse est en passe d'entrer officiellement et d'une façon systématique dans l'enseignement. Plusieurs des mouvements de gymnastique que j'ai vus exécuter en décembre dernier au collège du Mont Saint-Louis de Montréal se rattachent à la danse raisonnée.

En tant qu'amusement sain, à tous points de vue, la danse doit être soumise aux règles du bon sens, de la dignité, de la morale et de l'hygiène. La danse à outrance dans les salons surchauffés tue plus ou moins lentement. En plein air, tout au moins dans une pièce bien ventilée, sans excès dans la quantité, c'est un fortifiant, un tonique de premier ordre. Tout bien considéré, la meil-



*Go as you please!*

leure manière, c'est encore celle que nous indique la demoiselle qui, sous la calotte des cieux et sur une musique fort peu compliquée, ne tient compte que de la règle: *Go as you please!*





**C**ELLES de nos mondaines qui, belles dormeuses, restent sourdes à l'appel du clair soleil consigné derrière les lourds rideaux de leurs fenêtres, ne sauront jamais quelle joie on récolte, lorsque d'un pied léger, par un beau matin, le cœur plein d'un entrain indicible, on trotte pour une bonne œuvre, humant le tendre et doux parfum des blanches neiges qui imprègnent l'air entier d'un espoir vague de bonheur inconnu... mais attendu.

J'adorais pour ma part ces courses matinales et, me chargeant moi-même de faire "mon bien", j'étais payée de ma petite peine par des surprises, charmantes quelquefois, douloureuses le plus souvent, répugnantes aussi, mais laissant toujours à mon observation curieuse une ample moisson de réflexions utiles.

Un lendemain de carnaval, avertie d'une détresse, par un docteur de nos amis, je me rendis au chevet de la malheureuse abandonnée de tous, de toutes !

A son sujet voici ce que j'appris :

Elle n'avait pas de nom, elle était pour chacun "la Sorcière"; on la fuyait, elle était l'épouvantail, la malédiction pour qui la rencontraient.

D'où venait-elle?... On ne savait. On la voyait "depuis toujours", chiffonner silencieuse dans toutes les ordures du quartier;

elle n'avait pas d'âge, mais sous ses haillons demeurait une sveltesse, un "quelque chose d'avant la déchéance".

Dans son visage effroyablement triste, un regard noir, profond, où subsistait encore une fierté. Je gravis d'innombrables marches dans un escalier empuanti, et j'arrivai à sa porte.

La clef était à la serrure, je frappai et j'entrai. Dès le seuil, je fis appel à tout mon courage; l'odeur nauséabonde qui se dégageait de tout l'ancre me prit à la gorge et faillit me suffoquer.

J'avançais pourtant !

Sur un ignoble grabat était étendue "la Sorcière", les yeux fixes, brûlés de fièvre. Dans toute la chambre, des paquets énormes de chiffons déjà triés pour la vente, de vieux os, des verres brisés, un tas d'immondices. Tout cela s'amoncelait jusqu'au lit de la malheureuse, qui gisait là sans un secours.

En me voyant, ses yeux énormes s'agrandirent encore par la surprise. Quelle ne fut pas ma stupéfaction en entendant ces mots prononcés avec une correction et un timbre de voix d'une élégance remarquable :

—Vous vous trompez, sans doute, madame, et votre visite n'était pas pour moi ?

—Bien pour vous, au contraire, ma brave femme, et je vois, n'est-ce pas, qu'il était

grand temps, car vous êtes bien seule?

—Oui, me répondit-elle, comme toujours!

—Écoutez-moi: d'abord et avant tout, il faut partir d'ici; je vais vous faire porter et entrer à l'hôpital.

Elle se leva d'un bond et d'une voix farouche:

—Merci, pas d'hôpital, je ne demande rien, je veux mourir ici.

—Voyons, calmez-vous, et dites-moi alors comment nous allons pouvoir vous soigner. Avez-vous des voisins charitables? de la famille... au loin, peut-être?

Oh! le déchirement de cette voix dans cette lente réponse:

—Non... non, personne! ni parents, ni amis... ni voisins secourables.



Mon cœur se serrait horriblement devant un pareil abandon et une pitié immense m'envahit.

Refoulant un dernier dégoût, je m'avançai tout près de la pauvre femme et, d'une voix que j'avais rendue aussi douce que possible, je lui demandai:

—Eh bien, voulez-vous de moi, voulez-vous me laisser prendre soin de vous?

Ses yeux se troublèrent, et m'enveloppant d'un regard inquiet:

—Vous, madame, et pourquoi? pourquoi vous intéresseriez-vous à moi?

La voix vibra toujours sonore et délicate, m'étonnant de plus en plus.

—Parce que, lui dis-je, ma joie est de soulager ceux qui souffrent et que vous souffrez beaucoup!!

Elle me regarda fixement de nouveau, les yeux pleins de soupçons, et, après un silence:

—Je vous bénirais, madame, si vous pouviez soulager mon corps de cette fièvre qui le brûle, et apaiser ma soif qui devient un martyr.

—Nous allons faire tout le possible. Je vais d'abord envoyer quelqu'un auprès de vous pour mettre un peu d'ordre dans votre chambre, avant la visite du docteur, puis je reviendrai. Que voulez-vous que je vous rapporte, désirez-vous quelque chose?

—Oui, votre bouquet.

Je détachai vivement le bouquet de violettes de Parme en regrettant, à part moi, de n'avoir pas songé à le lui offrir.

J'allais partir en lui tendant la main:

—Allons, au revoir; écoutez bien le docteur, je reviendrai bientôt.

Elle retint ma main dans l'une des siennes, et glissant l'autre dans les profondeurs de son grabat elle en retira un objet qu'elle me tendit.

—Tenez, madame, prenez ceci, ne perdez jamais son contenu, portez-le toujours, toujours; vous deviez mourir de mort violente, vous voilà sauvée. Bientôt je ne serai plus, je veux laisser une marque de ma reconnaissance à la première personne qui, depuis vingt ans, m'a parlé avec douceur et intérêt.

Je lâchai sa main, plus émue que je ne voulais me l'avouer à moi-même et me sauvai en souriant.

Remontée en voiture, mon premier soin fut d'examiner le fétiche. C'était une tabatière en argent ciselé, de forme allongée, ayant pour couvercle un sombre lapis incrusté. J'ouvris cette boîte, elle contenait une griffe. Une griffe d'animal féroce, lion, panthère, je ne sais; autour, la chair desséchée existait encore. J'étais décidément troublée. Je refermai la boîte et la glissai dans mon corsage.

A ce même moment, un choc épouvantable se produisit: ma voiture venait de heurter un de ces lourds camions qui transportent à

travers la ville ces formidables pierres de taille que tout le monde a rencontrées.

Je me retrouvai dans mon lit, où j'étais restée sans connaissance depuis huit jours, ayant passé du premier évanouissement à un état de fièvre qui menaçait ma vie à tout instant; ma tête et mon corps étaient tout enveloppés de bandelettes.

Voici ce qu'on me raconta :

La voiture avait été brisée, le cocher projeté à terre et tué contre le trottoir, moi, évanouie au fond du caisson sans roues, traînée pendant plus de mille mètres par le cheval furieusement emballé. On avait pu l'arrêter à temps et me retirer à moitié morte, couverte de blessures et de sang. Tout le monde criait au miracle en me voyant la vie sauve.

Au miracle! Ce mot rappela tous mes souvenirs.

—Ma boîte, ma boîte, m'écriai-je; docteur, où est la boîte que j'avais ce jour-là dans mon corsage?

—Mais là, dans cette vitrine où votre mari l'a placée.

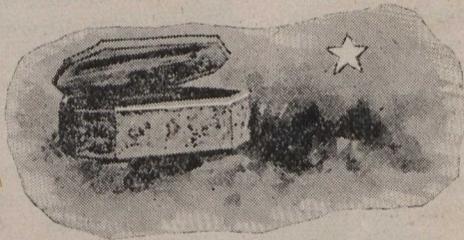
—Donnez, donnez-la-moi vite.

Il me la passa, croyant à un caprice de malade encore sous l'influence de la fièvre.

—Docteur, huit jours se sont écoulés, dites-vous? Mon Dieu, qu'est devenue la pauvre vieille que vous m'aviez recommandée et de chez laquelle je sortais ce jour fatal?

—La sorcière? Morte avec son secret! On a trouvé dans son grabat vingt-cinq billets de mille francs, avec une lettre demandant qu'on envoie son corps, pour y être inhumé, dans la petite ville de T... avec, sur sa tombe, ce seul mot: "Punie!"

Je revis un instant l'étrange figure... le dernier regard qu'elle avait fixé sur moi. Je serrai fortement contre mon cœur la boîte mystérieuse. Elle ne me quitte jamais. Trois fois déjà je lui dois d'avoir conservé l'existence et voilà pourquoi, depuis, je crois aux fétiches.





COURRIER DE LA FAMILLE  
La mère. La Fille. L'Enfant  
par Tante Pierrette.

## “ Collantes ” et “ Spencer ”



UN cablogramme publié dans le *N.-Y. Herald* confirme la nouvelle que les arbitres de la Mode, en Europe, loin de s'éloigner de la forme Directoire (robe “merveilleuse” ou collante) vont

l'accentuer, puis chercher à l'imposer à l'univers entier. Il y aurait également retour du spencer tel qu'on le porta à l'origine. Notre climat nous préservera de la “merveilleuse” en hiver, et nous comptons sur le bon sens pour l'été. Du spencer adapté aux robes ordinaires, il n'y a vraiment pas à redire. Ce vêtement n'a, d'ailleurs, jamais tout à fait disparu de la garde-robe canadienne.

Le bon Mercier qui fut témoin des premières modes dites “merveilleuses” assure qu'on était arrivé à se vêtir—ou plutôt à se dévêtir—d'une façon pour ainsi dire impondérable. Et il raconte le fait suivant. Un jour, Mme Visconti, qui fut, comme Mme Tallien, une des reines de beauté du Directoire, parut dans un de ces jardins d'été qui étaient alors en grande vogue. Des paris s'engagèrent sur le poids, particulièrement minime, des vêtements qui l'empêchaient d'être tout à fait nue, en y comprenant même celui de ses cothurnes et de ses bijoux.

On discuta fort et on finit par estimer ce poids total à deux livres. Mme Visconti sourit dédaigneusement. Elle passa dans un pavillon, où quelques femmes de ses amies furent conviées à peser sa toilette — ou son semblant de toilette. Les arbitres, munies d'une balance, durent convenir que les pa-

rieurs s'étaient trompés dans leur calcul. Le tout, robe, bijoux, camées, ne pesait qu'une livre!

Cependant, une réaction finit par se produire contre ces impudeurs. Mme Hamelin, une amie de Joséphine, future impératrice des Français, se promena dans les Champs-Élysées parée d'une tunique de gaze d'un tissu tellement vaporeux, que, cette fois, on trouva, tout de même, que c'était un peu fort. Le bon sens parisien reprit le dessus.

Après le genre “Merveilleuse” vint ce qu'on appela la “Turquerie”. L'arrivée à Paris d'un ambassadeur ottoman avait, dit un chroniqueur, donné le goût de l'exotisme. Ce ne furent plus que châles, turbans, robes garnies de bouffettes, larges manches. Cet ambassadeur turc avait eu un succès de curiosité que ne rencontreront plus ses successeurs: il ne pouvait sortir sans être accompagné par une foule immense; tout Paris se ruait sur son passage, on ne cessait de l'acclamer, on répétait les mots qu'on lui prêtait, encore qu'il ne sût point le français. Il détermina des modes nouvelles, qui ne laissaient point d'être baroques, mais qui étaient, au moins, plus convenables. Les robes étof-



Le vrai spencer

fées succédèrent aux robes collantes ou aux tuniques échancrées. Les hommes eux-mêmes ne portaient plus que des pantalons bouffants.

Puis ce fut le tour de l'anglomanie, avec le spencer, la toque, la taille très haute, puis celui de bien d'autres caprices, qui nous semblent, aujourd'hui, assez singuliers.

Mais les chapeaux, me demanderez-vous, qu'étaient-ils à ces époques d'excès du côté robe?

En cherchant bien j'ai trouvé quelque chose, peu à la vérité.

Je lis pour 1801 : “ Robe et capote de satin; châle de vigogne.”

Et j'ai constaté que la capote d'alors était—à peu près—un élégant petit capuchon.

Pour 1808 : “ Chapeau de paille orné de rubans paille et de plumes paille, collier de corail, guêtres de nankin...”

Et pour 1812 : “ Chapeau de paille de riz, orné de rubans de velours bleu et d'une touffe d'oeillets. Ce chapeau est tout un poème : il prend exactement la forme de la tête, qui est petite, comme celle des statuts grecques ; il encadre le visage comme un béguin d'en-



*La robe Merveilleuse primitive*

fants et se rattache sagement sous le menton. Tout autour débordent, s'évadent des tas de petites boucles blondes ; la touffe d'oeillets roses piquée au milieu, presque sur le front, est délicieusement posée et fait ressortir la fraîcheur et la malice de ce visage !”

Et maintenant, vous en savez autant que moi.

Le *N.-Y. World* nous annonce, dans un même cablogramme, que certaines couturières poussent le collant de la robe à un point qui soulèvera le public (tant mieux) ; que l'on a dû inventer des danses pour permettre aux personnes portant des robes

collantes de pouvoir danser tout en ne remuant pas trop les pieds (lesquels sont comme corsettés) et, enfin, que la robe collante n'est pas chaude. Je ne m'arrêterai qu'à ce dernier point : il est depuis longtemps prouvé que tout vêtement de dessous ou de dessus n'est chaud et hygiénique que s'il ne “ compresse ” pas le corps.

Et la robe collante étant celle qu'on veut nous faire porter en soirée, vous voyez le danger à la sortie.





Prof.

## LAVOIE

**FABRICANT  
EXPERT DE  
PERRUQUES  
ET TQPETS  
POUR DAMES  
ET  
MESSIEURS**

Maison  
fondée en  
1860

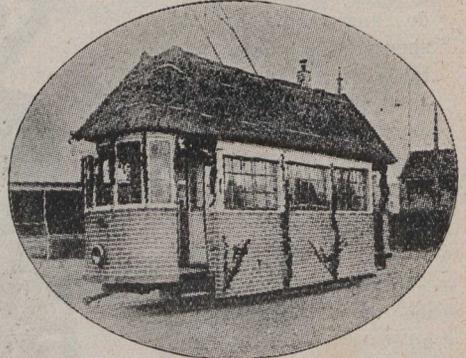
**Cheveux teints dans toutes les nuances  
desirees. Coiffures pour Bals et Soirees**

Assortiment complet de **Tresses en Che-  
veux, Naturels, Accessoires de Coiffu-  
re, Peignes et Ornaments en Tous  
Genres pour Cheveux.**

*Importation directe de Paris, Londres, New-York*

**No. 8, RUE NOTRE-DAME OUEST**  
Coin Boulevard St-Laurent, Montréal.

On a calculé qu'en moyenne un cheval peut traîner sur la plus mauvaise route un poids quatre fois supérieur à celui qu'il peut porter sur une excellente chaussée, il traînerait dix à quinze fois davantage et sur des rails, cinquante fois plus.



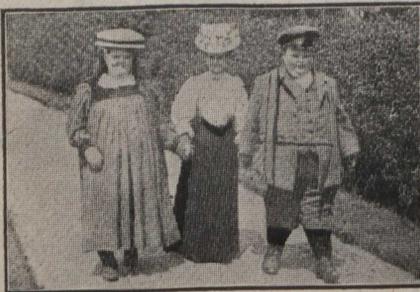
*Un tramway hollandais*

On affirme qu'une jeune dactylographe américaine a pu écrire, *les yeux bandés*, 3,700 mots en une heure sans laisser échapper une seule faute.

## Mosaïque

Un jeune homme de Melbourne est parvenu à écrire sur une simple carte-postale 10,161 mots, sans se servir d'une loupe. Les caractères sont d'ailleurs si nets que beaucoup de personnes ont pu les distinguer à l'oeil nu.

Jeune garçon de 11 ans et fillette de 13 ans pesant respectivement 280 et 238 livres. Ils



viennent de la Nouvelle-Zélande et sont exposés à Londres. La dame qui les accompagne est leur mère.



*Un escalier qui marche.*

Des gens proposent la langue italienne comme langue universelle.